This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

16476.26

Harvard College
Library

FROM THE BEQUEST OF
SAMUEL SHAPLEIGH
CLASS OF 1789
LIBRARIAN OF HARVARD COLLEGE
1793-1800

SAMUEL JOHNSON

ÉTUDE

SUR SA VIE ET SUR SES PRINCIPAUX OUVRAGES

6387. — Paris, imprimerie Guiraudet et Jouaust,
338, rue Saint-Honoré.

SAMUEL JOHNSON

ÉTUDE

SUR SA VIE ET SUR SES PRINCIPAUX OUVRAGES

PAR

Hermile
H. REYNALD

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE, ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES
DOCTEUR ÈS-LETTRES

PARIS
LIBRAIRIE DE A. DURAND
RUE DES GRÈS, 7
1850

68

16+26.26

Shopleigh fund.

A M. J. Rigal

Témoignage

d'affection et de reconnaissance.

AVANT-PROPOS

Le *Times* du 1er novembre 1855 a publié une étition adressée au ministère en faveur de deux membres encore vivants de la famille de Johnson et réduits à l'indigence. Cette pétition, signée par des hommes tels que MM. Hallam, Macaulay, Thackeray, Tennysson, Ch. Dickens, Carlyle, Forster, D'Israeli et Widmann, renferme les lignes suivantes : « Samuel « Johnson est un écrivain comme l'Angleterre n'en « possédera jamais un second. (1) Ses ouvrages et sa

(1) Nous empruntons cette citation à l'*Histoire de la Littérature anglaise du dix-huitième siècle*, par Hermann Hettner, p. 423.

« vie ont quelque chose d'héroïque. » Nous avons pensé qu'on nous saurait gré de faire connaître en France un homme dont le talent et le caractère excitent encore aujourd'hui l'intérêt des écrivains les plus illustres de la littérature anglaise. L'étude des œuvres de Johnson nous offrait encore un avantage : c'est le critique anglais qui a défendu avec le plus d'ardeur les principes que l'école de Pope et de Dryden avait empruntés à la littérature du 17e siècle, à Boileau et au siècle de Louis XIV. C'est donc encore la France que nous retrouvions à l'étranger, par l'influence de son esprit et la domination de ses principes. Nous restions chez nous, en passant le détroit.

Mais, il faut l'avouer, le rôle qu'a joué l'écrivain anglais suffirait pour expliquer notre curiosité ; il appelle l'attention des critiques par son talent, par son caractère, par la puissance qu'il a exercée, par la réputation qu'il a toujours su conserver. Samuel Johnson est en effet aujourd'hui même un des écrivains les plus populaires de l'Angleterre. Cette espèce de dictature littéraire que pendant les dernières années d'une vie laborieuse et difficile il exerça sans contestation sur

tous ses contemporains excite encore le respect et l'admiration. Le parti politique auquel appartenait Johnson s'est transformé ; les théories littéraires qu'il soutenait ont disparu ; de nouvelles écoles se sont élevées ; ses livres même, excepté la *Vie des poètes*, ne sont guère lus que par des érudits. Et cependant le nom de Johnson est dans toutes les bouches ; sa popularité a survécu à son époque, même à ses ouvrages, et celui que son siècle regardait comme un auteur classique est mieux connu de nous que bien des contemporains. Cet avantage, Johnson ne le doit pas seulement à la vénération superstitieuse, à la curiosité passionnée, infatigable, parfois indiscrète, souvent même puérile, du fameux Boswell. Pour rester illustre, il ne suffit pas de l'avoir été un jour et de trouver un biographe complaisant. On se sent invinciblement attiré vers cet homme extraordinaire, parti de si bas, luttant toute sa vie, en proie à l'indigence, à la maladie, et parvenant à dominer son siècle en défendant le bon goût et la morale.

Nous n'essaierons pas dans cette étude de toucher à tous les travaux de Johnson : comment ne pas se per-

dre dans cette immense variété de sujets qui appelèrent tour à tour l'attention de l'infatigable journaliste? A 18 ans il traduit en vers latins la Messiade de Pope; quelque temps après il imite Juvénal dans des satires restées célèbres; il part pour Londres avec une tragédie sur la prise de Constantinople, et il avait déjà traduit la relation d'un voyage en Abyssinie par un jésuite portugais. Politique, littérature, histoire, mécanique même, rien ne lui est inconnu, rien n'échappe à son attention. Il donne à l'Angleterre un dictionnaire et une histoire de sa langue; il écrit la vie de ses plus célèbres poètes, et pendant de nombreuses années il rédige un journal qui, deux fois par semaine, réclame au nom de la vertu contre les vices de la société, ou bien au nom du goût contre les travers de la littérature: purifier les lettres, c'est encore servir la morale. Enfin, parvenu à la gloire, il réunit autour de lui les plus brillants esprits de son époque, et dans sa conversation, comme dans ses livres, avec plus de force peut-être et plus d'éclat, il continue à discipliner les lettres et les mœurs pour les améliorer.

L'influence de Johnson comme moraliste, le rang

qu'il doit occuper parmi les critiques de l'Angleterre, la tâche qu'il avait à remplir, les résultats qu'il a obtenus, voilà ce que nous nous proposons d'examiner dans ce travail.

Nous ne voulons pas porter à l'avance un jugement sur l'écrivain que nous allons étudier. Disons seulement que, si sa gloire a été grande, il l'a méritée en s'efforçant toute sa vie d'honorer les lettres par l'éclat d'un beau talent et d'un noble caractère.

LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS

Johnson's Works. 2 vol. in-4, London, Henry Bohn, 1854. Précédés d'un Essai sur la vie et le génie de Johnson, par Arthur Murphy.

Boswell's Life of Johnson. Edition Malone. 1 vol. Londres, 1840; — et édition Croker.

Life of Johnson, by lord Brougham. — Men of letters and science of the times of Georges III. 2 vol., chez Baudry.

Anecdotes of Mistress Piozzi.

Life of Johnson, by Anderson.

Life of Johnson, by sir Walter Scott. — Mélanges littéraires. Baudry.

Macaulay. Critical and historical Essays. 5 vol. Ed. Tauchnitz. — History of England. 8 vol.

Thakeray. The English humourist. 1 vol.

Addison's Works. 4 vol. Edition Bohn.

Diary and letters of Madame d'Arblay (miss Burney). 7 vol. London, Colburne, 1854.

Drake. Essay on Shakspeare and his times.

Chambers. Cyclopedia of english litterature.

Washington Irving. Life of Goldsmith.

Warthon. History of the english poetry. 3 vol.

Gesichte der englischen Litteratur, von Johannes Scherr. Leipsig, 1854.

Litterature Gesichte der achtzehnten Jahrunderts, von Hermann Hetner. Brunswick, 1856.

Philarète Chasles. Etudes sur l'Angleterre au XVIIIe siècle. — Etudes sur les humoristes anglais, etc, etc.

Mezières. Littérature anglaise. 3 volumes.

Guizot. Shakspeare et son temps.

Villemain. Etudes sur Shakspeare, Pope, Milton. Cours de littérature au XVIIIe siècle, etc.

Charles de Rémusat. — Etudes sur l'Angleterre au XVIIIe siècle

TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS. . . . . vij

CHAPITRE Ier. — Jeunesse de Johnson; ses premiers ouvrages; son arrivée à Londres. — Irène . . 1

CHAPITRE II. — Johnson journaliste. — Le club d'Ivy-Lane. — Le Rôdeur. — L'Oisif. . 27

I. — Steele. — Addison. — Le Spectateur. 32

II. — Le Rôdeur. — L'Oisif. — L'Aventurier. 44

III. — Influence du Spectateur. — Influence du Rôdeur. 68

CHAPITRE III. — Rasselas. 82

CHAPITRE IV. — Le Dictionnaire. — Edition de Shakspeare 110

CHAPITRE V. — Les vies des poètes. 134

I. — Cowley. — Milton. — Buttler. . . 135

II. — Dryden 157

III. — Pope. 177

CHAPITRE VI. — Le club littéraire. — Dernières années de Johnson. 187

CONCLUSION 206

SAMUEL JOHNSON

ÉTUDE

SUR SA VIE ET SUR SES PRINCIPAUX OUVRAGES

CHAPITRE Ier.

JEUNESSE DE JOHNSON. — SES PREMIERS OUVRAGES. SON ARRIVÉE A LONDRES. — IRÈNE.

La jeunesse de Johnson n'est pas seulement curieuse à étudier. Le spectacle de misères noblement supportées est toujours salutaire à ceux qui savent n'en pas détourner leurs regards, et, quand il faut juger un écrivain, il n'est pas indifférent de savoir comment il a

(1) Nous rappelons ici que nous empruntons ces détails aux ouvrages de lord Brougham, de sir Walter Scott, Boswell et Arthur Murphy.

vécu pour apprécier son génie. La naissance de Johnson, son éducation, sa pauvreté, nous expliquent son caractère, les devoirs austères qu'il s'était imposés, enfin ce qu'il y a d'un peu théâtral dans sa conduite, et même dans son style. Toute la première partie de sa vie n'est qu'une lutte perpétuelle; sans cesse il combat contre la pauvreté, la maladie, et contre une souffrance plus cruelle encore, la crainte de devenir fou. Obligé de faire effort pour triompher de toutes les misères qui l'accablent, il se raidit énergiquement et finit par remporter la victoire, mais garde, même après le combat, l'attitude de l'athlète. Il est donné à peu de personnes de résister à toutes les attaques de la fortune avec une entière aisance et une grâce parfaite. Les souffrances de Johnson excuseront sans doute, aux yeux de tous ceux qui connaissent la douleur, ce qu'on serait d'abord tenté de blâmer chez lui : un ton toujours élevé, mais souvent guindé et déclamatoire.

Samuel Johnson naquit à Lichfield le 7 septembre 1709 (ancien style). Il apprit de bonne heure à souffrir. Son père, pauvre libraire de cette ville, était d'un tempérament violent, d'un caractère emporté, et sujet à des accès de tristesse qui ressemblaient à une véritable folie. Ce souvenir empoisonna toute la vie de Johnson; il crut avoir reçu à sa naissance les germes de cette fatale maladie, et vécut toujours avec la crainte de perdre la raison. Sa mère était fille du docteur Ford, le père de Cornelius Ford, plus connu sous le nom de ministre Ford. C'était un triste modèle pour la jeunesse de Johnson. Joueur, sensuel, débauché, il avait voulu suivre en Hollande le comte de Chesterfield,

dont il était le chapelain. — Volontiers, lui répondit le spirituel courtisan, si à tous vos vices vous voulez en ajouter un nouveau. — Et lequel, milord? — L'hypocrisie. — Johnson, dans la vie de Fenton, nous déclare que le scandale de cette conduite n'avait servi qu'à le raffermir dans l'amour de la sagesse et de la vertu. Du reste de sa famille, nous ne parlerons pas plus que Johnson lui-même : Il y a, disait-il à mistress Piozzi, peu de plaisir à raconter des histoires de mendiants.

Mais Johnson n'était pas seulement condamné à la pauvreté; il portait en naissant les marques de cette maladie qu'on appelait alors le mal royal, parceque la tradition populaire attribuait aux souverains le pouvoir de le guérir. Ce préjugé subsistait encore au XVIIIe siècle. Johnson fut présenté à la reine Anne, qui essaya sur lui la puissance qu'elle tenait d'Édouard le Confesseur. Johnson ne fut pas guéri. Il dut plus tard subir une opération douloureuse qui laissa sur sa figure des traces ineffaçables, affaiblit son ouïe, et lui enleva l'usage de l'œil gauche. A huit ans il fut envoyé dans une école, où il ne se fit remarquer ni par son application, ni par sa bonne conduite; il exerça seulement cette prodigieuse mémoire qui ne fut jamais en défaut. I lisait beaucoup, mais sans ordre et sans suite, passant d'un livre à un autre, en commençant toujours de nouveaux et n'en achevant aucun. Il fut encouragé dans cette voie par les conseils de Cornelius Ford, qui le ga rdaquelque temps chez lui vers sa seizième année. « Acquiers, lui disait celui-ci, les principes généraux « de toutes les sciences; si un homme ne peut parler

« que sur un sujet, ne peut s'employer qu'à une « seule occupation, on n'a besoin de lui que rare- « ment, et peut-être jamais. Celui qui possède des « connaissances générales peut souvent être utile, et « il plaît toujours. » Très dangereuse en général, cette méthode était excellente pour former un journaliste. Elle plaisait à Johnson, qui la suivit toute sa vie. Il ne fut pas aussi fidèle à une autre recommandation de son cousin. « Tu feras plus facilement ton chemin « dans le monde, lui disait-il, si tu sais ne disputer à « personne la supériorité dans l'art de la conversation. « On reconnaîtra plus facilement ton mérite d'écri- « vain. » Ce conseil donné à Johnson, à celui qui pendant si long-temps devait réunir autour de lui tant d'admirateurs respectueux de sa parole brusque et hautaine, nous montre, une fois de plus, ce que valent les plus sages préceptes, et combien l'avenir déjoue les calculs les plus prévoyants. Le père de Boileau voyait dans son fils un bon garçon, qui ne dirait jamais de mal de personne.

En 1728, à l'âge de dix-neuf ans, il fut chargé d'accompagner à l'Université d'Oxford un jeune gentilhomme nommé Corbett, pour surveiller ses études, et entra au collége de Pembroke en qualité de *commoner*, c'est-à-dire d'écolier de second ordre. Soigneusement séparés des élèves qui appartenaient à la noblesse, les commoners étaient soumis à des épreuves humiliantes qui devaient souvent lasser des esprits généreux. — Johnson les supporta avec cette fierté tranquille qui ne s'irrite pas des affronts, parcequ'ils ne peuvent l'atteindre. Au bout de deux ans, le gentilhomme qu'il avait

accompagné ayant quitté l'Université, Johnson ne put y rester qu'à force de privations. Mais, loin de rougir de sa pauvreté, qui était grande, il mit son orgueil à la supporter noblement. Un jour, réduit à porter des souliers percés, condamné à ne pouvoir suivre les cours, il repousse fièrement des chaussures neuves, déposées à sa porte par une main compatissante. C'est dans l'étude qu'il cherchait des consolations. Il travaillait avec ardeur, toujours suivant la méthode de Cornelius Ford, changeant sans cesse d'occupations, mais acquérant ainsi, grâce à une excellente mémoire, une variété de connaissances bien rare dans un jeune homme. Cependant il s'appliquait spécialement à l'étude du grec; Homère et Euripide étaient ses auteurs favoris. Johnson était aussi un des plus brillants poètes de l'Université. La poésie latine a toujours été en grand honneur à Oxford. L'Angleterre se souvient avec orgueil que plusieurs de ses grands écrivains se sont d'abord fait connaître par d'excellents vers latins. Après Buchanan, après Milton, Addison avait acquis presque de la gloire par ses deux poèmes sur la guerre des Grues contre les Pygmées, et sur les Marionnettes. Johnson ne fut pas aussi heureux dans ses efforts; mais il écrivait avec élégance dans la langue d'Horace et de Virgile, et garda toute sa vie le goût de la poésie latine. Un jour même, dans une de ces terribles attaques où, en proie à de cruelles souffrances, il croyait que sa raison allait lui échapper, il prit sa plume, et, pour retenir son intelligence, qu'il craignait de voir disparaître, il composa les distiques suivants :

Summe pater, quodcumque potes de corpore numen
Hoc statuat, precibus Christus adesse velit;
Ingenio parcas; nec sit mihi culpa rogasse
Qua solum potero parte placere tibi.

Pope, après avoir lu la traduction de *la Messiade*, déclara que l'auteur des vers latins mettrait la postérité dans l'embarras quand il faudrait décider quel était le poète original. L'éloge est grand sans doute; mais dans l'excès même de cette flatterie nous pouvons reconnaître la complaisance d'un auteur heureux de voir le succès de son ouvrage consacré par une traduction. Johnson se montrait plus sévère pour cette production de sa jeunesse, et il avait raison. Non que cette pièce ne renferme quelques vers élégants et des beautés de style dont aurait le droit de s'enorgueillir un bon élève de rhétorique; mais traduire en vers latins un poème qui n'est qu'une imitation de Virgile, n'est-ce pas tenter un travail impossible? La simplicité du texte est altérée par la prétention des expressions latines, et l'auteur, se rencontrant souvent avec Virgile, est obligé pour exprimer les mêmes idées de se montrer plus élégant que le poète latin : c'est là un malheur irréparable.

Johnson, du reste, ne se contentait pas d'écrire en latin; il faisait aussi des vers grecs, et quelques uns nous ont été conservés. Ces travaux, s'ils n'offrent rien de remarquable, avaient au moins l'avantage d'entretenir sans cesse Johnson dans le commerce de l'antiquité. Il vivait continuellement avec ces grands esprits de la Grèce et de Rome qui ont le rare bonheur et la gloire unique de rester à jamais les instituteurs de l'hu-

manité. Johnson leur demandait l'oubli de ses souffrances et la constance nécessaire pour supporter l'adversité. Il avait besoin en effet d'être soutenu et consolé. C'est pendant son séjour à l'Université d'Oxford, en 1729, qu'il eut un premier accès d'hypocondrie. Cette infirmité l'accabla. Perdre la raison, est-il une crainte plus terrible pour l'homme qui a cultivé son intelligence et lui doit les seuls plaisirs qui adoucissent une vie de misères et de douleur! Cette inquiétude troubla toute l'existence de Johnson : pour triompher de son mal, il voulut tout essayer. Il s'imposa de violents exercices, des marches forcées; il recourut quelque temps aux liqueurs fortes ; tout fut inutile, et jusqu'à la fin de ses jours nous le trouverons poursuivi par ces terreurs continuelles, interrogeant sans cesse son esprit, tremblant à la moindre défaillance, et adressant les plus ferventes prières à Dieu, mais en se soumettant à ses arrêts souverains,

En 1731, il dut quitter l'Université, où il avait tant souffert, mais qu'il se rappela toute sa vie avec un vif sentiment de bonheur et de reconnaissance (1). Ses ressources étaient épuisées; il revint à Lichfield pour assister à la ruine et à la mort de son père, qui lui laissa pour tout héritage onze livres sterling. Il fallait chercher à vivre. Une place de sous-maître était vacante

(1) Son amour pour l'Université, et surtout pour Pembroke, ne se ralentit jamais. Comptant les poétes qui sont sortis du même collége, il s'écriait avec joie : « Nous sommes un nid d'oiseaux chantants », et à la fin de sa vie, son plus grand bonheur était de quitter Londres pour aller demander à Oxford quelques jours de repos. (Lord Brougham, Life of Johnson, p. 5.)

dans une école à Market-Bosworth, il l'accepta ; mais, aussi peu propre que Goldsmith à ces humbles et pénibles fonctions, il ne les garda pas long-temps. Plus tard, il ne parla jamais des quelques mois qu'il avait ainsi employés qu'avec un sentiment d'horreur. Il se mit alors aux gages d'un libraire. Ce n'était guère que changer de servitude. Waren, libraire à Birmingham, le chargea de traduire un voyage en Abyssinie, écrit en Français par un jésuite portugais, le père Lobo. Il serait imprudent de chercher dans un ouvrage, entrepris dans de pareilles conditions, quelques traits du génie de Johnson ; il est juste néanmoins de relever dans la préface un passage où éclatent son bon sens, son amour pour la vérité et sa haine pour ces histoires merveilleuses, trop fréquentes, hélas ! dans toutes ces relations où l'on exagère le droit d'amplification, reconnu par l'usage aux voyageurs, même quand ce sont des jésuites.

« Ce voyageur, dit Johnson, a consulté son bon sens, « et non son imagination. Il ne rencontre pas de basi- « lics dont le regard donne la mort. Dans son livre, les « cataractes tombent des rochers sans rendre sourds les « habitants du voisinage. Le lecteur ne trouvera pas ici « de pays condamné à une irréparable stérilité ou béni « par une fécondité inépuisable ; ni brouillards éter- « nels, ni été perpétuel. Les naturels ne sont représen- « tés ni comme des sauvages privés de tout sentiment « d'humanité, ni comme des modèles achevés de toutes « les vertus publiques et privées. Il n'y verra ni des Hot- « tentots sans religion et sans langage, ni des Chinois « parfaitement instruits dans toutes les sciences ; il verra, « ce que trouvera toujours un observateur diligent et

« impartial, que, partout où existent des hommes, se « rencontre un mélange de vices et de vertus, une « lutte entre les passions et la raison; il verra que le « Créateur n'a pas été partial dans ses dons, et qu'il a « également contrebalancé en tout pays et les biens et « les maux. »

Johnson vécut trois ans à Birmingham : il s'était étroitement lié avec un marchand de cette ville, M. Porter, dont il épousa la veuve en 1736. Plus âgée que Johnson, cette femme, dont Garrick nous a laissé une caricature, mais qui, suivant des témoins plus sérieux, joignait à une vive intelligence un esprit mordant et un cœur passionné, prit sur l'esprit de son mari un empire qu'elle ne perdit jamais. Elle le gouverna pendant seize ans, et, devenu veuf alors, Johnson ne cessa de regretter sa femme, de s'adresser à elle dans les moments de découragement, même de prier pour son âme, quoique protestant; jamais il n'oublia de célébrer l'anniversaire de sa mort (1).

Cette union laissait Johnson aussi pauvre, sa femme ne possédant en tout que quatre cents livres. Il résolut alors d'ouvrir une école à Edial, près de Lichfield : il se présenta trois élèves, dont Garrick et son frère. Après quelques mois d'une vaine attente, Johnson résolut d'aller chercher fortune dans une plus grande ville, et avec Garrick il partit pour Londres. Mistress Johnson vint le rejoindre dans cette ville quelques mois plus tard. Cette

(1) Voir la collection de ses méditations et de ses prières, dans le 2e volume, p. 245-289.

fois, Johnson croyait à un succès prochain et à un brillant avenir. Il ne pouvait rester long-temps inconnu. Il n'avait pas d'argent, mais pour conquérir la fortune et la renommée il apportait avec lui une lettre de recommandation de M. Wamsley pour un célèbre mathématicien, M. Colson, et... une tragédie en cinq actes et en vers (1).

Hélas! combien en est-il, dans tous les siècles et dans tous les pays, de ces jeunes gens pleins de confiance dans leur mérite et dans la générosité humaine, qui partent un beau jour pour Londres ou pour Paris, venant y chercher la gloire, et finissent par la misère, ou quelquefois plus tristement encore! Nous ne les accusons pas, nous plaignons leur imprudence si cruellement expiée, nous regrettons l'avilissement de cœurs généreux, et nous déplorons sincèrement qu'ils aient à souffrir des épreuves pareilles à celles que subit Johnson (2)!

Au commencement du XVIIIe siècle, l'université d'Oxford, l'université de Cambridge, flattaient leurs lauréats des plus brillantes espérances. De là étaient souvent

---

(1) Garrick n'aimait pas à entendre rappeler ces souvenirs. Johnson s'y plaisait au contraire, mu par cette vanité qui porte même souvent les hommes à exagérer leur misère, s'ils s'en sont affranchis par le travail. Il en résultait quelquefois des scènes assez plaisantes. « C'est, disait un jour Johnson, l'année où je suis arrivé à Londres avec deux sous et demi dans ma poche. — Comment! s'écria Garrick, que parlez-vous de deux sous et demi? — Oui, répondit Johnson, avec deux sous et demi, et vous avec six liards! »

(2) Pour tous ces détails, voir sir Arthur Murphy, lord Brougham, Macaulay; Essai sur la vie de Johnson, par Boswell; enfin la Vie de Savage, écrite par Johnson.

partis des jeunes gens qui, sans argent, sans famille, presque sans protection, n'en étaient pas moins parvenus aux plus hautes dignités (1). Aujourd'hui encore nous ne voyons pas sans étonnement la singulière fortune de quelques écrivains de cette époque. Honneurs, richesses, tout leur était accordé à la fois, et l'on comprend alors le sentiment de tristesse avec lequel Voltaire, frappé de ce spectacle, s'écriait : « En Angleterre les lettres sont plus honorées qu'ici. » Addison, Steele, Prior, Tickell, Congrève, Gay, Dryden, avaient tous occupé des fonctions honorables et lucratives; si Swift, malgré la chute de son Hippolyte, n'obtint pas aussitôt une rente de huit cents livres, il ne faut s'en prendre qu'à sa folie. Plus tard, malgré l'aversion insurmontable qu'il inspirait à la reine Anne, il faillit devenir

---

(1) M. Thackeray nous a donné la liste des principales fonctions données alors à des hommes de lettres; nous allons la reproduire.

Addison, — commissioner of appeals; under secretary of state; secretary to the lord lieutenant of Ireland; keeper of the records in Ireland; lord of trade, and one of the principal secretaries of state, successively.

Steele, — commissioner of the stamp office; surveyor of the royal stables at Hampton-Court, and governor of the royal company of comedians; commissioner of Fortfeiled estates in Scotland.

Prior, — secretary to the embassy at the Hague; gentleman of the bed chamber to the king William; secretary to the embassy in France; under secretary of state; ambassador to France.

Tickell, — under secretary of state; secretary to the lord, justicer of Ireland.

Congreve, — commissioner for licensing H. Kney Coches; commissioner for wine licences; place in the Pipe Office; post in the Custom-House; secretary of Jamaïca.

Gay, — secretary to the earl of Clarendon (when ambassador to Hanover).

(Thackeray, the English Humorists, p. 55. Ed. Tauchnitz.)

évêque. Prior fut chargé de représenter l'Angleterre auprès de la cour de France, et Addison avait plusieurs fois siégé au banc des ministres. La première comédie de Congrève lui avait valu, à vingt ans, trois places dont une seule lui donnait 600 livres d'appointements. Johnson dut souvent comparer avec amertume le sort des hommes de lettres de cette époque avec les malheurs dont il fut témoin et victime. S'il était arrivé à Londres avec quelques espérances, il ne tarda pas à les perdre, et reconnut bientôt sans doute la vérité des dures paroles que lui avait adressées, en lui prêtant cinq guinées, un des plus riches libraires de cette époque, Willcox. Johnson lui ayant dit que pour vivre à Londres il comptait sur ses travaux littéraires : « Vous feriez mieux, lui répondit Willcox, d'acheter des crochets de portefaix. » « Willcox, disait Johnson en racontant plus tard cette histoire, était mon ami, et il raisonnait bien. » Il était en effet arrivé à Londres à l'époque où la condition d'homme de lettres était le plus misérable et le plus dégradée. Sous Guillaume III, sous Anne et même sous Georges Ier, les chefs des deux partis politiques qui divisaient le royaume se disputaient l'honneur de protéger les hommes de lettres; mais les temps étaient bien changés! Le pouvoir était exercé par un homme qui s'inquiétait peu de la littérature et des poètes. Walpole était un ministre habile; il avait, au besoin, l'éloquence d'un homme habitué aux affaires, mais il n'avait guère le temps de lire des vers, même composés à sa louange. D'ailleurs, comment les eût-il récompensés? Cet homme, dont le nom, flétri par la postérité, rappelle la corruption et le trafic des consciences, n'avait pas trop

de toutes ses ressources pour acheter les membres des communes. Confier à des écrivains quelque fonction publique, il n'y songeait pas. Rompu de bonne heure à la pratique des affaires et des hommes, il avait remarqué qu'un écrivain éminent est souvent un député incapable, un orateur médiocre, un mauvais ministre. Enfin, comment aurait-il reconnu la moindre capacité politique aux écrivains de son époque? tous ceux qui avaient quelque talent étaient de l'opposition.

Le roi était un Allemand, sachant mal l'anglais, lisant fort peu et n'ambitionnant pas le titre de protecteur des lettres. Abandonnés par la cour et le ministre, les écrivains n'avaient pas encore alors le Mécène qui aujourd'hui a remplacé tous les autres, le public. Nul ne pouvait compter pour vivre sur le produit de ses ouvrages. Les auteurs se mettaient donc aux gages d'un libraire et travaillaient pour un modique salaire, suffisant à peine aux besoins du moment. Mais cette nécessité même les condamnait à de nouvelles souffrances. Le plus grand malheur des positions précaires, c'est qu'elles autorisent presque l'imprévoyance et servent d'excuse au désordre. En outre l'homme que le mépris poursuit, même injustement, s'y habitue insensiblement et finit par le mériter. Rien à cette époque n'était aux yeux du public plus misérable qu'un poète. Les poètes se soumirent à cet arrêt et ne craignirent pas de le justifier. Ils passaient des mois entiers dans des greniers, logés au fond des quartiers les plus reculés, mangeant, souvent à crédit, dans des tavernes fréquentées par la plus vile populace. Pour échapper à leurs misères, ils demandaient au jeu un bénéfice incertain, ou bien au

vin quelques heures d'oubli. Mais qu'un caprice de la fortune, qu'un heureux coup de dé, qu'une dédicace bien payée, donne quelques guinées à celui qui, la veille, s'estimait heureux de trouver à emprunter douze sous pour son dîner, sans souci du lendemain, le riche d'un jour se plongera dans toutes les jouissances du luxe le plus recherché. Sensible à tous les plaisirs des sens et de l'esprit, obsédé par les rêves d'une imagination qu'excitent encore les douleurs et la pauvreté, le poète, dès qu'il le pouvait, s'empressait de satisfaire des désirs irrités par de longues privations. Il étalait pendant quelques jours l'opulence d'un grand seigneur avec la prodigalité de la misère; une semaine le faisait pauvre pour une année entière. Alors revenaient les mauvais jours, les longs travaux, veilles, fatigues trop souvent suivies de honteux excès. Ainsi vivaient, en dehors de la société, qui les méprisait, et Boyle, et Savage, dont Johnson allait devenir l'ami, et presque tous les écrivains de cette époque. Quelques hommes se sont avisés, de nos jours, d'établir en théorie que le génie était inséparable du désordre; que tout écrivain devait, pour être grand, avoir une vie orageuse et se placer en dehors des lois de la société. Ils ont voulu qu'au moins à ses débuts, l'homme de lettres fût moitié mendiant, moitié vagabond; et, sous prétexte d'être plus tard de beaux génies, ils ont commencé par avoir des vices et des travers. Il n'est pas donné au premier venu d'être original, même en se trompant. Déjà au XVIIIe siècle, en Angleterre, des poètes, des journalistes, avaient vécu de cette existence aventureuse, où le dérèglement des mœurs étouffe plutôt qu'il n'excite les forces de l'ima-

gination. Seulement ces écrivains, en s'abandonnant au désordre, suivaient leur inclination, obéissaient à leurs penchants. Une des supériorités de notre siècle, c'est de ne jamais commettre le mal innocemment et sans réflexion. L'hypocrisie n'était jadis que dans la religion, aujourd'hui elle est partout.

Si Johnson fut d'abord frappé par le tableau que lui offrait la littérature à l'époque de son arrivée à Londres, il dut se mêler à ses craintes un certain dégoût; lui aussi il souffrait depuis son enfance, mais il supportait l'indigence avec noblesse. Lui-même cependant dut courber la tête, et apprendre ainsi l'indulgence pour des faiblesses qu'il partagea. Il passa dans un dénûment absolu de longues années, et la réputation vint pour lui bien long-temps avant la fortune. La tragédie sur laquelle il fondait toutes ses espérances fut refusée partout : il s'adressa donc à M. Cave, qui dirigeait alors avec succès une revue intitulée *The Gentleman's Magazine.*

Enrichi par les lettres, ce spéculateur avait à son tour voulu les protéger. Il imagina de fonder des prix, croyant peut-être qu'il suffisait de donner quelques guinées pour enfanter des poètes. Une récompense de cinquante livres sterling fut promise à l'auteur de la meilleure pièce de vers. Johnson, qui a écrit la biographie de Cave, nous apprend que ce directeur de revues fut très étonné de ne pas voir tous les écrivains de l'Angleterre se disputer ce prix de cinquante livres. Il se consola en continuant la publication du journal qui l'enrichissait. Johnson était entré en relation avec Cave à l'occasion des prix si généreusement proposés à l'ambition des écrivains. Il obtint facilement d'insérer quel-

ques articles dans la revue, et c'est ainsi qu'il devint journaliste.

A partir de cette époque nous le voyons exposé à toutes les misères d'un écrivain qui n'a d'autres ressources que son talent. Tourmenté par une noble ambition, sensible à l'amour de la gloire, c'est en vain qu'il voudrait la mériter par de sérieux travaux. La cruelle nécessité le condamne à des tâches pénibles, pour lesquelles il consume inutilement toute son activité. Dans un temps où les libraires étaient pauvres et les lecteurs peu nombreux, les auteurs, esclaves de deux maîtres à la fois, étaient soumis à une double obligation. Il fallait proposer une publication, la faire adopter au public, recueillir les souscriptions nécessaires, et en même temps obtenir que le libraire daignât vous confier ce travail. Des deux côtés les écueils étaient nombreux, les naufrages fréquents. Déjà en 1734 Johnson avait eu l'idée de publier les vers latins de Politien, une biographie de cet écrivain et une histoire de la poésie latine moderne. Ce projet fut accueilli partout avec indifférence : il fallut l'abandonner. Une traduction de l'Histoire du concile de Trente par Paolo Sarpi ne fut pas beaucoup plus heureuse : à peine commencé, ce travail fut interrompu ; Johnson n'en tira que cinquante livres. Sa vie était réellement digne de pitié. Nous voudrions pouvoir glisser rapidement sur les premières années que Johnson passa à Londres; il nous répugne d'assister à toutes les humiliations qu'il eut à subir ; mais cette étude nous aidera à mieux comprendre son caractère et même son talent. Surchargé de travail, il n'était jamais rebuté ni par la difficulté de la

tâche, ni par l'insuffisance du salaire. Fournir un article à une revue, écrire une préface, corriger le livre d'un auteur inexpérimenté, surveiller l'impression d'un ouvrage, rien ne l'effrayait; il publiait des biographies, composait des catalogues de librairie, écrivait un essai de morale ou de critique littéraire, indifféremment et presque en même temps. Dans une occasion il reçoit de Dodsley une guinée pour avoir fait le prospectus d'un journal; un autre jour il vante la générosité d'un haut dignitaire irlandais qui lui a donné dix guinées pour le récompenser d'avoir corrigé un mauvais poème dont il avait effacé beaucoup de vers, dont il aurait dû, s'il faut le croire, en effacer bien davantage; et cependant tant d'efforts, tant d'activité, ne pouvaient chasser la pauvreté. Il mangeait dans une taverne où les dîners lui coûtaient huit pences, en y comprenant un penny pour celui qui le servait. Nous trouvons sans cesse dans ses lettres les preuves de son dénûment. Un jour il écrit à Cave pour lui demander quelques secours, et en signant il ajoute à son nom l'épithète significative d'*impransus*. En 1742, il reconnaît avoir touché, sans doute pour la traduction de l'Histoire du concile de Trente, 13 livres 2 shellings 6 deniers, en comptant une demi-guinée qui lui avait été avancée la semaine précédente, et il ajoute: « Si vous pouviez me donner encore une guinée, je m'estimerais fort heureux; mais votre refus ne me blessera pas. » Il se vit réduit à vendre les objets de quelque valeur qu'il pouvait posséder, jusqu'à une petite coupe d'argent, achetée par sa mère quand il fut présenté à la reine Anne. Enfin une dernière anecdote nous indique peut-être mieux encore l'excès

de sa misère. L'auteur de Gustave-Adolphe, M. Harte, raconte que, dînant un jour avec Cave, il fit l'éloge d'un écrit de Johnson. « L'auteur aura été heureux de vous entendre », dit Cave. Et, M. Harte lui ayant demandé comment Johnson avait pu l'entendre, puisqu'ils étaient seuls à table, Cave lui fit remarquer que de temps en temps on avait emporté quelques plats : c'était le dîner de Johnson, qui restait caché derrière un paravent et n'osait paraître, parce qu'il était à peine covert de quelques haillons. Enfin il ne faut pas oublier que Rasselas fut écrit en une semaine par Johnson, qui le composa pour avoir l'argent nécessaire à l'enterrement de sa mère. Ajoutons à ces misères les souffrances physiques de Johnson, qui lui rendaient le travail si pénible, les amitiés dangereuses qui le sollicitaient à chercher dans le plaisir ou l'ivresse l'oubli de ses malheurs, et nous serons étonnés de la force d'âme qu'il lui fallut pour ne pas succomber. Deux fois il se crut sauvé. En 1738 il espéra obtenir la direction d'une école à Appleby dans le Leicestershire ; mais Johnson n'avait pas le titre de maître ès arts : on le demanda pour lui à l'Université de Dublin, qui refusa. Johnson attribua cet échec à Swift et ne lui pardonna jamais. Cet affront fut d'autant plus sensible à son orgueil qu'il venait de publier la satire si connue sous le nom de London. Vivant depuis long-temps dans l'intimité de Savage, il n'avait pu voir partir un ami aussi cher sans le plaindre. Depuis quelques années ils se quittaient à peine ; souvent ils passaient une partie de la nuit dans quelque longue promenade, abordant les problèmes les plus difficiles de la politique et de la philosophie, jugeant le monde et le

corrigeant, pour finir, quand leur bourse le permettait, par entrer dans une taverne, où Savage au moins noyait sa raison fatiguée. Quand les amis de ce poète aimable, mais corrompu par la misère, voulurent l'arracher à Londres et à la pauvreté, Johnson lui adressa ses adieux dans une satire qui est une imitation brillante de Juvénal. Le style est toujours élevé, et les vers étincellent parfois de beautés énergiques. Johnson devait réussir dans la satire (1). Passionné, malheureux et un peu sujet à la déclamation, il avait naturellement les qualités nécessaires pour se faire remarquer dans un genre de littérature où il semble qu'il faille frapper fort plutôt que juste. Ce poème eut l'honneur d'être loué par Pope, qui promit à l'auteur une célébrité prochaine ; il fut vendu dix guinées à M. Dosdley. Ces ressources étant aussitôt épuisées, il fallut entreprendre de nouvelles études. Pendant deux années, nous trouvons Johnson successivement occupé de la publication d'un ouvrage de M. Crouzas sur le fatalisme, d'un pamphlet contre Walpole, d'une attaque contre la censure théâtrale (2), de la vie de plusieurs hommes

---

(1) On remarque dans cette pièce des vers qui semblent inspirés par un vif sentiment de la nature et quelques passages pleins d'amertume. Johnson se signale déjà par ses attaques contre les courtisans pensionnés : « Qu'il règne ici celui qu'une pension peut pousser à rendre noir un patriote, blanc un courtisan, à plaider pour des pirates à la face du soleil ! »

Here let these reign whom pension can incite
To vote a patriot black, a courtier white,
And plead for pirates in the face of day!

(2) Ces pamphlets n'ont rien de remarquable ; on n'y trouve ni verve ni esprit. Johnson, du reste, s'il a peu réussi en attaquant

célèbres, tels que Barratier, Bœrhave, Blake, Sarpi. Enfin, en 1740, il composa pour le Gentleman's-Magazine le compte-rendu des débats du Parlement. Nous savons aujourd'hui comment il s'acquittait de cette tâche : il se faisait indiquer le nom des orateurs, l'opinion qu'ils avaient développée, et composait leurs discours sans les avoir jamais entendus. Ce n'est pas une médiocre gloire que d'avoir ainsi, pendant trois ans, fait parler dignement les plus grands orateurs de l'Angleterre. Ne nous suffit-il pas de dire que Johnson est l'auteur de quelques uns de ces discours dans lesquels la postérité trop crédule a retrouvé les brillantes qualités, l'éloquence passionnée de celui qui devait être lord Chatam (1)? Ces travaux ne suffisaient pas cependant à

---

le gouvernement, ne devait pas être plus heureux pour le défendre. Ses pamphlets la Fausse Alarme, le Patriote, Une taxe n'est pas la tyrannie, ne servirent pas les intérêts du ministère, et n'augmentèrent pas la réputation de Johnson.

(1) Ce fait nous a paru assez curieux pour mériter d'être constaté avec soin. Voici les paroles mêmes de Johnson, telles que les rapporte sir Arthur Murphy, présent à cet entretien : « M. Wedderburne (plus tard lord Loughborough), Samuel Johnson, le docteur Francis et Murphy, dinaient chez M. Foote. On parlait d'un débat important qui avait eu lieu à la fin de l'administration de Robert Walpole. Le docteur Francis prétendit que le discours prononcé par lord Chatam dans cette occasion était le meilleur qu'il eût jamais lu. Il ajouta que pendant huit années il avait étudié Démosthène, mais que jamais il n'avait rien vu de comparable au discours de Pitt. Plusieurs personnes rappelèrent le débat, et citèrent quelques passages qui furent universellement applaudis. Pendant cette conversation animée, Johnson restait silencieux. Dès que l'enthousiasme général fut apaisé, il dit : « J'ai composé ce discours dans un grenier, à Exeter-Street. » Toute la compagnie fut frappée d'étonnement. Lorsqu'on se fut regardé quelque temps en silence, le docteur Francis demanda à Johnson comment il avait pu écrire ce discours. « Je l'ai écrit, répondit Johnson, à

l'activité dévorante de Johnson; il composait en même temps le catalogue d'une bibliothèque. Il était d'ailleurs toujours forcé de disputer sa vie à la misère, et les libraires eux-mêmes n'avaient pas pour lui le respect qu'il méritait. Un jour, lassé des impertinences d'Osborne, il le chassa de chez lui après l'avoir battu.

Chaque année enfantait de nouveaux ouvrages. En 1734 parut la Vie de Savage, qui venait de mourir à Bristol, chargé de dettes. En même temps Johnson préparait une édition de Shakespeare. C'est pour annoncer cet ouvrage qu'il publia en 1745 ses observations sur la tragédie de Macbeth. Mais bientôt une autre entreprise vint tenter son ambition : il s'agissait de de donner à la Grande-Bretagne un dictionnaire historique, en justifiant l'emploi de chaque mot par des exemples choisis dans les meilleurs auteurs. Le plan de ce dictionnaire fut écrit en 1747 et dédié au comte de Chesterfield; on avait flatté Johnson de l'espérance de trouver dans le noble lord un protecteur. Malheureusement, la première entrevue du grand seigneur et de l'écrivain ne laissa ni à l'un, ni à l'autre, une impression favorable. Johnson attendait un Mécène : il fut froide-

---

Exeter-Street. Je n'ai jamais assisté qu'une fois à la séance de la chambre. Cave connaissait les huissiers, qui nous communiquaient le sujet de la discussion, les noms des orateurs, l'opinion qu'ils avaient soutenue, l'ordre dans lequel ils s'étaient succédé et les principaux arguments qu'ils avaient mis en avant. » Félicité sur son impartialité, Johnson ajoutait : « J'ai pourtant toujours pris soin que ces chiens de wighs n'eussent pas l'avantage. » (Arthur Murphy, p. 12.) — « Rapprochez de ce passage l'aveu fait par Johnson quelques jours avant sa mort : il s'accusa alors d'avoir fait lui-même tous les discours publiés par le *Gentleman's Magazine*. » (Sir Arthur Murphy, p. 30.)

ment accueilli, et on ne lui offrit aucun secours. De son côté, le comte de Chesterfield était choqué de l'attitude de Johnson, de sa hauteur, de ses manières brusques et heurtées; il estima toujours le caractère de cet écrivain, son profond savoir, ses talents, qu'il reconnaissait; mais il déclarait ne pouvoir aimer un homme dont la vue lui donnait une espèce de fièvre (1).

La fortune semblait vouloir consoler Johnson de la perte de ce protecteur. En 1747, Garrick devint directeur du théâtre de Drury-Lane. Johnson écrivit, pour le jour de la réouverture, un prologue que ses admirateurs mirent à côté du fameux prologue écrit par Pope pour le Caton d'Addison. Comptant sur l'amitié de Garrick, Johnson pensa qu'enfin était venu le temps de faire représenter Irène, cette tragédie sur laquelle il fondait de grandes espérances. Garrick se chargea en effet de cet ouvrage, qui devait être joué en janvier 1749. Afin d'éveiller la curiosité et la sympathie du public, Johnson fit d'abord imprimer une imitation de la dixième satire de Juvénal sur la vanité des vœux que font les hommes. Le succès fut grand, et Johnson put espérer d'être bientôt compté parmi les meilleurs poètes de son époque. On admire dans cette satire l'élévation du style et la grandeur des pensées. La déclamation

(1) Lord Chesterfield explique à son fils, dans une de ses lettres, comment il ne peut aimer un homme dont chaque geste, chaque mouvement, *est un acte d'hostilité envers* les grâces! « Le plus que je puisse faire pour lui, dit-il en terminant, c'est de le considérer comme un respectable Hottentot. » Johnson, pour se venger, répétait souvent que lord Chesterfield était parmi les lords un bel esprit, mais parmi les beaux esprits un lord. (Arthur Murphy, p. 13.)

ne s'attaque plus à des vices imaginaires ou exagérés par le caprice des poètes. La vanité de la gloire, les dangers qui s'attachent à la grandeur, à la richesse, à la beauté, sont mis dans une vive et éclatante lumière; mais les plus beaux vers de cette satire sont ceux qui la terminent. Ces conseils de sagesse et de résignation donnés par un homme qui a connu tous les malheurs, et qui a le droit d'enseigner des vertus qu'il a lui-même pratiquées, excitèrent la plus vive admiration. Il était beau à Johnson, en effet, de déclarer que le seul bien désirable sur la terre, c'est la possession d'une âme tranquille, c'est la soumission aux volontés du ciel, c'est l'amour qui embrasse l'humanité tout entière, la patience qui triomphe de tous les maux, la foi qui voit dans la mort le signal d'un départ désiré. Qui plus que lui avait le droit de vanter ces biens, dont la sagesse céleste se sert pour calmer les âmes et composer le bonheur que l'homme cherche en vain ici-bas (1)?

L'accueil fait au nouveau poème de Johnson semblait lui présager de nouveaux triomphes. Il comptait sur sa tragédie pour assurer sa gloire et commencer sa fortune. Enfin arriva le jour de la première représentation. Johnson se crut obligé de faire une toilette magni-

---

(1) Pour forth thy fervours for a health ful mind,
Obedient passions and a will resigin'd
For faith that panting for a happier seat
Count death kind nature's signal of retreat
These goods for man the Laws of heaven ordain,
These goods he grants, who grants the power to gain,
With these celestial wisdom calms the mind,
And makes the happiness she does not find.

fique; il parut au théâtre revêtu de riches habits, coiffé d'un chapeau orné d'un passement en or. Hélas! Irène ne devait pas réussir. Malgré le talent de Garrick, elle ne put se soutenir que pendant neuf représentations; elle disparut aussitôt de la scène pour n'être jamais rejouée. La lecture de cette pièce explique facilement cette chute complète. Irène n'est pas l'œuvre d'un esprit médiocre : c'est une tragédie en cinq actes composée à peu près d'après les règles de la scène française; la loi des unités y est soigneusement observée; l'action se développe régulièrement, sans qu'aucun incident y prenne de trop grandes proportions. Il serait facile de citer des passages remarquables et quelques beaux vers, ceux par exemple qui sont consacrés à l'éloge de la constitution anglaise (1). Mais le grand malheur de la pièce, c'est qu'elle n'est pas intéressante. Johnson n'avait pas la souplesse nécessaire pour créer des personnages, leur prêter des sentiments, un langage particulier. Ses caractères sont mal conçus : Aspasie est trop vertueuse et nous fatigue par un héroïsme trop déclamatoire pour être toujours sincère; Irène s'abandonne avec trop de facilité aux plus grands excès de la mollesse

---

(1) If there be any land, as fame reports,
Where common Laws restrain the prince and subject,
A happy land, where circulating power
Flows through each member of th' embodied state, etc.
(*Irène*, acte Ier, scène 2.)

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer l'absurdité d'un pareil langage dans la bouche d'un Turc. Plus les vers sont beaux, plus ils paraissent ridicules à l'endroit où ils sont placés.

et de l'orgueil ; enfin personne dans cette pièce ne s'exprime naturellement, tant les caractères sont outrés. « Si vous aviez à faire parler des petits poissons, disait un jour Goldsmith à Johnson, vous les feriez parler comme des baleines. » La critique était juste. Derrière chaque personnage, on retrouve Johnson lui-même avec son style vigoureux, mais emphatique. Quand Johnson commence à écrire, « la passion dort, et la déclamation ouvre la bouche ». Garrick nous indique par ces mots le défaut principal de la tragédie de Johnson et nous explique son peu de succès. Cependant la pièce, quoique mal accueillie au théâtre, ne fut pas inutile à la réputation de Johnson ; déjà ses imitations de Juvénal et la Vie de Savage, publiée en 1744, l'avaient désigné à l'attention publique. Irène trouva des lecteurs qui admirèrent des beautés de détail, des pensées fortes, des expressions élégantes et hardies. Enfin Johnson touchait à son but ; il avait, à force de travail et d'obstination, conquis sa place parmi les meilleurs écrivains de son temps. Ses épreuves n'étaient pas terminées : il devait connaître encore de mauvais jours ; mais au moins il était célèbre, sa voix était écoutée avec respect ; il avait des admirateurs, il allait trouver des disciples. Chargé de travaux importants qui le mettaient pour quelques années à l'abri du besoin, il put réunir autour de lui quelques amis et jeter les fondements de cette domination qu'il devait garder jusqu'à la mort.

Ici s'ouvre pour Johnson une période nouvelle. C'est à cette époque que commence véritablement l'étude que nous nous sommes proposée ; mais il était indis-

pensable de connaître les premières années de Johnson, la société qui l'entourait, pour apprécier exactement le rôle qu'il a joué et l'action qu'il prétendait exercer sur la société anglaise. Maintenant que nous savons comment s'est formé cet athlète, il nous sera plus facile d'apprécier ses forces et de prévoir ses succès.

CHAPITRE II.

JOHNSON JOURNALISTE (1).

Le club d'Ivy-Lane. — Le Rôdeur. — L'Oisif. — Steele. — Addison. — Le Babillard. — Le Spectateur.

Le premier soin de Johnson, dès que ses ressources le lui permirent, fut de fonder un club dont il serait le président. Ceci n'était point une question de vanité, mais une nécessité de l'époque. La France, qui a emprunté les clubs à l'Angleterre quand elle s'est lassée de la politesse, est loin de soupçonner le rôle important de ces sociétés dans le pays où elles se sont d'abord formées. Elles conciliaient le besoin des réunions qu'éprouve tout Anglais avec le respect qu'il conserve toujours pour le foyer domestique, pour l'inviolabilité de l'*at-home*. Leur succès était donc assuré. Nées à l'origine même de la Restauration, ces sociétés s'étaient bientôt multipliées dans toutes les villes. Les hommes qui s'y rencontraient étaient souvent unis entre eux par les liens les plus frivoles : il suffisait parfois d'un nom de baptême, d'une

(1) Macaulay, History of England, tome Ier, chap. 3 (édition Tauchnitz), passim. — Addison, Spectator, nos 34 et 72.

ressemblance physique, d'un ridicule. S'il faut en croire Addison, une des plus opulentes cités de l'Angleterre aurait eu son club des *hommes gras*, et, par opposition, son club des *hommes maigres*. A l'arrivée de Charles II s'était formé un club composé de tous ceux qui, en adoptant le surnom de *king*, se déclaraient partisans des Stuarts, ennemis de la révolution. A la même époque Londres posséda un club de duellistes, où nul n'était admis s'il n'avait tué au moins un homme. Plusieurs clubs étaient fondés par d'illustres gourmands et par de joyeux buveurs. Les membres silencieux du Hum-Drum club ou du Mum club s'assemblaient tous les soirs pour fumer jusqu'à minuit sans prononcer une parole. Ainsi l'on se réunissait pour tous les motifs, pour se taire comme pour parler, pour se réunir. L'introduction des cafés à Londres, qui date de la même époque, favorisa singulièrement la multiplication des clubs. Chaque classe de la nation, chaque parti politique, chaque école littéraire, eut son club particulier et son café. Près du parc Saint-James se réunissaient les seigneurs les plus élégants, vêtus à la mode française. La conversation était dans ce dialecte bizarre dont une des principales singularités consistait à donner à l'*a* le son d'un *o*, espèce de jargon élégant qui rappelle involontairement la suppression de l'*r*, si familière aux roués du XVIIIe siècle et aux incroyables du Directoire. Là on ne respirait jamais qu'un air embaumé des parfums les plus exquis, des essences les plus rares, sans que la fumée de la pipe pût corrompre l'atmosphère. Dans ces cafés élégants le tabac n'était admis qu'en poudre, et les tabatières devaient venir de France,

aussi bien que les gants, les rubans et la perruque. Mais on n'avait pas adopté partout une étiquette aussi sévère : dans la plupart des clubs on ne vivait qu'au milieu d'une épaisse fumée, et les étrangers s'étonnaient que les Anglais pussent respirer un air aussi corrompu. Le plus célèbre de tous était celui du café Guillaume, entre Covent-Garden et Bow-Street. Là s'assemblaient les beaux esprits; c'était, pour mieux nous faire comprendre par une comparaison, le café Procope de Londres. Là on discutait sur la règle des unités. On était avec Boileau pour les anciens, ou pour les modernes avec Perrault; d'autres critiquaient vivement la Venise sauvée d'Otway. Là venait s'asseoir à la place d'honneur Dryden, qui résumait les discussions et rendait ses arrêts littéraires. Heureux ceux qu'il honorait d'un sourire! plus heureux encore ceux à qui il daignait ouvrir sa tabatière! Les puritains avaient aussi leurs cafés, où se discutaient les questions de la grâce élective. Les juifs, les arméniens, avaient les leurs, où se traitaient les affaires du commerce. Enfin il y avait aussi pour les catholiques des cafés, où tout bon protestant était fermement persuadé que des jésuites aiguisaient leurs poignards contre le roi Guillaume (1).

Ces réunions étaient si répandues et avaient pris un développement si rapide que l'administration de lord Danby essaya en vain de supprimer les cafés. La mesure fut repoussée par l'indignation publique; mais la tentative même du ministère nous indique l'importance

(1) Macaulay, History of England, tome Ier, chap. 3, p. 363.

de ces réunions : c'est qu'on ne se bornait pas toujours à traiter les questions que nous avons déjà signalées. Là venaient aussi les nouvellistes, les politiques comptant sur l'avenir, ou déçus dans leurs espérances. On y racontait les intrigues de la cour, les actes du gouvernement ; on les commentait, et au besoin on critiquait le ministère. Dans le silence du gouvernement, en l'absence de tout corps délibérant, avant la liberté, et on peut même dire l'existence de la presse, les clubs avaient acquis l'importance d'une institution politique. Le gouvernement constitutionnel n'affaiblit pas leur influence. Au XVIIIe siècle les clubs renfermaient vraiment tout ce qu'il y avait à Londres de considérable dans la politique ou dans les lettres. C'est à son club qu'Addison avait attribué la rédaction du Spectateur. Johnson, en fondant un club, prenait droit de cité dans la république des lettres. C'est en 1749 que fut fondé le club dans lequel entrèrent plus tard Garrick, Reynolds, Burke, Goldsmith, tous admirateurs de Johnson, tous proclamant qu'ils devaient beaucoup à son génie. Il ne se composait d'abord que de dix personnes, qui devaient se réunir tous les mardis à Ivy-Lane. Un marchand, des libraires, des médecins, composaient ce cercle, dans lequel il faut tout de suite remarquer sir John Hawkins (1), M. Dyer et le docteur Bathurst. Ce dernier était l'ami le plus cher de Johnson, qui n'en parla jamais que les larmes aux yeux. C'est de lui qu'il avait reçu Franck, ce nègre qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie.

---

(1) John Hawkins nous a laissé des détails précieux sur Johnson

Johnson était donc parvenu, à force de travail et de persévérance, à faire reconnaître son talent, à établir son autorité d'écrivain. Les libraires lui confiaient des ouvrages importants; il était chargé de publier un dictionnaire de la langue anglaise, et il avait son club dans lequel il pouvait régner en maître. Ce n'était pas assez pour l'ambition de Johnson : avec un club il voulut avoir un journal, et en 1750 il commença la publication du *Rôdeur*.

Avant d'entrer dans l'examen de cet ouvrage, nous devons apprécier le caractère de cette nouvelle entreprise; elle était hardie, sans doute : un écrivain ne peut sans beaucoup d'audace s'engager à publier un journal périodique. La France possède à peine quelques auteurs qui aient eu assez de confiance dans leurs forces pour se charger d'un tel fardeau; en Angleterre une pareille tentative devait moins étonner. Johnson ne faisait qu'imiter de Foë, Steele, Addison. Personne ne fut surpris de voir paraître un journal qui prétendait succéder au Babillard, au Spectateur, au Gardien, et à d'autres recueils périodiques publiés dans les mêmes conditions. Ce n'est pas un des points les moins curieux de l'histoire de la littérature anglaise au XVIIIe siècle que l'existence de ces journaux étrangers à la politique, mais exerçant sur les mœurs une véritable censure. Ils ont été, à cette époque, les premiers, les seuls précepteurs de l'Angleterre, ses professeurs de

---

et ses amis. On l'accuse seulement d'avoir cherché à rendre suspectes les qualités de M. Dyer, dont il a seul méconnu les sentiments et les vertus.

morale et de politesse. Quelques détails sur la fondation de ces journaux et sur leur influence trouvent naturellement leur place dans cette étude. C'est déjà parler de Johnson qu'expliquer ce qu'avaient fait ses devanciers, ce qu'il lui restait à faire. Le Rôdeur, l'Oisif, rédigés au milieu du XVIIIe siècle, seraient mal compris et mal jugés par qui ne connaîtrait pas le *Spectateur*. On n'apprécie bien Johnson qu'en se faisant introduire auprès de lui par Steele et Addison.

I. *Steele. — Addison. — Le Babillard.*

Le 12 avril 1709 parut le premier numéro d'un journal intitulé *le Babillard* (1). L'auteur, qui se cachait sous le nom de *Bickerstaff*, prenait l'engagement de publier cette feuille les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine. Il avait pris le titre de *Babillard* par égard pour les dames, auxquelles il prétendait consacrer une partie de ses veilles, et dont il espérait mériter et obtenir la protection.

Le nom de l'astrologue Bickerstaff était bien connu du public. C'est à ce personnage imaginaire que le docteur Swift avait attribué un pamphlet dirigé contre Partridge. Celui-ci fit une réponse furieuse, bientôt suivie d'une nouvelle attaque. Seconde réplique de Partridge, non moins violente que la première, au mi-

(1) Sur Steele, consulter Mézières, Histoire de la littérature anglaise, 1er volume; Macaulay, Essai sur Addison; Thackeray, Steele, dans les Humoristes anglais.

lieu des éclats de rire des lecteurs, amusés par l'erreur de Partridge au moins autant que par sa colère. Quel était donc l'auteur qui, sous ce pseudonyme, donnait à l'Angleterre un nouveau genre littéraire, et commençait cette brillante suite d'*essayistes* que M. Macaulay continue avec tant d'éclat? Cet écrivain, qui faisait, sans le soupçonner, une véritable révolution, était Richard Steele, ami dévoué et admirateur sincère d'Addison. Il était d'ailleurs bien éloigné de prévoir l'importance du mouvement qui allait s'accomplir; son talent, son éducation, son caractère, semblaient lui interdire toute haute prétention. Fils d'un simple capitaine, élevé d'abord en Irlande, à l'école de Charter-House, il n'avait d'autre souci que de trouver un camarade assez complaisant pour lui faire son devoir, et montrer juste l'attention et le zèle nécessaires pour éviter le *fouet*. A l'Université d'Oxford, il avait écrit une comédie brûlée par le conseil d'Addison, et des vers aussi bons peut-être que ceux d'autres écoliers de son âge, mais pas beaucoup meilleurs. Quelque temps après, séduit par la gloire des armes, Steele voulut devenir un héros, et commença par entrer au régiment des gardes en qualité de cornette. Par malheur, il parut n'avoir guère du soldat qu'une facilité extrême à faire des dettes, une profonde insouciance au milieu du plus grand désordre et un penchant déplorable pour les liqueurs fortes. Aussi l'étonnement de ses camarades fut-il considérable quand ils apprirent que Richard Steele venait de publier un ouvrage dans lequel abondaient les leçons de morale et les discussions théologiques, *le Héros chrétien*. Il faut l'avouer, c'est un spectacle peu édi-

fiant que celui d'un prédicateur à moitié ivre et menacé de la prison parcequ'il ne peut payer ses dettes. Cette tentative égaya beaucoup et ne convertit personne. Steele abandonna alors la morale pour se livrer à la recherche de la pierre philosophale, mais sans plus de succès. Enfin, deux comédies favorablement reçues du public, l'amitié d'Addison, les fonctions de journaliste, lui avaient pourtant acquis une certaine réputation. Mais rien ne faisait pressentir dans le pauvre Dick l'auteur du plus grand événement littéraire qui ait signalé le XVIIIe siècle en Angleterre. Dans le journal qu'il voulait fonder, Steele prétendait simplement annoncer les nouvelles étrangères, rendre compte des représentations théâtrales et critiquer les publications récentes. Son journal devait aussi raconter quelques anecdotes du grand monde, reproduire des vers adressés aux beautés à la mode ; enfin la cour, la ville, l'Église, fourniraient à la feuille périodique leur contingent d'enseignements, de scandales et d'épigrammes. Steele connaissait assez Londres et la société de son époque pour suffire au moins quelque temps à cette tâche. Mais, comme il le dit lui-même, « quand on a pris « l'engagement d'entretenir une voiture publique, il « faut partir, qu'il y ait ou non des voyageurs; il en est « de même de nous autres écrivains périodiques (1). » Au bout de quelques jours, Steele s'aperçut que les voyageurs manquaient trop souvent. Le journal paraissait, mais rempli à grand'peine. La ressource des

(1) **Mézières**, *ibidem*.

lettres supposées, des conversations familières, fut bientôt épuisée ; il fallut avoir recours à l'histoire romaine, raconter le trait de continence de Scipion, ou la mort d'Arria et de Petus, et remplir avec des annonces la page inachevée. Steele avait trop présumé de ses forces. Il savait le français et l'italien, mais connaissait mal l'antiquité ; l'histoire, la philosophie, les sciences, n'avaient jamais fixé sérieusement son attention. Il écrivait avec facilité, rencontrant parfois la grâce, sans jamais atteindre à la force ; au milieu d'idées se succédant souvent sans ordre circule toujours une gaîté vive qui anime l'œuvre et soutient le lecteur. Mais ces qualités agréables, même secondées par un travail réglé et opiniâtre, ne pourraient résister aux fatigues d'une publication périodique. Or Steele n'avait jamais été travailleur. Il allait succomber, lorsque lui vint d'Irlande un secours inattendu. Steele avait connu Addison à l'Université d'Oxford. Depuis cette époque, il avait toujours conservé pour lui cette vénération profonde qu'inspire d'ordinaire à des condisciples un héros de collége (1). Addison, d'ailleurs, en 1709, avait déjà conquis une place honorable dans les lettres. Le brillant élève de l'Université d'Oxford, dont les vers latins annonçaient un digne successeur de Buchanan et de Milton, n'avait pas trompé les espéran-

(1) Sur Addison, voir Mézières, Littérature anglaise, 1er volume ; Thackeray, les Humoristes anglais, chapitre sur Addison ; la Vie d'Addison, par Johnson, dans les Vies des poètes anglais ; enfin la belle étude consacrée à Addison par M. Macaulay, Critical and historical Essays, volume V.

ces de ses premiers maîtres. Le chantre des Marionnettes et du Combat des grues contre les pygmées avait été enlevé au collége de Magdelene pour entrer dans la diplomatie. Le poème sur la bataille de Blenheim promettait un nouveau poète à l'Angleterre, et un changement de ministère rouvrait à ses espérances la carrière politique fermée un moment pour lui par la mort du roi Guillaume. En 1708, Addison fut envoyé à la Chambre des communes par le bourg de Malmesbury; mais sa timidité, qui ne lui permit de prendre la parole qu'une fois pour balbutier quelques mots incohérents, lui fit abandonner sans regret les débats du Parlement. Wharton, ayant été nommé la même année lord-lieutenant d'Irlande, offrit les fonctions de premier secrétaire à Addison, qui les accepta. Il siégea au Parlement d'Irlande comme député du bourg de Cavan, et nous voyons par les comptes-rendus de la session de 1709 qu'il prit une part active aux travaux de la Chambre. Loin de Londres, dans une assemblée moins nombreuse, au milieu d'hommes qu'il dominait par sa position officielle autant que par ses talents, Addison avait sans doute retrouvé cette aisance qu'il a toujours portée dans ses écrits et dans sa conversation. Telle était la position d'Addison quand il reçut les premières feuilles du journal que Steele venait de fonder sans l'en prévenir. Une remarque sur Virgile, remarque qu'il avait jadis communiquée à Steele et qu'il retrouva dans le sixième numéro, lui révéla le nom de l'auteur. Il résolut aussitôt de concourir à la rédaction du Babillard; Steele accepta l'offre avec reconnaissance, et le 21 mai 1709 Addison écrivit son premier article.

Ce jour mérite de faire époque dans l'histoire de la littérature anglaise ; il marque le début véritable d'un grand écrivain qui, du même coup, créait toute une littérature nouvelle. Nul plus qu'Addison n'était capable de toucher en se jouant à toutes les questions qui peuvent intéresser les lettres et le goût. La facilité élégante de son style, l'immense variété de ses connaissances, la diversité des pays qu'il avait visités, des hommes au milieu desquels il avait dû vivre, lui rendaient facile un travail sous lequel tant d'écrivains auraient succombé. Après avoir été si long-temps l'honneur de l'Université d'Oxford, qui gardait le souvenir de ses vers latins et de ses discussions littéraires ou politiques, il avait dû se préparer à la diplomatie par de longs voyages. Il avait passé plusieurs années en France, à Paris d'abord, puis à Blois, sans doute à cause du préjugé qui désignait cette ville comme celle où la langue française avait le mieux conservé sa pureté. Il avait pu voir dans la cour attristée et déserte de Louis XIV le dernier éclat d'une gloire qui avait ébloui l'Europe, et comparer cette monarchie mal protégée par le génie d'un grand homme avec le spectacle de l'Angleterre régénérée par une révolution. L'Italie, la Hollande, avaient également attiré sa curiosité et fixé ses regards. Partout il avait voulu connaître les hommes qui illustraient leur patrie par leurs ouvrages. Il avait discuté avec Malebranche et reçu les compliments de Boileau. Enfin, la comtesse de Manchester l'introduisit dans cette société polie qui imposait ses lois à toute l'Europe, et n'était connue en Angleterre que par l'imitation grossière des *Cavaliers* à la cour de Char-

les II. Mêlé plus tard aux affaires du gouvernement, il avait pu voir les hommes d'assez près pour connaître jusqu'à ces faiblesses secrètes du cœur, d'autant plus difficiles à surprendre que nous essayons le plus souvent de nous les cacher à nous-mêmes. A ces avantages Addison joignait une finesse, une sûreté de goût, qui ne l'égarait jamais. Sa pénétration singulière était d'ailleurs merveilleusement servie par un caractère bienveillant, qui lui permettait de tempérer l'ironie de ses critiques par une sincère sympathie. Jamais écrivain ne mérita mieux la louange si rare qu'on décerne à la comédie de corriger les mœurs en riant.

Ce jeune homme, aux traits réguliers, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, ne connaît ni les chagrins de Swift, ni les colères de Voltaire. Cet écrivain n'avait pas de passions violentes, et il le fallait pour la tâche qu'il devait accomplir. Addison était bon et compatissant : il est facile d'aimer les hommes à qui n'a jamais été malheureux. Aussi voit-il nos faiblesses sans colère, et même sans étonnement. Il les étudie un peu peut-être par curiosité, il les raille sans amertume, pour nous engager à les corriger, ou plutôt à les cacher. Addison ne se donne pas pour un réformateur chargé de changer l'humanité ; il est moins que cela, et il est plus tout à la fois : il veut apprendre à ses compatriotes comment doivent vivre ensemble des hommes que rapprochent leurs intérêts et leur éducation. En un mot, il a voulu être, si j'ose m'exprimer ainsi, un professeur de politesse et de civilisation. Il a essayé de donner à l'Angleterre les règles de la bonne société, et il a pleinement réussi dans cette entreprise, plus difficile et plus

utile qu'on ne pourrait d'abord le croire. Dès qu'il a écrit le premier de ces essais qui devaient rendre son nom immortel, il commence, pour ne plus les interrompre, une suite de leçons qu'il adresse à toute l'Angleterre. Un texte grec ou latin, une pensée morale empruntée aux plus beaux génies de l'antiquité, se place naturellement au commencement de chaque morceau. Souvent c'est une anecdote qui appelle d'abord l'attention du lecteur; parfois même c'est à l'Orient qu'Addison emprunte une de ces légendes où l'imagination semble s'abandonner à tous ses caprices; mais, si éloigné qu'il paraisse du but qu'il poursuit, Addison ne le perd jamais de vue, et nul ne le quitte sans avoir appris à devenir meilleur, ou au moins à imposer à ses passions cette salutaire contrainte qui, si elle n'est pas la vertu, fait l'homme bien élevé. Addison n'eut pas sans doute, dès le début, la conscience de sa force et du rôle qu'il allait jouer; mais, le jour même où il prit la plume, il comprit qu'il avait trouvé le véritable emploi de son génie. Il devait aider Steele à rédiger le Babillard; il entra dans le journal en conquérant. Steele nous explique lui-même sa position avec beaucoup de grâce et de franchise. « Je me trouvai, nous dit-il, dans « la situation d'un prince malheureux qui appelle un « puissant roi voisin à son secours; je devins la con- « quête de mon allié. Dès que je l'eus appelé, je ne pus « vivre que dans sa dépendance. » — « Il est vrai, dit-il « ailleurs, que le journal en profita; notre entreprise de- « vint plus importante que je ne me l'étais proposé (1). »

(1) Mézières, Addison, Littérature anglaise, tome Ier.

Le journal n'en profita pas seul : Steele lui-même fut obligé par le voisinage d'Addison à un travail plus soutenu. On ne vit pas impunément dans un commerce assidu avec un grand écrivain et un noble caractère. Steele, qui connaissait les vices de la société pour s'y abandonner trop souvent lui-même, ne songeait qu'à amuser ses concitoyens sans y penser : il fut amené à les instruire. Il apprit à mettre plus d'ordre dans ses compositions, à exprimer dans un langage plus châtié des pensées plus pures. Le Babillard mérita d'être le précurseur du *Spectateur*.

Johnson, dans la Vie d'Addison, nous explique très bien l'importance de cette publication. Elle accomplit une véritable révolution dans les mœurs de l'Angleterre. « Avant *le Babillard* et *le Spectateur*, dit-il, si « l'on excepte les auteurs dramatiques, l'Angleterre ne « possédait point de régulateur de la vie commune. Nul » écrivain n'avait entrepris de réformer les abus de « l'impolitesse ou l'impertinence des civilités, d'ap- « prendre quand il faut se taire, comment on doit « refuser ou consentir. Nous ne manquions pas de livres « pour nous instruire de nos devoirs les plus impor- « tants et pour fixer nos opinions en philosophie ou en « politique ; mais il nous manquait un *arbiter elegan- « tiarum*, un juge des bienséances, pour surveiller les « voies du commerce social et les débarrasser des ronces « et des épines qui ne blessent pas, mais qui impor- « tunent le voyageur. » Telle est bien en effet l'œuvre d'Addison, tel est son titre de gloire aux yeux de la postérité ; et, il faut le dire, l'Angleterre ne saurait avoir trop de reconnaissance pour celui qui a écrit le

Spectateur. Addison fut membre du Parlement, ministre même, mais jamais il ne rendit à sa patrie un service plus éclatant qu'en publiant son journal. Le succès ne se fit pas long-temps attendre. Au Babillard avait succédé, en 1711, le Spectateur, et dès le dixième numéro le nouveau journal eut trois mille abonnés; il finit par en compter près de quatre mille, chiffre énorme, si l'on veut se reporter à cette époque et songer combien les lecteurs étaient rares en Angleterre; et pourtant il faut ajouter que les journaux, réunis en volumes, trouvaient encore de nombreux acheteurs; enfin que certains numéros durent être réimprimés plusieurs fois pour répondre à l'empressement du public. On en cite dont il se vendit vingt mille exemplaires. Le nouveau journal était d'ailleurs très supérieur au Babillard; il paraissait tous les jours, et ne prétendait plus seulement reproduire les réflexions d'un astrologue en même temps un peu jurisconsulte, un peu médecin et un peu homme du monde; c'étaient de nombreux personnages qui devaient tour à tour prendre la parole et représenter toute une société de moralistes. De ces personnages, le premier, le plus important, c'est le Spectateur. Addison, qui lui prête les principaux traits de sa physionomie, nous le montre fréquentant tour à tour tous les lieux publics, muet témoin de tous les événements, attentif observateur des habitudes, des modes même, réfléchissant beaucoup, parlant peu, écoutant toujours. Il n'est pas de café, de théâtre, de cercle, qui ne connaisse cette figure silencieuse et bienveillante. Marchands, soldats, marins, écrivains, hommes d'État, tous ont été l'objet de ses méditations; il a observé toutes les classes, toutes

les conditions de la société ; il n'est pourtant que le secrétaire du club dont les membres doivent rédiger le Spectateur. Ces collaborateurs sont choisis avec une grande habileté pour donner au recueil beaucoup de variété et d'intérêt. En première ligne il faut placer sir Richard de Coverly, ce gentilhomme campagnard qui gagne les cœurs par sa modération, par la grâce de ses manières et la noblesse de ses sentiments. Addison avait pour ce personnage une telle affection que, Steele lui ayant prêté une action blâmable, Addison résolut de le supprimer. Il annonça au public, quelques temps après, la mort de sir Richard de Coverly (1). Il l'avait tué par le même sentiment de jalousie qui décida Cervantes à tuer don Quichotte. Will Honey Combes est un gentilhomme de bonne mine, approchant de la vieillesse, mais toujours occupé à étudier le caractère des femmes, auprès desquelles il se souvient d'avoir réussi jadis : c'est lui qui traitera toutes les questions de galanterie. Sir Andrew Freeport représente les riches négociants de Londres ; le capitaine Sentry, l'armée, et le cercle est complété par un savant qui connaît Rome et la Grèce mieux que l'Angleterre. Le but que se proposent d'atteindre les écrivains du Spectateur est clairement indiqué : ils veulent instruire et amuser en même temps. « J'essaierai, dit Addison dans le dixième numéro, d'embellir le monde par les charmes de l'esprit,

(1) La raison qui décide Cervantes à enterrer don Quichotte, *para mi solo nacio Don Quixote y yo para el*, fit déclarer à Addison qu'il tuerait sir Roger. Il pensait qu'ils étaient nés l'un pour l'autre, et qu'une main étrangère ne pouvait que le blesser. (Johnson, Vie d'Addison, tome I, p. 159.

et de tempérer la fougue de l'esprit par les préceptes de la morale. » Son intention n'est pas de descendre jusqu'à la critique de ridicules passagers, jusqu'à la discussion des modes adoptées ou condamnées pendant l'année; il ne s'abaissera jamais non plus à d'odieuses personnalités. Ce qu'il étudie, ce sont les passions de l'humanité : il veut corriger les travers de l'esprit qui enfantent les extravagances dans la toilette ou dans les manières; c'est toujours dans le cœur même de l'homme qu'il veut attaquer le mal, sûr que l'arbre périra dès qu'il aura pu arracher les racines. Il adresse donc son journal d'abord à ceux qui, comme lui, examinent de loin la société, étudient la marche des affaires humaines, en se tenant à l'écart, et savent se contenter du rôle de spectateurs; il l'adresse encore à ces hommes qu'il appelle les *blancs* de la société, pauvres malheureux dépourvus d'idées, attendant toujours qu'un autre leur apprenne ce qu'ils doivent penser, et n'ayant jamais d'opinion sur rien avant onze heures; enfin il l'adresse aux femmes, dont il déplore la triste condition : il les voudrait gracieuses sans frivolité, vertueuses sans pédanterie. Lui-même d'ailleurs montre tous les jours, par son exemple, comment la sagesse peut tenir un langage aimable et cacher sous l'enjouement une véritable profondeur. C'est avec un sentiment toujours croissant de respect et d'admiration qu'on poursuit et qu'on achève la lecture du Spectateur. Dans cette longue suite de tableaux où l'on passe des sujets les plus humbles aux plus élevés, d'un salon au temple, de l'opéra à l'abbaye de Westminster, l'auteur, toujours fidèle à ses promesses, se jouant des plus graves difficultés, résout sans fatigue les problèmes les

plus compliqués; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le bonheur avec lequel Addison emploie la plaisanterie. On sent toujours dans ses railleries, à la fois douces et piquantes, l'émotion bienveillante de l'écrivain qui attaque le vice, mais respecte l'homme, qui l'intéresse. Il combat les défauts de notre nature, mais avec des armes courtoises, et il ne prête à la vertu qu'une protection toujours aimable.

Jamais succès ne fut plus éclatant ni mieux mérité. Addison n'obtint pas seulement les applaudissements de toute l'Angleterre; il n'eut pas uniquement le bonheur d'arriver à la gloire : il vécut assez pour jouir du fruit de ses travaux, pour voir qu'il avait appris à ses lecteurs comment était possible l'alliance de la vertu et de la grâce, de la piété et de l'indulgence. Sans doute le cours même des années devait effacer en Angleterre les dernières traces de la guerre civile; les souvenirs de la révolution de 1688 commençaient à s'éteindre; les vieux cavaliers et les vieux puritains emportaient leur haine dans la tombe, et les différentes classes de la nation se rapprochaient de jour en jour. Mais dans l'histoire de la formation de la société moderne il est impossible de ne pas reconnaître l'influence du Spectateur et d'Addison. C'est là une gloire assez grande pour satisfaire la plus noble ambition.

II. *Le Rôdeur. — L'Oisif. — L'Aventurier.*

Le succès même d'Addison imposait à Johnson de nouveaux devoirs et l'obligeait à suivre une route dif-

férente. Quarante ans après la publication du Spectateur, l'Angleterre n'avait plus besoin des mêmes leçons, et la vie de Johnson, le caractère même de son talent, ne lui aurait pas permis de les donner. Comment aurait-il étudié les travers d'une société dans laquelle il n'avait jamais pénétré? Il ne pouvait l'essayer. Eût-il même connu ces défauts, il est douteux qu'il eût consenti à en rire. Johnson n'était pas né plaisant; il avait beaucoup souffert, et devait se montrer aussi sévère pour le monde qu'il l'était pour lui-même. Dans sa jeunesse il avait souvent été battu par son maître d'école et ne s'en plaignait pas, au contraire (1). Il faisait volontiers l'éloge du fouet et vantait l'excellence de ce châtiment pour l'éducation des enfants. Aussi n'a-t-il pas la prétention d'amuser les hommes; il veut les corriger, il veut surtout défendre la morale et la religion, qui lui paraissent en péril. Nous ne saurions trop insister sur le caractère de Johnson, sur l'élévation et la pureté de ses sentiments. Il est curieux de voir un écrivain se faire journaliste par piété à une époque où la dévotion ne rapporte rien. Telle était cependant la résolution de Johnson. Convaincu de la gravité, je dirai presque de la sainteté de sa mission, il s'y prépare par la prière : « O Dieu tout puissant! s'écrie-t-il, auteur de nos biens, sans votre secours tout travail est inutile, sans votre grâce toute sagesse n'est que folie. Accordez-moi, je vous en supplie, que l'Esprit saint ne m'abandonne pas dans mon entreprise, que je puisse étendre votre gloire, assurer mon salut et celui de mes

(1) Boswell, p. 8.

frères; faites-moi cette grâce, ô mon Dieu! par les mérites de votre fils Jésus-Christ (1). » C'est dans ces dispositions que Johnson publia le 20 mars 1749-50, *le Rôdeur*. Nous ne sommes donc pas étonnés de trouver souvent dans ce journal des pages qui sembleraient plutôt appartenir à un autre genre de littérature. Ce ne sont pas seulement des questions de morale, mais des sujets religieux, que nous y verrons traiter. Johnson aborde même des points spéciaux, des questions de détail, qu'au XVIIIe siècle on n'était pas habitué à voir discuter par la presse périodique, par exemple l'observation du dimanche. (The Rambler, n° 30.)

Johnson poursuivit son œuvre pendant deux années entières avec plus de courage que de succès. Le Rôdeur n'eut jamais la popularité du Spectateur, et nous ne pouvons nous en étonner. Johnson s'était mépris doublement, et sur le but de son entreprise et sur le caractère de son talent. Ces feuilles volantes rapidement écrites, et lues plus rapidement encore, n'ont pas l'autorité nécessaire pour traiter des questions aussi sérieuses. Un sermon est aussi déplacé dans un journal qu'un article de journal dans la bouche d'un prédicateur. Toutes les fois que des esprits téméraires ont établi cette déplorable confusion, on a dû bientôt en reconnaître les périls. La dignité des lettres n'y a rien gagné, et celle de la religion a souvent été compromise. Mais en Angleterre, au XVIIIe siècle, au milieu de cette société polie qui se complaisait dans un scepticisme élégant, le moindre péril d'un journal exclusivement mo-

(1) Boswell, p. 56.

ral et religieux eût été de ne pas trouver un seul lecteur. Qui de nous, aujourd'hui même, consentirait long-temps à subir la lecture d'un journal qui ne nous apporterait chaque matin que le développement éloquent d'une belle maxime empruntée à Cicéron, à Sénèque ou à Saint-Paul? Ce que nous demandons avant tout au journaliste, c'est de nous distraire, de nous amuser, de nous intéresser, si l'on veut un mot plus noble; nous exigeons rarement qu'il nous instruise, bien moins encore qu'il nous édifie. Johnson le savait bien : de là ses nombreux efforts pour donner à son ouvrage des agréments auxquels par malheur son génie n'était pas propre. Il emprunte à Addison tous ses artifices, contes orientaux, allégories, correspondances, histoires pathétiques ou plaisantes. Soins inutiles! ces vaines tentatives ne servent qu'à démontrer l'infériorité de Johnson. Si les matières qui l'intéressaient le plus, la religion et la morale, sont rarement à leur place dans un journal, lui-même manque des deux qualités les plus essentielles au journaliste : la variété et l'agrément. La plaisanterie lui réussit assez mal; nous n'en voulons pour preuve que le numéro de l'Oisif (n° 5) où il propose de lever une armée d'amazones. Non qu'il manquât de verve ou d'audace dans la raillerie; mais, élevé en dehors de la société élégante, admis dans le monde seulement à une époque où il se croyait déjà le droit de parler en maître absolu, il n'avait jamais senti le besoin de se contraindre; il n'avait point appris cet art dangereux qui, en soumettant la méchanceté aux lois de la bienséance, enseigne à blesser avec autant de politesse que de cruauté. Les attaques de Johnson étaient le plus

souvent brutales, violentes, et manquaient le but parce-qu'elles le dépassaient. Il n'avait pas, ce que l'habitude seule du monde aurait pu lui donner, la raillerie douce. et pénétrante, ou la satire aux traits empoisonnés, mais toujours dissimulés avec un art scrupuleux. Son isolement lui créa encore de plus grandes difficultés; ce monde, dans lequel il n'a jamais pénétré, comment le juger et le critiquer? Comment décrire et railler ces mille travers, ces passions secrètes, ces misères du cœur humain qu'on voudrait se dérober à soi-même et que les règles de la politesse cachent sous une vile et trompeuse uniformité? Johnson ne les connaît que par ouï dire, les décrit sans les avoir vus, tels qu'il les soupçonne, et parfois tels qu'il les a déjà vu peindre par d'autres écrivains. Nous reconnaissons volontiers le mérite du portrait de l'antiquaire Quisquilius; nous craignons seulement que cet amateur de curiosités inutiles, débutant par payer dix shellings l'aiguillon d'une guêpe, et autorisant ses fermiers à payer leurs rentes en papillons, ne soit trop en dehors de la vérité. (The Rambler, 82.) Peut-être, en cherchant bien, le retrouverions-nous quelque part, non à Londres, ni à Paris, mais dans les Lettres persanes, ou dans le roman de Smollett, Peregrine-Pickle, publié la même année. Aussi le plus souvent Johnson néglige-t-il les ridicules pour s'attaquer aux vices mêmes, qu'il connaît mieux et qu'il se sent plus capable de combattre. C'est ainsi que malgré lui il revient par nécessité à ce ton solennel, à ce style magistral et un peu pédantesque, dont on lui a si souvent fait un reproche.

Il n'est pas plus heureux quand il cède la parole à

ses correspondants supposés. Addison n'a pas écrit lui-même toutes les lettres publiées dans le Spectateur; mais, lors même qu'il se bornait à créer un personnage imaginaire pour lui prêter ses propres idées, il savait accoommder à cette fiction la nature de ses pensées et la forme de son style. Le talent de Johnson n'a jamais eu cette souplesse. Quiconque écrit au *Rôdeur* pour lui confier ses espérances, lui exprimer ses craintes ou lui raconter ses douleurs, pour le blâmer ou pour le féliciter, homme ou femme, jeune fille ou vieillard, s'efforce d'imiter son style, sans doute par flatterie. Tous s'expriment dans un langage hardi, travaillé, touchant à la déclamation; tous connaissent à fond la rhétorique, multiplient les métaphores, en un mot, comme on l'a dit avec raison, semblent atteints de la maladie johnsonienne (1). Ce défaut est d'autant plus sensible qu'en écrivant le Rôdeur Johnson abandonne complétement

(1) Nous ne trouvons pas seulement des jeunes filles comme Tranquilla, écrivant qu'elles ont dansé la ronde de la Gaîté au milieu des murmures de l'envié, des félicitations et des applaudissements, entraînées de plaisirs en plaisirs par la grandeur et la vanité ; mais Bellaria, âgée de quinze ans, et détestant les livres, sait distinguer l'éclat de la vanité du mérite solide de l'intelligence; Myrtilla nous dit qu'à seize ans elle a déjà appris toutes les règles d'une tenue convenable et les maximes de l'économie domestique; enfin Flavia arrive de son village, aisée dans ses manières, complaisante, attentive, sans embarras, mais brouillée avec sa tante et trouvant les jeunes filles trop sages pour être commandées. (Lord Brougham, p. 34.) Nous ne pouvons faire passer dans la traduction toutes les expressions prétentieuses que renferme le texte anglais; en voici quelques-unes que nous n'avons même pas essayé de rendre : « Victoria whose bosom was rubbed wilh a pomade of virtue to discuss pimples and clear discolorations. — That reading would fill up the vacuities of the life, etc. » Ce défaut est aussi parfaitement caractérisé par M. Mézières, dans son article sur Johnson (Littérature anglaise, t. II).

le style élégant et facile que nous trouvons, par exemple, dans la vie de Savage. Dans ses prétentions à l'éloquence, il emploie les expressions les plus recherchées, les inversions les plus audacieuses, et, comme si la langue anglaise était trop pauvre ou trop modeste, il essaie constamment de l'enrichir par des mots qu'il emprunte à la langue latine. L'uniformité dans un style aussi recherché n'en est que plus choquante. Johnson, qui le comprenait, se plaignait souvent de n'avoir pu rencontrer des amis dont le talent, plus souple ou plus léger, aurait donné à son journal plus de variété et d'agrément ; il citait lui-même ces belles stances de son ode à Cave, son protecteur et son ami :

Non ulla Musis pagina gratior
Quam quæ severis ludicra jungere
Novit, fatigatamque nugis
Utilibus recreare mentem.

Texente Nymphis serta Lycoride,
Rosæ ruborem sic viola adjuvat
Immixta, sic Iris refulget
Æthereis variata fucis.

L'indifférence du public lui révéla mieux encore que sa propre conscience le peu d'intérêt qu'offrait sa publication. Jamais le Rôdeur ne fut vendu à plus de cinq cents exemplaires, si l'on en excepte le n° 93, écrit par l'auteur de Clarisse Harlowe, par Richardson (1). Cependant, il faut le dire, l'ouvrage, publié en volumes, eut un véritable succès. Johnson put le réimprimer plusieurs fois, et il eut le bonheur, bien doux pour un écrivain, de voir la postérité commencer pour lui de son vivant.

(1) The Rambler, Historical preface by Murphy.

C'est qu'en effet, si Johnson avait compté sur le Rôdeur pour établir sa réputation, ses espérances étaient légitimes. D'importantes questions de littérature et de morale y étaient traitées avec une grande élévation; de brillants aperçus sur la société anglaise s'y trouvaient à côté de légendes orientales, et parfois même l'écrivain s'abandonnait heureusement aux caprices de sa vive imagination. — Aucune des allégories de Johnson n'a la grâce et l'éclat de celle d'Addison sur la Bourse; mais, dans son Histoire de la critique, dans la distinction entre le Bel-Esprit et l'Esprit véritable, dans la guerre et l'alliance du Mensonge et de la Vérité, l'on rencontre sans cesse des idées justes et fines, exprimées par des images qui ne sont ni sans grâce, ni sans éclat. La pompe et la magnificence du style de Johnson étaient encore mieux à leur place dans le récit de ces légendes que, toujours à l'imitation d'Addison, il empruntait à l'Orient. Aujourd'hui encore l'Orient a ce singulier privilége d'éveiller et d'exciter notre imagination: c'est un monde inconnu dont nous ne connaissons que les merveilles; nous le peuplons de fées, de génies et de talismans; dans ces contrées bienheureuses les cavernes conduisent à de vastes palais remplis des plus précieux trésors, les oiseaux parlent, les serpents sont des sages, et dans le dernier mendiant, dans le plus humble derviche, nous soupçonnons un génie qui, déployant tout à coup ses ailes resplendissantes, va nous donner la mort ou bien la puissance et la richesse. L'Orient a ce bonheur ou ce malheur qu'on ne peut en parler simplement. Cette fois Johnson pouvait donc sans péril céder à son naturel. Force d'invention, richesse de

langage, rien ne manque à ces récits pour en faire de vrais contes arabes. Cet éloge nous semble mérité. A ceux qui le trouveraient médiocre, nous conseillerons de parcourir les essais en ce genre tentés par d'autres écrivains. Peut-être le nombre des échecs leur prouvera-t-il la difficulté et le mérite du succès.

Le Rôdeur n'est pas d'ailleurs complétement étranger aux habitudes, aux vices et aux besoins de l'Angleterre telle qu'elle était au XVIIIe siècle. Johnson ignore les ridicules de la société; il ne connaît pas les salons et le monde élégant qui les habite, et, si par hasard vient jusqu'à lui quelqu'une de ces faiblesses qu'on y plaint le plus vivement, il refuse d'y compatir : il garde sa pitié pour des misères qui lui paraissent mériter plus d'intérêt. Il a vu près de lui, pendant qu'il luttait péniblement contre la pauvreté, des malheureux souvent plus dignes de compassion que de colère; il sait à quelles pénibles épreuves sont exposés les hommes sans énergie quand ils se trouvent en face de l'indigence ! il sait aussi comment le vice engendre la misère, et la misère le vice. Au dessous du monde des gentilshommes, il est un autre monde où Johnson a vécu, dans lequel il nous introduit, et qu'il n'est pas moins curieux de visiter. Là se rencontrent les joueurs qui n'ont plus que des regrets, les coureurs d'héritage poursuivant en vain à travers mille morts un testament vainemets inolicité par mille bassesses, les spéculateurs dépensant toute leur fortune, tout leur temps, toute leur activité et leur intelligence, à combiner des chiffres pour perdre toujours, troupe famélique et envieuse, aigrie et cou-
. monde d'espérances déçues, de basses pensées,

de profondes douleurs et d'éternels désespoirs. Johnson tonne contre les vices qu'il y rencontre ; il les dépeint avec force et les accable de son indignation. Mais la vue des victimes que fait souvent une société égoïste ou imprévoyante lui inspire des sentiments plus nobles encore que ne nous paraît jamais la colère, si vertueuse qu'elle puisse être. C'est ainsi qu'il plaint sincèrement le sort de ces cadets de famille victimes de l'odieux privilége assuré par la loi à leurs aînés, et réduits à languir sous la dépendance de leurs frères, ou à devenir le jouet de protecteurs capricieux qui, après une longue attente, les frustrent d'un héritage chèrement acheté par mille lâches complaisances et par le sacrifice de leurs plus belles années.

Johnson aborde encore une question fort délicate, qui aujourd'hui préoccupe également la France et l'Angleterre : il s'agit de ces innombrables jeunes filles nées dans la pauvreté et auxquelles leurs familles, par une louable ambition, donnent une éducation supérieure à leur fortune. Tel est depuis long-temps en Angleterre le sort des filles de ces ministres protestants qui ne laissent à leurs enfants, avec une véritable et solide instruction, qu'une honorable pauvreté, imprudence bien fatale à des malheureuses qui, rapprochées des classes riches par la culture de leur esprit, retenues dans les rangs inférieurs de la société par leur misère, ne se trouvent jamais à leur place. Les conditions les plus humbles leur sont interdites ! Les ladies refusent de prendre à leur service une femme qui, par son élégance, pourrait devenir la rivale de sa maîtresse ; les marchandes la trouvent trop délicate, lui reprochent

de savoir lire et écrire, et la renvoient avec dérision. Après bien des courses inutiles, bien des affronts dévorés en silence, ces jeunes filles doivent renoncer à l'espérance même d'obtenir une place de femme de chambre ou de servante; et peut-être sont-elles plus heureuses encore que celles qui trouvent sous un toit étranger un asile plein de périls. C'est l'histoire de Misella, qu'un riche parent a daigné recueillir dans sa maison. Sa famille éblouie la laisse partir. « Ma mère, nous dit-elle, « vendit quelques unes de ses parures pour me procu- « rer une toilette qui me garantît du mépris des per- « sonnes chez qui je me rendais; au moment de nous « séparer elle me serra sur son cœur, et me donna, avec « cet embrassement, quelques principes de piété que « j'ai pu négliger, mais que je n'ai jamais oubliés. » Hélas ! le souvenir de sa mère ne pouvait pas la garantir contre les dangers de sa situation. Après une longue résistance elle succombe, pour être précipitée à la fois dans la pauvreté et le déshonneur. Johnson, qui nous fait assister à sa chute, la suit encore avec intérêt au fond de cet abîme où le vice même ne peut enlever à la femme toute notre pitié, puisqu'il ne la garantit pas contre la souffrance.

Nous voudrions pouvoir citer ces pages vraiment admirables où Johnson déploie en même temps la plus grande éloquence contre ces vils séducteurs et la plus vive sensibilité pour leurs victimes. Il est impossible de trouver des accents plus vrais, plus nobles et plus pathétiques. Nous regrettons que la délicatesse même du sujet nous empêche d'insister plus long-temps. Toutefois, pour ne pas enlever au lecteur le plaisir de con-

naître ces beaux passages, nous lui citerons le texte même de Johnson (1).

Mais on ne trouve pas seulement dans le Rôdeur une compassion stérile pour le malheur; quelquefois il va jusqu'à réclamer contre la loi elle-même, et il demande hautement des réformes positives. Ainsi, obéissant au souvenir de l'antiquité, qui désarmait souvent le père de famille dans l'intérêt de l'Etat, il veut que la loi protége les enfants contre l'imprévoyance paternelle, et les arrache au foyer domestique pour leur assurer les bienfaits de l'éducation. Dans plusieurs chapitres pleins de bon sens et de mesure, il proteste énergiquement contre deux abus, qui en France au moins ont disparu. Il demande que les peines soient proportionnées aux délits, et que le simple vol ne soit pas puni de mort. Il lui est trop facile de montrer tout ce qu'il y a d'injuste et de dangereux dans une mesure qui, par la crainte du dernier supplice, arrête rarement le voleur, mais en fait souvent un assassin. Il s'élève avec le même bonheur contre la cruauté d'une loi qui, permettant au créancier de condamner son débiteur à une prison perpétuelle, lui donne un pouvoir exorbitant et odieux. La prison pour dettes subsiste encore; mais le débiteur a au moins obtenu quelques unes des garanties réclamées par Johnson.

On voit quel est l'intérêt du recueil publié par Johnson; nous n'avons pas cependant encore mis sous les yeux du lecteur la partie la plus intéressante de ce travail. Le Rôdeur a naturellement consacré un grand nom-

(1) Voir à la fin du volume.

bre de ses articles à l'étude des lettres et des écrivains. Cette fois, Johnson nous entretient d'une société dans laquelle il a vécu, des malheurs qu'il a vus et soufferts; attendons-nous donc à retrouver dans le Rôdeur le tableau exact de toutes les misères éprouvées par les écrivains; souffrances physiques, souffrances morales, Johnson nous les peint toutes sans en oublier aucune. Il nous dira avec le même soin les douleurs de la pauvreté, la fatigue de tâches ingrates imposées par les i braires, les horreurs de la maladie, quand chaque heure de souffrance enlève, avec une heure de travail, un morceau de pain, et les peines plus cruelles encore qui semblent attachées à la profession même d'écrivain, ces tortures secrètes de la vanité, ce besoin insatiable de louanges, ces ruses de l'amour-propre contraint à se déguiser sous la modestie, enfin l'instabilité même de toutes ces renommées que fondent avec peine les succès de plusieurs années, qu'un échec d'un jour, d'une soirée, peut détruire. Il sait au besoin plaisanter de la pauvreté, et célèbre avec grâce le bonheur de vivre dans un grenier. « C'est, dit-il, la demeure habituelle « des hommes de lettres; ainsi les anciens plaçaient les « Muses sur le sommet de l'Olympe ou du Parnasse. « Dans un grenier on entend mieux cette harmonie des « sphères célestes, ces échos mélodieux dont parle Py- « thagore. C'est là qu'on goûte pleinement ce bonheur « célébré par Tibulle, le plaisir de s'endormir d'un pro- « fond sommmeil au bruit du vent et de la tempête. « Lucrèce, quand il vante au philosophe l'avantage « d'habiter ces demeures élevées, où la sagesse est à l'a- « bri des orages, que veut-il lui conseiller? D'aller ha-

« biter un grenier. Les philosophes, les littérateurs, ont « suivi ces préceptes, ils vivent tous ou presque tous « dans des greniers ! Mais ils ignorent la véritable cause « de leur détermination.

O fortunatos nimium sua si bona norint !

« Il est temps de détruire ce préjugé qui suppose aux « écrivains l'habitude de vivre dans des greniers uni- « quement pour payer un plus modeste loyer. Dans ces « chambres élevées, ouvertes à tous les vents, l'air est « plus pur ; l'esprit, plus éloigné de la terre, retrouve « avec la liberté une nouvelle vivacité. Pour monter et « descendre ces hauts escaliers qui conduisent à ces lo- « gements aériens, les poètes prennent un exercice « moins salutaire au corps qu'à l'intelligence. Enfin les « greniers sont si utiles aux écrivains, que tel auteur, « après avoir brillé par son esprit au cinquième étage, « l'a perdu en descendant au premier, et a dû remonter « au grenier pour le retrouver. » Un poète pouvait seul célébrer plus gaîment les charmes d'un grenier, mais la prose de l'écrivain anglais mérite d'être comparée à l'ode française qui est dans toutes les mémoires, et c'est un éloge dont Johnson lui-même se serait contenté.

Il est rare pourtant qu'il s'abandonne aux caprices de son imagination et de sa gaîté. En général il ne parle de leur profession aux écrivains que pour leur en montrer les tristesses et les dangers. Effrayé de la multitude d'auteurs qu'a produits son siècle, il contemple cet amas de volumes entassés dans les bibliothèques, et, voyant dans quel oubli profond sont ensevelis tous ces écrivains qui ont eu leur jour de célébrité, il se demande

ce qui restera bientôt de tant d'efforts et de travaux. Combien d'écrivains demeurent éternellement inconnus! Combien sortent un moment de l'obscurité pour voir aussitôt leur nom oublié, leurs œuvres entraînées par le flot rapide du temps, et sont condamnés au supplice de survivre à leur propre réputation. Les écrivains ne sont-ils pas d'ailleurs tous soumis à la dure nécessité d'avoir un protecteur qui daigne les admettre dans sa familiarité parcequ'il tient à posséder un bel esprit! Qui dira ce que coûte l'honneur de s'asseoir à cette table hospitalière? Séduit par de brillantes promesses qui ne se réaliseront jamais, retenu par le charme d'un regard, et aussi par la jalousie que peut inspirer ce prétendu bonheur, le poète devient peu à peu l'esclave de son patron. Le favori tombe insensiblement au rang de protégé, et bientôt condamné à la plus triste domesticité, il fait partie de la maison au même titre qu'un cheval de race ou qu'un beau lévrier. Il doit égayer la conversation, amuser les hôtes du château, et languir dans l'humiliation jusqu'au jour où, las de sa servitude, il retombe dans la misère, si pourtant il a jamais le courage de rompre sa chaîne. Sans doute, en traçant le portrait du protecteur des lettres, Johnson pensait souvent à ce lord Chesterfield dont il devait si noblement repousser le patronage quelques années plus tard.

Johnson détournerait donc volontiers de la littérature les jeunes gens trop pressés de s'engager dans cette carrière. Pourquoi donc écrit-il lui-même? Il nous l'a dit : c'est dans un but utile, c'est pour rappeler aux hommes les principes de la morale et de la religion. Non qu'il se fasse illusion sur son succès, il sait bien que le

monde n'est pas devenu beaucoup meilleur depuis la publication de son journal; mais il lui suffit de penser qu'en accomplissant un devoir il a pu réveiller dans quelques âmes des vertus endormies ou rappeler des sentiments oubliés à des cœurs généreux. Il le déclare donc à plusieurs reprises, s'il a quelquefois cédé au plaisir d'amuser le lecteur, ce qu'il se propose surtout, c'est de l'instruire et de l'édifier. C'est à ce point de vue nouveau que nous allons examiner l'œuvre de Johnson.

La philosophie, comme la religion, reconnaît deux manières différentes d'enseigner la morale. On peut en effet se contenter de louer la vertu en général, montrer l'horreur du vice et conseiller aux hommes de l'éviter : telle est l'œuvre du prédicateur. Le directeur, au contraire, ne procède point par maximes; il donne des règles pratiques, applicables dans des cas précis; enfin, au lieu de chercher à purifier l'âme, il s'applique à diriger les actions. Cette sagesse pratique, Johnson refuse de l'enseigner; il se contente de mettre en lumière les vrais principes de la morale. L'homme qui aura appris à connaître et à aimer le bien n'aura plus besoin d'un maître pour apprendre à le pratiquer. Aussi c'est aux vices qu'il s'attaque, et, il faut lui rendre cette justice, il n'oublie pas de flétrir ceux qui lui sont le plus familiers. Ainsi nous signale-t-il souvent les suites funestes de cette indolence à laquelle il s'abandonnait avec trop de facilité. Il s'élève surtout contre ces vices qui corrompent l'âme entière, souillent toutes les actions de la vie, comme le mensonge, l'affectation, qu'il distingue de l'hypocrisie, l'égoïsme et l'orgueil. Dans

la peinture de ces passions, dans l'analyse des secrets mouvements qu'elles nous inspirent, Johnson est toujours original, et la profondeur de la pensée s'allie heureusement à l'éclat et à la majesté du style ; mais le mérite le plus remarquable peut-être de tous ces morceaux est dû au singulier talent de Johnson pour rendre ces tableaux animés et dramatiques. Il porte dans l'étude des passions, dans sa haine du vice, une verve, une émotion, qui crée et qui soutient long-temps l'intérêt. Il se plaît malheureusement trop souvent à répéter ces lieux communs de morale qui nous ont été légués par l'antiquité, et que chaque siècle laisse à celui qui le suit sans les avoir jamais approfondis. Nous trouverons donc dans le Rôdeur l'indispensable chapitre sur le mépris des richesses, obligatoire depuis Sénèque, et contre lequel il y aurait tant à réclamer ; nous y verrons aussi des dissertations sur la brièveté de la vie humaine, sur le malheur de laisser échapper un temps qui ne revient jamais, enfin sur la nécessité de chercher le bonheur en soi-même, et non dans les biens extérieurs, toujours soumis aux caprices de la fortune. Parmi ces vérités, toutes fort morales sans doute, quelques unes ont le défaut d'être trop vraies, d'autres de ne point l'être assez. Cette guerre acharnée que tout philosophe déclare aux richesses est-elle habile, et même est-elle juste? Le monde, si la philosophie a raison, s'obstine singulièrement à chercher le moyen de devenir malheureux, ou plutôt il refuse, dans sa sagesse, de se laisser persuader que la pauvreté est préférable à la richesse bien acquise et noblement employée. Si l'erreur du siècle c'est d'oublier trop fa-

cilement à quelles conditions seules la richesse peut être un bien, le tort du philosophe est de condamner toujours la fortune parceque souvent elle est fille et mère de vices nombreux. Les moralistes, en exagérant des principes vrais, finissent par s'égarer, et, à force de générosité, tombent dans la déclamation. C'est trop souvent le défaut de Johnson. Il répète alors ce qu'on avait déjà dit avant lui, pour ne le dire ni mieux ni autrement.

Ce qui le distingue surtout des moralistes de son époque, c'est le caractère religieux qu'il a voulu donner à ses écrits. Nous avons déjà essayé de l'indiquer; mais nous devons insister ici sur ses invocations fréquentes à la Divinité. Sans cesse il rappelle à l'homme qu'il est ici-bas dans une vallée de larmes, dans un séjour d'épreuves et de douleur; sans cesse il nous ordonne de tourner nos regards vers le ciel pour y chercher un Dieu protecteur dont la providence ne nous abandonne pas. S'il loue les avantages de la solitude, la nécessité de la retraite, c'est que le premier avantage du recueillement est la faculté de s'élever plus facilement jusqu'à Dieu. C'est au nom de l'Eglise qu'il nous parle, plutôt encore qu'au nom de la philosophie; c'est sous la protection de la religion, et non de la sagesse humaine, qu'il place ses conseils (1). N'a-t-on pas le droit d'être un peu surpris en entendant un journaliste réclamer l'observation du dimanche, un protestant conseiller la pratique de l'examen de con-

(1) The Rambler, nos 7, 13, 30, 32, 44, etc.

science ? Écoutons Johnson nous raconter les impressions qu'il a éprouvées auprès d'un ami expirant.

Après avoir constaté que tous les hommes éclairés reconnaissent bientôt la vanité de tous les biens de la vie, et savent combien la richesse, la gloire, l'autorité, sont impuissantes à donner le bonheur, mais n'en persistent pas moins à négliger la vertu pour s'attacher à ces chimères, il nous appelle auprès du lit d'un mourant, et nous déclare que là est la véritable école de la sagesse. « Celui qui va mourir semblait destiné à « la gloire, et il aimait les applaudissements du monde. « Mais, au milieu de ses espérances, la mort s'est « offerte à ses yeux. Dès lors s'effacent pour lui les « charmes de la gloire et de la puissance. Les fleurs « tressées pour lui faire des couronnes ont perdu tout « leur éclat. Il est tout entier à la vertu, il ne vit que « pour elle, et ne voit dans l'univers qu'une triste pri- « son, dont il a hâte de s'échapper afin de retourner à « Dieu. Que l'homme témoin de ce spectacle médite « sur lui-même à la vue de cette mort, il apprendra « à devenir meilleur, à oublier toute haine et toute « jalousie, pour n'avoir pas la douleur d'apprendre la « mort d'un ennemi avant de lui avoir accordé ou d'a- « voir obtenu son pardon. » Un prédicateur ne dirait pas mieux (1), mais il ne dirait pas autrement ! ce qui empêche notre éloge d'être sans restriction. Nous voyons dans ce passage, comme dans quelques autres, la confusion de deux genres qu'il nous paraît plus prudent de laisser toujours séparés. La prétention de

---

Rambler, n° 54.

Johnson était de propager les vérités de la religion, d'enseigner à ses lecteurs une philosophie chrétienne. Dans le dernier numéro du Rôdeur, quand il essaie d'apprécier son œuvre enfin achevée, il se félicite d'avoir toujours maintenu cette étroite alliance. Nous citons ce morceau textuellement, parcequ'il nous fait comprendre la pensée même de l'auteur anglais, et qu'à ce titre il nous aidera à le juger.

« Je me flatte de l'espérance qu'en réunissant les « feuilles de ce journal je ne me prépare pour l'avenir « aucun sujet de honte ou de repentir. Que tous ces « articles soient heureusement imaginés ou polis avec « art, que les mêmes sentiments, que les mêmes ex- « pressions, n'y soient pas trop fréquemment répétés, « je n'ai pas assez de confiance dans mes talents pour » pouvoir le garantir. Celui qui se condamne à com- « poser à jours fixes doit souvent apporter au travail « une attention distraite, une mémoire embarrassée, « une imagination préoccupée par l'inquiétude, enfin « un corps accablé par la maladie. Il s'exercera sur « un sujet stérile jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour en « choisir un autre, ou dans l'ardeur de l'invention il « prodiguera ses pensées avec une abondance que, « pressé par l'heure de la publication, il ne pourra ni « examiner ni réduire. »

« Quel que soit l'arrêt définitif porté par les hommes « sur mon livre, j'ai au moins essayé de mériter leur « indulgence... Comme mon principal dessein était « d'inspirer à mes lecteurs des sentiments de sagesse et « de piété, j'ai consacré peu de numéros aux vaines « fantaisies de l'imagination. Les essais vraiment sé-

« rieux de mon ouvrage, si j'ai réussi dans mon des-
« sein, seront tous trouvés conformes aux préceptes
« du christianisme, sans que rien soit sacrifié à la
« licence et à la légèreté de l'âge présent. Je tourne
« mes regards vers cette partie de mon livre avec un
« plaisir que la louange ou le blâme des hommes ne
« pourront ni diminuer, ni augmenter. Je n'envierai
« jamais les honneurs que peuvent obtenir l'esprit et
« l'instruction, si je puis être compté au nombre
« des écrivains qui ont inspiré de l'ardeur à la vertu et
« de la confiance à la vérité.

Αὐτῶν ἐκ μακάρων ἀντάξιος εἴη ἀμοιβή.

« Divinités célestes, qui protégez la vertu, c'est de vous que mes travaux attendent leur récompense. »

Qu'on rapproche la conclusion du Rambler de l'invocation que nous avons citée plus haut, il sera sans doute impossible de se méprendre sur les intentions de Johnson : c'est avant tout un journaliste chrétien. Ainsi s'expliquent les mérites et les défauts de cet ouvrage.

Johnson ne publia pas seulement le *Rôdeur*. A ce journal, interrompu subitement par la mort de sa femme, il fit succéder quelques années après *l'Oisif*, où l'on remarque surtout le portrait de l'oisif, tracé dans le premier numéro avec beaucoup de verve et d'esprit. Il écrivit encore plusieurs numéros de *l'Aventurier*, journal que publiait son ami le docteur *Hawkesworth*. C'est dans l'Aventurier qu'ont été publiés les articles sur les prisons pour dettes. Nous citerons un passage de l'Oisif qui nous paraît remarquable par la vigueur

(1) The Rambler, n° 208.

de la pensée, et aussi très curieux, parcequ'il s'éloigne de la manière habituelle de Johnson. On y trouve, en effet, une amertume qui rappelle la verve cruelle de Swift. Johnson lui-même, frappé de la violence de ce morceau, le supprima, quand il recueillit en volumes les numéros de l'Oisif; mais il se trouve aujourd'hui reproduit à la fin de ce journal. C'est la leçon de jeunes vautours instruits par leur grand-père, plein d'expérience et ayant consacré sa vie à étudier les mœurs de l'homme. Il indique à ses enfants le moyen de pourvoir à leur subsistance. « Nous n'avons pas la force de l'homme, « leur dit-il, et je doute quelquefois si nous avons au- « tant de ruse. Aussi les vautours pourraient-ils rare- « ment se repaître de sa chair, si la nature, qui le ré- « serva à nos besoins, n'avait mis en lui une étrange « férocité que je n'ai jamais observée chez les au- « tres animaux qui vivent sur la terre. Souvent deux « troupeaux d'hommes se rencontrent, s'entre-cho- « quent à grand bruit et remplissent l'air de feu. Quand « vous entendez ce bruit, quand vous voyez ce feu « et des éclairs sillonner la plaine, volez vers ce lieu « de toute la vitesse de vos ailes, car, à coup sûr, « les hommes se détruisent les uns les autres. Vous « trouverez alors la terre fumante de sang, et couverte « de cadavres, dont quelques uns sont palpitants et dé- « chiquetés exprès pour l'usage des vautours. — Mais « lorsque les hommes ont tué leur proie, demandaient « les petits, pourquoi ne la dévorent-ils point? Quand « le loup a tué une brebis, il ne souffre pas que le vau- « tour y touche avant de s'être assouvi lui-même. « L'homme n'est-il pas aussi une sorte de loup? —

« L'homme, répondit le père, est le seul animal qui tue « ce qu'il ne dévore pas, et c'est précisément cette « qualité qui le rend le bienfaiteur de notre espèce.

« — Mais, dit encore un jeune vautour, je serais « curieux de savoir la raison de ce massacre mutuel. « Pour moi, je ne tuerais jamais ce que je ne pourrais « manger. — Mon enfant, répondit le père, c'est une « question à laquelle je ne pourrais répondre, quoique « je passe pour l'oiseau le plus subtil de la montagne. « Quand j'étais jeune, je visitais fréquemment l'aire « d'un vieux vautour qui demeurait sur les rochers « carpathiens. Il avait fait bon nombre d'observations; « il connaissait, autour de son asile, tous les lieux « capables de lui fournir sa proie, aussi loin en tous « sens que l'aile la plus rapide peut franchir d'espace « entre le lever et le coucher d'un soleil d'été; il s'était « repu, année par année, des entrailles de l'homme. « Son opinion était que les hommes n'ont que l'appa- « rence de la vie animale, que ce sont réellement des « végétaux avec la faculté de se mouvoir, et que, de « même que les rameaux du chêne se heurtent dans la « tempête, afin que le porc s'engraisse des glands qui « tombent à terre, ainsi les hommes sont poussés les « uns contre les autres par quelque instinct inexplica- « ble jusqu'à ce qu'ils perdent tout mouvement, afin « que les vautours se rassasient de leurs chairs. D'au- « tres croient avoir découvert quelque sorte d'arts et « d'industrie chez ces êtres malfaisants, et ceux qui « planent de plus près sur leurs séjours prétendent que « dans chaque troupeau il y a un chef qui dirige le « reste, et semble plus vivement se réjouir d'un vaste

« carnage. A quels titres il doit sa prééminence, nous « l'ignorons. Rarement il est le plus robuste ou le plus « agile ; mais il montre, par son adresse et son acti- « vité, qu'il est plus qu'aucun autre l'ami du vau- « tour (1). »

Nous pourrions signaler encore, soit dans l'Oisif, soit dans l'Aventurier, des morceaux dignes d'être relevés : ainsi le numéro de l'Aventurier dans lequel nous voyons six personnes, réunies pour un voyage de quelques heures, essayer mutuellement de se tromper et se parer de titres qui ne leur appartiennent pas (2) ; mais c'est la pensée même de Jonhson que nous voulons connaître, et pour le juger nous pouvons nous en tenir à celui de ces journaux qu'il estimait le plus. Tandis qu'il lui arrivait souvent d'écrire à la hâte un article pour l'Oisif et pour l'Aventurier, et d'envoyer à l'impression la feuille encore humide sans prendre le temps de la relire, il avait apporté à la composition du Rôdeur un soin particulier. Boswell se trompe quand il nous dit que Johnson ne recopia jamais le Rôdeur. Dans la seconde et dans la troisième édition on a compté plus de six mille changements. La quatrième et la cinquième offrent encore la trace de nombreuses corrections (3). Nous avons donc sous les yeux une de ces œuvres capitales auxquelles les auteurs reviennent souvent, parcequ'ils y ont mis leurs sentiments véritables, et que le critique est obligé de parcourir sans cesse pour ne point se tromper dans son appréciation.

---

(1) Nous empruntons à M. Mézières la traduction de ce passage.
(2) The adventures, n° 584.
(3) The Rambler, Historical preface by Arthur Murphy.

III. *Influence du Spectateur. — Influence du Rôdeur.*

« Addison a sa manière, j'ai la mienne », disait un jour fièrement Johnson, comme pour répondre d'avance à tous les rapprochements qu'on devait établir entre ses œuvres et celles de l'écrivain qu'il appelait le Raphaël des essayistes anglais. Le mérite littéraire du Spectateur et du Rôdeur a été souvent comparé, mais jamais avec plus de bonheur que par M. Arthur Murphy, dans sa Biographie de Johnson. Qu'on nous permette de citer quelques fragments de ce travail : « Addison, dans ses « essais, effleure la surface de la vie; si jamais il est « original, c'est dans les morceaux du ton badin. John- « son avait un fonds de gaîté comique, mais il ne s'en « doutait pas, et d'ailleurs il ne voulait pas descendre « à la familiarité de langage, à la variété de style que « ce genre de composition exige. Addison possède une « imagination brillante, sensible aux impressions de « la nature et de l'art; il atteint le sublime sans nulle « apparence d'efforts. Quand il nous dit : Si nous con- « sidérons les étoiles fixes comme autant d'océans de « flamme, dont chacun est environné d'un cortége de « planètes; si nous découvrons encore de nouveaux « cieux et de nouveaux astres qui s'enfoncent plus « avant dans les profondeurs infinies de l'espace, nous « nous perdons dans un labyrinthe infini de soleils et « de mondes, et nous restons confondus de la magni- « ficence et de l'immensité de la nature, l'aisance avec « laquelle il s'élève dans ce passage à une grandeur

« sans faste est le charme secret qui captive les lec-
« teurs. Johnson est toujours majestueux. Il semble,
« pour emprunter un mot à Dryden, *surchargé de sens*,
« et ses paroles ne lui paraissent pas à la hauteur de
« ses conceptions ; il marche avec noblesse, et ses pé-
« riodes sont toujours harmonieuses... Addison prête
« de la grâce et de l'ornement à la vérité ; Johnson lui
« communique de la force et de l'énergie. Addison rend
« la vertu aimable ; Johnson la représente comme un
« austère devoir. Addison s'insinue avec un air de mo-
« destie ; Johnson commande comme un dictateur dans
« l'éclat de sa puissance, et non occupé aux travaux
« de la charrue. Addison est le Jupiter de Virgile par-
« lant à Vénus avec une charmante douceur,

Quo vultu cœlum tempestatemque serenat.

« Johnson est *Jupiter tonans ;* il fait luire ses éclairs
« et gronder ses foudres pour la défense de la vertu et
« de la piété. La langue semble rester en arrière et
« le trahir ; il l'entraîne à sa suite, familiarisant les
« termes de la philosophie avec des invectives auda-
« cieuses et des périodes sonores (1). »

Nous n'ajouterions rien à cette brillante comparaison si nous n'avions à juger que le mérite littéraire de ces deux écrivains. Mais, quand un auteur se donne pour mission de défendre la morale, d'améliorer les hommes en les amusant, n'étudier que son style, ne l'apprécier que comme écrivain, c'est presque commettre une injustice. Examinons donc rapidement le résultat des ef-

(1) Sir Arthur Murphy, Essay on genius of Johnson, p. 35.

forts d'Addison et des efforts de Johnson; alors seulement nous connaîtrons leur véritable grandeur et la distance qui les sépare.

L'Angleterre, sous la reine Anne, était encore mal remise des troubles qui l'avaient agitée pendant le siècle précédent. La restauration avait replacé en présence deux partis qui, tour à tour cruellement persécutés, venaient de se livrer, en 1688, une nouvelle bataille. Rapprocher les whigs et les tories, leur apprendre à se connaître, à s'estimer; adoucir la sévérité des principes par la politesse des mœurs; de deux nations divisées faire un seul peuple : telle fut l'œuvre du XVIIIe siècle. La grandeur d'Addison, c'est d'avoir compris quel service il pourrait rendre à sa patrie; sa gloire est d'avoir réussi. Dans un pays agité par des révolutions, les classes qui se sont disputé le pouvoir et ne l'ont obtenu que par la violence ont besoin, pour oublier leur rivalité, des leçons du temps et des bienfaits d'une éducation commune. En France, chez un peuple sociable par excellence, tout sert à rapprocher les hommes que la politique a pu diviser. Bien différente était la situation de l'Angleterre après la révolution de 1688. Le caractère distinctif de la race anglo-saxonne est le besoin d'une complète indépendance. Ce n'est pas seulement au gouvernement de l'Etat, c'est à sa propre conduite, que l'Anglais applique volontiers les principes du *self-governement*. L'indépendance absolue n'est guère possible que dans l'isolement; aussi l'Anglais aime à vivre seul. Ainsi vivaient, à la fin du XVIIe siècle, presque tous les gentilshommes attachés au parti des Stuarts. Retirés dans leurs châteaux, ils ne

quittaient guère ces domaines, où ils se trouvaient maîtres absolus. La maison paternelle, le chez-soi, *l'at-home* et la campagne ont toujours été chers aux Anglais. Envoyé de bonne heure dans quelque école, le jeune gentilhomme en revenait le plus souvent avant sa vingtième année, et se hâtait d'oublier le peu qu'il avait appris. Ses seuls plaisirs étaient de chasser au renard, monter à cheval et offrir aux gentilshommes du voisinage une hospitalité plus généreuse qu'élégante. De nombreux convives se pressaient autour d'une table toujours abondamment servie, et la bière, à défaut de vin, aidait à prolonger ces festins, dans lesquels nul ne pouvait se dispenser de s'enivrer. Ces propriétaires campagnards n'entendaient rien aux intrigues de la politique. Ils détestaient cordialement la France et le papisme, étaient très attachés à la royauté et aux Stuarts, mais n'avaient que du mépris ou de l'indifférence pour les ministres. Dans toutes les nations, à toutes les époques de l'histoire, on retrouve cette antipathie de la noblesse de province pour les seigneurs de la cour, qu'elle ne peut s'empêcher de regarder avec jalousie et défiance. Mais s'ils haïssaient les ministres et les courtisans, ces gentilshommes, secrètement irrités contre la royauté, qui reconnaissait mal leurs services, éprouvaient une irritation bien plus grande encore contre les whigs, qu'ils voyaient partout autour d'eux. Ils les retrouvaient dans ces petits propriétaires, au nombre de 160,000 à la chute du roi Jacques, qui, tous attachés aux principes des puritains, confondaient dans une égale aversion les Stuarts et le papisme. Dans tous les comtés, dans tous les bourgs, se trouvaient

ainsi en présence deux partis que tout divisait sans que rien pût les réunir. Londres même présentait une image exacte de l'état de la nation. Là s'élevaient en face l'une de l'autre deux villes rivales, la cour et la cité. Autour du palais royal se pressaient les seigneurs qui occupaient ou désiraient les honneurs, les richesses, le pouvoir. La cité servait d'asile aux mécontents, à ceux qui, comme Shaftesbury, venaient cacher leurs intrigues contre la royauté dans la ville des bourgeois et des marchands dépouillés de leur charte par Charles II, gouvernée par des magistrats que lui imposait le parti tory, mais attachée à ses priviléges, dévouée aux whigs, et murmurant en secret contre l'oppression en attendant l'heure de la vengeance. Cette heure était venue, les whigs avaient triomphé et régnaient à leur tour; mais la division était toujours profonde, il y avait toujours des vainqueurs et des vaincus. Quelle main serait assez délicate pour cicatriser les plaies de la guerre civile, et assez forte pour imposer la concorde aux deux partis? Ce rôle était au-dessus des forces de la royauté. A toutes les qualités qui font l'habile politique et le grand capitaine Guillaume d'Orange ne joignait pas la grâce qui gagne les cœurs. Cette qualité manquait encore à la reine Anne, qui changea bien de ministère et de politique, mais alla d'un parti à l'autre sans essayer de les rapprocher. Les princes de la maison de Hanovre étaient condamnés par leur position et par leur caractère à n'exercer aucune influence. Parlant mal l'anglais, élevés sur le continent, étrangers dans leur propre royaume, présentant d'ailleurs dans leur famille le tableau des plus scandaleux désordres, ils

n'ont qu'un mérite, c'est de ne pas avoir été rois. Devant eux et sans eux de grands ministres ont gouverné l'Angleterre, étendu son commerce, augmenté sa puissance maritime ; eux cependant vivaient dans les résidences royales et goûtaient tous les plaisirs que le monde permet ou défend aux gentilshommes. Il n'existait donc pas une cour pareille à celle qu'a possédée la France, une cour où le roi, entouré des plus grands seigneurs et des plus beaux esprits de son siècle, tînt pour ainsi dire école de politesse et de belles manières. A Versailles une révérence bien faite pouvait donner un régiment, une épigramme finement tournée un évêché, tout au moins un bénéfice. A Londres, Pelham, Walpole, Chatam, réservaient leurs faveurs à ceux qui les servaient. La foule se pressait dans leurs antichambres, tandis que le roi, n'ayant rien à donner, était laissé à sa triste solitude.

Il semble que le clergé aurait pu prétendre, par ses lumières, ses richesses et sa puissance, à une action salutaire sur la société anglaise; mais l'Église avait été mêlée aux dernières luttes de la politique : elle avait de nombreux ennemis, et parmi ceux qui l'accusaient d'avoir ~~aidé à~~ la chute des Stuarts, et parmi ceux qui, amené voulant aller plus loin encore, voyaient dans l'épiscopat anglican un reste de la superstition romaine. Suspecte à quelques tories, elle était détestée par la plupart des whigs. Le clergé se trouvait d'ailleurs réduit à un tel abaissement, qu'il ne pouvait guère songer à la domination. Sans doute les Universités comptaient encore de nombreux élèves et de savants professeurs; Cambridge, Oxford, citaient avec orgueil les Burnet et les Tillotson;

[illegible] les prédicateurs assez éloquents pour cap- [illegible], et Dryden cherchait dans leurs sermons [illegible] de piété, mais des modèles de style. Mais [illegible] universités quel tableau désolant présen- [illegible] de l'Angleterre ! Avec le catholicisme [illegible] les riches abbayes, les opulents béné- [illegible] les priviléges qui déterminaient dans la [illegible] départ des vocations ecclésiastiques. Dès [illegible] la reine Elisabeth on put remarquer un [illegible] sensible dans la composition du clergé. [illegible] II, il n'y avait que deux fils de pairs qui [illegible] évêques, cinq qui fussent prêtres. Issus de fa- [illegible] très pauvres, les jeunes gens qui entraient dans [illegible] s'attachaient à quelque gentilhomme qui leur [illegible] asile, et ils faisaient partie de la domesticité du [illegible]. On les souffrait à table, mais seulement jus- [illegible] dessert. L'apparition du plum-pudding était pour [illegible] le signal du départ. Souvent aussi le chapelain [illegible] pait en même temps du jardin ou prenait soin des [illegible]vaux. Ils n'échappaient à cette condition servile [illegible] en obtenant une cure, qu'il fallait souvent acheter. Le curé se mariait, mais comment ? S'il est vrai que, pour savoir quelle considération s'attache à une carrière, il n'est pas de moyen plus certain que d'examiner com- ment se marient ceux qui la suivent, les prêtres an- glais étaient à cette époque bien peu considérés : ils épousaient, en général, une femme de chambre du châ- teau. La littérature du XVIIIe siècle est pleine de plai- santeries sur le mariage des vicaires avec les femmes [illegible] chambre. La reine Elisabeth semblait avoir donné à [illegible] sage force de loi quand elle avait déclaré qu'un

prêtre ne pourrait épouser une domestique sans la permission de son maître ou de sa maîtresse. Swift lui-même déclare que l'ambition d'un ecclésiastique ne peut aspirer qu'à la main d'une servante, trop heureux si la médisance ne l'accuse pas d'avoir fait un trop bon mariage quand il tient sa femme de la main même de son seigneur.

On le voit donc, haï de quelques uns, dégradé aux yeux de tous, le clergé ne pouvait rien.

Les femmes elles-mêmes étaient alors sans aucune puissance. Les filles des gentilshommes ne connaissaient que leurs livres de prières et leurs livres de dépense. A peine écrivaient-elles l'anglais correctement. Réduites au rôle de ménagères, elles ne possédaient aucun des talents qui soutiennent leur empire chez un peuple civilisé. Si elles avaient le droit de s'asseoir à table auprès de leur mari, elles étaient obligées de s'éloigner au moment même où, avec les plaisirs de la conversation, aurait commencé pour elles l'occasion d'adoucir par leur aimable domination des mœurs un peu trop rudes. Mais alors elles se levaient pour aller préparer le thé, pendant que, libres de toute contrainte, les hommes s'abandonnaient à tous les excès du jeu ou de l'ivresse. La Restauration d'ailleurs avait laissé cet héritage à l'Angleterre. Justement indignée des scandales de la cour de Charles II, la nation était tombée dans un excès contraire. Les femmes qui charmaient la cour des Stuarts avaient déshonoré par des vices si honteux les attraits qu'elles devaient à leur brillante éducation que la sévérité puritaine reprit faveur. On s'habitua à confondre la

délicatesse, qui cache le vice et pare la vertu, avec la corruption, qui souvent l'accompagne (1).

Cette société, qui tenait un peu du barbare, trouva dans Addison un maître aimable qui sut se faire écouter et obéir. Ouvrez le Spectateur, vous en avez à peine lu quelques pages que vous savez dans quel pays vous êtes, à quelle époque vous vivez : devant vous se présentent des hommes ou plutôt des Anglais du XVIIIe siècle, avec leurs qualités, leurs défauts, leurs préjugés ; vous avez sous les yeux l'image vivante d'une société bien réelle, prête à se reconnaître dans cette peinture où ses ridicules attirent les regards et éveillent la moquerie sans jamais exciter l'indignation. C'est ainsi qu'Addison a pu à la fois écrire un journal amusant et accomplir dans les mœurs une sérieuse réforme. Nous avons déjà constaté le succès du Spectateur. Jamais victoire ne fut plus éclatante. Johnson ne devait pas se flatter d'un pareil triomphe. Pouvait-il l'obtenir ? Quels adversaires le Rôdeur prétend-il combattre ? Les libres penseurs et les incrédules. Partisan de la haute Eglise, regrettant la dynastie des Stuarts, Johnson, aigri contre son siècle, lui déclare une guerre acharnée. C'est déjà un grand malheur, quand on prétend à une influence réelle, que d'appartenir au parti des vaincus. Si, à de rares intervalles, les tories ressaisissaient un pouvoir passager, le haut clergé de l'Église anglicane n'était pas capable de disputer à la philosophie sceptique du XVIIIe siècle la domination des âmes. Né de la Renaissance et de la Réforme, l'esprit de libre examen

(1) Macaulay, History of England, tom. I, chap. 3, passim.

avait peu à peu conquis toute l'Angleterre. La Hollande, qui avait donné l'hospitalité à Descartes, produit Spinosa, recueilli Bayle et publié le *Journal des Savants*, la Hollande avait été, sous la Restauration, l'asile de tous les ennemis des Stuarts (1). Le vaisseau qui conduisait Guillaume en Angleterre portait cette fière devise : « Je maintiendrai en Angleterre la liberté et la religion protestante (2). » Cette devise était incomplète. Avec les protestants s'embarquaient sur ce navire les déistes et les libres penseurs. Le principal ouvrage de Locke, l'*Essai sur l'entendement humain*, fut un des premiers fruits de ce mouvement philosophique. Nous savons tous aujourd'hui comment cet ouvrage menaçait, surtout par ses conséquences, de ruiner les principes qui servent de fondement nécesaire à la métaphysique et à la religion. Sous la reine Anne, les déistes et les libres penseurs étaient assez puissants pour que le Babillard se crût obligé de les attaquer (3). En 1713, Collins déclarait ouvertement la guerre à l'Église et à l'Écriture, au nom de la raison, et, à la même époque, Lyon écrivait un livre auquel il donnait pour titre : *l'Infaillibilité du jugement humain* (4). Enfin Toland

(1) La marche des idées nouvelles, l'influence de Bayle sur la Hollande, de la Hollande sur l'Angleterre, l'état des esprits à cette époque, tout est parfaitement expliqué dans l'ouvrage de M. Hettner, qui mérite et obtiendra sans doute les honneurs d'une traduction : Literatur gesichte der Achtzehnten Jahrhunderts.

(2) I will maintain the liberties of England and the protestant religion.

(3) L'ouvrage de Collins est intitulé : A discourse of free thinking occasionned by the ride and growth of a sect called Freerthinkes, London, 1713.

(4) The infaillibility of human jugement.

mettait en doute l'existence même de Dieu (1). La morale n'était pas moins vivement attaquée. Si Shaftesbury, artiste enthousiaste dans son culte passionné de l'antiquité, défendait la vertu en la confondant avec la beauté, Mandeville, dans sa fable des Abeilles, prenait ouvertement la défense des vices et montrait combien ils étaient nécessaires à la prospérité d'un État. Le séjour de Bolingbroke en France, celui de Voltaire en Angleterre, l'amitié de Chesterfield et de Montesquieu, avaient établi entre les deux pays un échange d'idées également hostiles à l'anglicanisme et au catholicisme. Shaftesbury déclarait un jour que les différences qui existent entre toutes les religions tiennent uniquement aux fraudes du clergé et à l'ignorance des peuples, mais qu'il n'y a pour tous les hommes intelligents qu'une seule religion. « Et quelle est cette religion? » demanda une dame qui avait paru jusque alors uniquement occupée de son aiguille. « Ma chère, lui répondit Shaftesbury, c'est une religion dont les hommes éclairés ne parlent jamais qu'entre eux (2). » Il faut alors supposer que les hommes éclairés étaient en grand nombre en Angleterre à cette époque, car la religion naturelle y comptait bien des adhérents; elle en avait même parmi les membres du clergé : témoin le célèbre Swift,

---

(1) En 1696 parut, sans nom d'auteur, le livre de Toland : *Christianity no mysterious*. Toland est un élève de Spinosa, un panthéiste. « Tous les êtres viennent d'un seul tout, et ce tout comprend tous les êtres : ἐκ παντὸς τὰ πάντα καὶ ἐκ παντῶν τὸ πᾶν ἔστιν. — Tout sort de l'univers et se confond dans l'unité : ἐξ ἑνὸς τὰ πάντα γενέσθαι καὶ εἰς ταὐτὸν ἀναλύεσθαι. » Voir sur Toland tout le chapitre que lui a consacré M. Hettner, *opere citato*, p. 160-177.

(2) Hettner, p. 26, cite cette anecdote, qu'il emprunte à Toland.

qui était doyen, et dont la reine Anne consentait à faire un évêque, sans être bien certaine qu'il fût chrétien. Un prêtre, d'ailleurs, était-il obligé de l'être? devait-il croire les vérités d'une religion qu'il se chargeait d'enseigner? On s'étonnera d'une pareille question; mais nous n'aurions jamais songé à la poser, si l'illustre Hume n'y avait lui-même répondu d'une façon au moins singulière. Voici ce que nous lisons dans une lettre publiée par lord Brougham. Hume parle d'un de ses amis qu'il engage à entrer dans les ordres. « C'est, « dit-il, trop respecter le vulgaire et ses superstitions « que de se piquer de sincérité à cet égard. Quelqu'un « s'est-il jamais fait un point d'honneur de dire la « vérité à des enfants où à des fous. Si ces matières « méritaient qu'on les traitât sérieusement, je lui « dirais que l'oracle de Delphes, approuvé en ce cas « par Xénophon, ordonnait à chaque citoyen d'adorer « la divinité, νόμῳ πόλεως. Je désirerais qu'il fût en mon « pouvoir d'être encore hypocrite à cet égard; les « devoirs communs de la vie l'exigent d'ordinaire, et « l'état ecclésiastique ajoute bien peu à cette innocente « dissimulation, ou plutôt à cette feinte, sans laquelle « il est bien difficile de vivre en ce monde. Suis-je un « menteur parceque j'ordonne à mon domestique de « dire que je n'y suis pas, lorsque je ne désire voir « personne (1)? » Il est difficile de pousser plus loin l'esprit d'accommodement; mais cette lettre nous révèle

(1) Lord Brougham, Life of Hume, Men of letters and science of the time of Georges III, volume II, p. 161.

assez clairement dans quel mépris étaient alors tombés la religion anglicane et ses ministres.

Voilà les ennemis de Johnson ; c'est aux philosophes qu'il veut imposer silence, au nom de la morale et de la piété. Trouvons-nous cependant quelque part dans son journal une véritable discussion philosophique? Est-il possible d'y saisir la trace des systèmes qui divisaient alors l'Angleterre? Cette impiété frivole elle-même, qui, ne reposant sur aucun principe sérieux, remplissait les salons et faisait partie de la mode, Johnson a-t-il essayé de la décrire ou de la blâmer? A peine citerons-nous un passage où il reproche aux jeunes gens d'être incrédules parcequ'ils voient les prêtres porter un costume différent du leur. Le sceptique Pertinax, à force de chercher des raisons pour douter de tout, s'est laissé entraîner à méconnaître les lois mêmes de la morale ; mais Pertinax se repent sans nous expliquer la cause de sa conversion, et ce n'est point ainsi que naît ou que finit l'impiété (1). La religion y est-elle au moins défendue contre ses ennemis? la morale y est-elle expliquée ou prouvée? Pas davantage. Johnson se contente de s'abandonner à un certain nombre de développements qui nous rappellent involontairement les déclamations de l'antiquité. Johnson s'adresse, non pas à des Anglais du XVIIIe siècle, mais aux hommes en général : c'est ne s'adresser à personne. Ses considérations philosophiques méritent souvent d'être remarquées par leur élévation et leur

(1) The Rambler, n° 95.

grandeur ; mais elles manquent d'à-propos. Ce sont, surtout quand on songe à certains fragments, à l'article sur la perte du temps (1), par exemple, de véritables lettres à Lucilius, empreintes seulement d'une philosophie un peu chagrine et plus austère. Johnson ne possédait pas une table en or pour écrire un traité sur le mépris des richesses, et ne s'était point préparé par l'éducation de Néron à devenir le précepteur du genre humain.

---

(1) The Idler, n° 14. — Robbery of Time.

CHAPITRE III.

RASSELAS.

L'Oisif publiait dans son 41e numéro, à la date du 22 janvier 1759, la lettre suivante ;

« Malgré les avertissements de la philosophie, malgré les pertes et les malheurs qui nous invitent tous les jours à faire de sérieuses réflexions, nous sommes tellement absorbés par nos affaires de chaque jour et si charmés par la vaine espérance d'un bonheur à venir, ou si peu disposés à contempler ce que nous redoutons, qu'un malheur nous surprend toujours à l'improviste, et, en nous accablant de son poids, nous perce d'une blessure inattendue.

« Il est inutile de s'étourdir sur ce qui ne peut être évité, et nous avons beau nous cacher ce qui doit un jour apparaître clairement, nous le savons tous ; mais tous nous l'oublions, et nul peut-être plus que le philosophe, dont les pensées errent toujours au loin, dont l'imagination poursuit de vaines images de bonheur qu'elle crée elle-même, et qui examine tout avec plus de soin que sa propre position.

« Aucune vérité n'est plus évidente que la nécessité de la mort, et cependant il n'est pas un homme, dit

Cicéron, qui n'espère vivre encore une année; et par la même raison il n'en est point qui n'espère encore une année pour son parent, pour son ami. Mais le temps nous dévoile notre erreur; la dernière année, le dernier jour, doit arriver, il est venu, il est passé. La vie, qui nous faisait trouver du plaisir à vivre, est terminée, et les portes de la mort se sont refermées sur nos espérances.

« La perte d'un ami auquel on avait donné son cœur, qui était le but de tous nos désirs, de toutes nos actions, nous laisse dans un état de sombre désolation, pendant lequel l'âme, fatiguée d'elle-même, regarde en vain autour d'elle, et ne voit partout que le vide et la tristesse. Vie pure, tendresse naïve, piété sincère, douce résignation, patience dans la douleur, mort tranquille, tous ces souvenirs ne servent qu'à augmenter la grandeur de notre perte, qu'à redoubler les regrets d'un malheur irréparable, qu'à irriter notre douleur pour une affliction sans remède.

« Ce sont là les malheurs par lesquels la Providence nous détache par degrés de l'amour de la vie. Les autres malheurs peuvent être surmontés par la fermeté, ou adoucis par l'espérance, mais une perte irréparable ne nous laisse plus d'activité à déployer ni d'espoir à flatter.

« Nous ne savons que bien peu de chose sur l'état des âmes après la mort, parceque cette science n'est point nécessaire pour bien vivre. La raison nous abandonne sur les bords de la tombe, et ne nous enseigne plus rien. La révélation n'est pas tout à fait réduite au silence : « Il y a de la joie parmi les anges du ciel quand

« un pécheur se repent. » Et sans aucun doute cette joie se communique aux âmes séparées des corps et devenues semblables aux anges. Laissons donc l'espérance nous dire ce que la révélation ne condamne point, que l'union des âmes peut persister même après la mort, et que, pendant que nous luttons contre le péché, les chagrins, la maladie, nous pouvons avoir notre part dans la bonté et la tendresse de ceux qui ont achevé leur carrière et goûtent déjà leur récompense.

« Voilà les grandes occasions qui obligent l'homme à chercher un refuge dans la religion. Quand nous n'avons plus d'appui en nous-mêmes, que nous reste-t-il? Il faut recourir à une puissance plus grande et plus élevée. Et quelle est l'espérance à laquelle nous ne puissions prétendre, si nous considérons que le plus puissant des êtres est aussi le meilleur?

« Sans doute dans un tel malheur tout homme cherche un secours dans l'Évangile, qui nous a révélé la vie et l'immortalité. Les préceptes d'Epicure, qui nous apprennent à supporter ce que les lois de l'univers rendent nécessaire, peuvent nous imposer silence, mais ne nous satisfont pas. Les leçons de Zénon, qui nous ordonnent de rester toujours indifférents aux événements extérieurs, peuvent nous apprendre à cacher notre douleur; elles ne la consolent pas. Pour soulager réellement l'affliction que nous cause la mort d'un ami, pour nous faire regarder tranquillement notre propre mort, nous avons besoin de nous rappeler les promesses de celui qui tient en ses mains la vie et la mort, il nous faut l'assurance d'un état meilleur dans lequel nos larmes seront séchées et nos âmes remplies de joie. La philo-

sophie peut nous donner l'insensibilité ; c'est la religion seule qui nous enseigne la patience. »

Ces pages éloquentes étaient inspirées à Johnson par la maladie de sa mère, qu'il venait de perdre quelques jours auparavant. Les dernières lettres qu'il lui écrivait à Lichtfield témoignent à la fois de son inquiétude et de sa tendresse.

« Honorée Madame,

« Les nouvelles que miss Porter me donne de votre santé me percent le cœur (1). Que Dieu vous soutienne, vous protége et vous guérisse par les mérites de Jésus-Christ.

« Je voudrais que miss Porter vous lût de temps en temps la passion de notre Sauveur, et quelquefois les réflexions sur la communion, commençant ainsi : « Venez à moi vous tous qui voyagez et qui êtes fati-« gués, et je vous donnerai le repos. »

« Je viens de lire un livre de médecine qui me fait penser qu'une infusion de quinquina vous ferait grand bien ; chère mère, essayez de ce remède.

« Envoyez-moi, je vous prie, votre bénédiction, et oubliez tous mes torts envers vous. Je me suis procuré douze guinées pour vous les envoyer ; malheureusement je ne sais comment vous les faire parvenir au-

(1) La mère de Johnson n'ayant pu le suivre à Londres, celui-ci l'avait confiée aux soins d'une parente de sa femme, de miss Porter, qui s'acquitta noblement du devoir dont elle était chargée. Accablé lui-même d'occupations, et sans argent, Johnson ne pouvait aller retrouver sa mère et devait se contenter de lui écrire.

jourd'hui. Si je ne puis vous les envoyer ce soir, vous les recevrez par le prochain courrier.

« Je vous en prie, n'oubliez rien de ce que je vous dis dans cette lettre. Dieu vous bénisse toujours, toujours. »

13 janvier 1759.

« Chère et honorée Mère,

« Votre maladie m'afflige au delà de tout ce que je puis vous dire. Je ne crois pas que vous ne soyez point préparée à voir la mort en face (1), mais je ne sais comment je supporterai la pensée de vous perdre. Essayez de faire tout ce que vous pourrez, mangez autant qu'il vous sera possible. Je prie souvent pour vous, priez pour moi. Je n'ai rien à ajouter à ma dernière lettre. »

16 janvier 1759.

« Chère et honorée Mère,

« Je crains que vous soyez trop malade pour lire de longues lettres, je me contenterai donc de vous dire que j'ai pour vous toute la tendresse qu'un cœur puisse contenir. Je prie Dieu de vous bénir à jamais par les mérites de Jésus-Christ. »

18 janvier 1759.

---

(1) Cette phrase pourrait paraître un peu brutale, il est dur d'annoncer ainsi à une personne qu'elle doit mourir ; mais la piété de Johnson, celle de sa mère, adoucissent singulièrement ce que ce passage semble avoir de trop dur : la religion, dans les âmes bien convaincues, change presqu'en espérance la terreur que la mort inspire naturellement à l'homme.

« Chère et honorée Mère,

« Ni votre caractère ni votre état ne me permettent de vous entretenir plus long-temps. Vous avez été la meilleure des mères, et je crois la meilleure des femmes qui ait jamais existé. Je vous remercie pour votre indulgence envers moi, et vous prie de me pardonner pour tout ce que j'ai fait de mal, et pour tout le bien que j'ai omis de faire. Que Dieu vous envoie son Esprit-Saint, et vous accorde la félicité éternelle par les mérites de Jésus-Christ. Amen. Que notre seigneur Jésus reçoive votre esprit. Amen. »

20 janvier 1759.

Trois jours plus tard Johnson écrivait à miss Porter la lettre suivante, qu'on voudra bien nous permettre encore de citer.

« Vous comprendrez la douleur que me cause la perte de ma mère, la meilleure des mères. Si elle devait revenir à la vie, je me conduirais mieux sans doute envers elle; mais elle est heureuse, et pour elle le passé n'est plus rien. Pour moi, puisque je ne puis réparer mes torts à son égard, je veux les racheter par mon repentir. Je vous adresse, ainsi qu'à tous ceux qui lui ont témoigné quelque bonté, les plus vifs remercîments, et je prie Dieu de vous récompenser tous à l'infini. Ecrivez-moi et consolez-moi, ma chère enfant. Je serai également heureux que Ketty veuille m'écrire. Je vous enverrai dans quelques jours un billet de 20 livres que je comptais envoyer à ma mère, mais Dieu ne l'a

pas voulu. Je ne puis vous en dire davantage. Dieu vous bénisse tous. »

23 janvier 1759.

C'est dans l'intervalle qui sépare ces deux dernières lettres que Johnson avait composé le numéro de l'Oisif placé au commencement de ce chapitre. Il est difficile de concevoir des regrets plus tendres, une douleur plus profonde. Et cependant nous ne connaissons encore qu'une partie des chagrins qu'éprouvait Johnson à cette époque. La mort de sa femme l'avait forcé à interrompre la publication du Rôdeur; il fallut bientôt demander au travail de nouvelles ressources. Le Dictionnaire de la langue anglaise fut achevé en 1754 et publié au mois de mai 1755; mais ce livre, qui valut à Johnson tant d'applaudissements et devait fonder sa renommée, ne diminua pas sa misère. Il avait reçu de son libraire de si nombreuses avances sur son bénéfice que, le jour où les comptes furent réglés, il se trouva débiteur de plus de cent livres sterling. Il se vit donc obligé de tenter de nouvelles entreprises. En 1756, il se chargea de donner une édition des œuvres de Shakspeare; en attendant le fruit de cette publication, il demanda son pain de chaque jour à la presse périodique. Telle était cependant la fierté de Johnson que, dans sa plus cruelle détresse, il refusa la protection de lord Chesterfield par une lettre qui mérite d'être citée à cause de la noblesse des sentiments qu'elle exprime. Nous la reproduisons en entier (1).

(1) Lord Brougham fait remarquer avec raison que cette lettre a été surtout inspirée par la vanité de Johnson. Il avait été admis dans la société de lord Chesterfield, il en avait même reçu un pré-

« Milord,

« Je viens d'être averti par les propriétaires du *Monde* que deux articles dans lesquels mon dictionnaire est recommandé au public ont été écrits par votre seigneurie. Une pareille distinction, pour un homme qui n'est pas accoutumé aux faveurs des grands, est un si grand honneur que je ne sais comment le recevoir, ni en quels termes le reconnaître.

« Quand, après quelques légers encouragements, je visitai pour la première fois votre seigneurie, je fus subjugué, comme le reste de l'humanité, par vos manières enchanteresses, et ne pus m'empêcher d'éprouver le désir de pouvoir m'appeler *le vainqueur des vainqueurs de la terre* (1), et d'obtenir cette faveur que je voyais le monde entier se disputer. Mais je trouvai mes visites si peu encouragées que ni orgueil ni modestie ne me permirent de les continuer. Quand j'eus une fois loué votre seigneurie en public, j'avais épuisé tout l'art de plaire que possède un savant qui vit loin du monde et de la cour; j'avais fait tout ce que je pouvais faire, et personne n'est flatté de se voir tout a fait négligé, si peu qu'il soit.

« Sept ans se sont écoulés, Milord, depuis le jour où

---

sent de 10 livres. Mais s'il a eu tort d'oublier ces bienfaits, il n'en avait pas moins le droit de trouver la protection de lord Chesterfield bien incomplète, et surtout un peu tardive. (V. lord Brougham, Life of Johnson, p. 19.)

(1) Ces mots sont en français dans l'original.

j'ai attendu dans votre antichambre, et où votre porte est restée fermée pour moi. Pendant ces sept années j'ai poursuivi mon travail à travers des difficultés dont il serait inutile de me plaindre, et j'ai fini par arriver à pouvoir publier mon livre sans un mot d'encouragement, sans un sourire de faveur. Je ne m'attendais pas à un semblable traitement, car jusque alors je n'avais jamais eu un protecteur.

« On n'est pas le protecteur d'un homme, Milord, quand on le regarde d'un œil tranquille disputer sa vie aux flots d'un torrent, et qu'on attend qu'il ait regagné la terre pour le secourir. Le désir que vous avez éprouvé de connaître mes travaux, si vous l'aviez témoigné plus tôt, m'eût été bien cher; mais vous m'avez laissé le temps de devenir indifférent; je ne puis plus en jouir; je suis un solitaire, et n'y prends plus aucune part; je suis connu, et n'ai plus besoin de votre protection. Je crois qu'on peut ne point se croire obligé, quand on n'a point reçu de bienfaits, sans montrer la rudesse d'un cynique. Il m'est aussi permis de ne pas vouloir laisser croire au public que je dois à un protecteur ce que la Providence m'a rendu capable d'acquérir par moi-même.

« Ayant conduit si loin mon entreprise avec si peu d'obligation envers les protecteurs de la science, je ne serai point déçu si je puis la terminer avec le moins de secours qu'il me sera possible : car j'ai depuis longtemps oublié ces rêves, pleuré ces espérances, dont je me berçais jadis avec joie. »

Par un noble sentiment de délicatesse, celui qui repoussait ainsi la tardive protection d'un grand seigneur

ne rougissait pas de tendre la main et de demander une aumône à un homme de lettres. En 1756, obligé de payer une dette de 5 guinées et 18 shellings, Johnson priait Richardson de venir à son secours. Le vertueux auteur de Paméla et de Clarisse Harlowe, le pieux écrivain dont les personnages agissent avec tant de générosité, était de plus fort riche ; il envoya à Johnson six guinées. Lovelace eût été plus libéral.

Connaissons-nous enfin toutes les douleurs de Johnson ? Hélas ! non : pendant ces dix années, la terrible maladie qui avait tourmenté sa jeunesse redoubla de violence. Dans ses accès d'hypocondrie, il se crut souvent menacé de perdre la raison ; souvent il fut obligé de s'imposer un travail extraordinaire pour s'assurer qu'il était bien toujours le maître de ses facultés, et ces efforts ne dissipaient ses craintes que pour un moment. Bientôt elles revenaient assaillir son imagination. Quand il a fini son dictionnaire, il compose une pièce de vers latins pour demander, quoi ? La gloire ? Non, mais le bonheur de se connaître soi-même ; il nous explique sa tristesse et ses inquiétudes :

Me, pensi immunis cum jam mihi reddor, inertis
Desidiæ sors dura manet, gravior que labore
Tristis et atra quies, et tardæ tædia vitæ ;
Nascuntur curis curæ, vexatque dolorum
Importuna cohors vacuæ mala somnia mentis.

Tristes et cruelles agitations d'un homme qui pendant de longues nuits d'insomnie, cherche en vain, au milieu des ténèbres, sa raison chancelante ; terreurs indicibles de l'écrivain qui, après s'être consacré à la science, dispute avec peine son intelligence à la folie,

nous n'essaierons pas de mesurer votre étendue ! Johnson lui-même a reculé devant la nécessité d'étudier et de raconter sa maladie ; nous connaissons seulement ses plaintes, et nous en comprenons l'amertume.

C'est au milieu de ces angoisses que vivait ce grand écrivain, quand il perdit sa mère. Que ceux qui seraient tentés de nous blâmer pour avoir rapproché d'une telle douleur les misères de la pauvreté y réfléchissent un moment, ils ne tarderont pas à comprendre comment les plus grands chagrins deviennent plus cruels encore quand l'indigence vient y joindre ses tortures et ses humiliations. Johnson subit toutes ces exigences de la misère, qui ne laissent pas même au fils désolé la liberté de pleurer sa mère, et ne respectent pas la plus sainte des douleurs ; il avait besoin d'argent pour se rendre à Lichtfield ; il avait besoin d'argent pour payer les frais de la maladie de sa mère et ceux de son enterrement : il prit la plume, et en une semaine il écrivit *Rasselas*. Ce n'est pas sans dessein que nous avons accumulé tous ces détails sur la situation de Johnson au moment où il composa cet ouvrage : il doit ainsi nous être plus facile d'en comprendre le sens et d'en apprécier le mérite.

Rasselas, prince d'Abyssinie, a été élevé avec ses frères et ses sœurs dans un palais magnifique, situé à l'extrémité de l'empire, dans la vallée heureuse. Il ne doit en sortir que pour monter sur le trône. Mais sa prison le fatigue bientôt ; malgré les plaisirs qui se succèdent sans interruption, il songe sans cesse à ce monde qu'il lui est interdit de connaître, et les obstacles qui l'en séparent ne servent qu'à irriter sa curiosité. Au milieu

des artistes qui partagent sa captivité, il en est un qui a longtemps voyagé. Imlac raconte au prince ses aventures; il lui explique comment, après avoir parcouru bien des pays, trouvant partout les hommes également méchants et également malheureux, il s'est retiré dans la vallée heureuse, pour ne plus être affligé par ce triste tableau; si tous ceux qui l'entourent gémissent de leur captivité, il la souffre sans se plaindre, parcequ'il a mieux connu le monde, et que ses souvenirs sont plus fidèles. Rasselas ne persiste pas moins dans son désir d'échapper à sa prison et de se mêler aux hommes; il espère être plus heureux qu'Imlac. Il part enfin avec Imlac, qui lui sert de guide; sa sœur Nekayah, qui a surpris son secret, en profite pour obtenir la permission de le suivre, et elle se fait accompagner de sa suivante Pekuah. Après quelques moments d'une hésitation bien naturelle au commencement d'une entreprise aussi hardie, les voyageurs se mettent en route et commencent leurs recherches. Quel genre de vie faut-il choisir pour être heureux? tel est le but qu'ils se proposent d'atteindre. Le prince et la princesse sont d'abord surpris d'être obligés de pourvoir eux-mêmes aux nécessités de la vie, et de songer à des détails qu'ils ne soupçonnaient pas; ils ne s'habituent pas tout de suite à voir la foule passer devant eux sans se prosterner, et le peuple les coudoyer comme s'ils étaient de simples mortels; mais leur étonnement se dissipe au bout de quelques jours, et ils n'ont plus qu'une préoccupation : chercher où se trouve le bonheur. Il est facile de deviner ce qui va suivre. Partout, sous les apparences de la félicité, ils voient la douleur et la désolation. Au Caire, ils se mê-

lent aux marchands, et voient aussitôt que le bonheur est incompatible avec les incertitudes de la fortune, les inquiétudes du commerce. Admis parmi les jeunes gens, Rasselas ne tarde pas à découvrir le vide de leurs plaisirs, la grossièreté de leurs amusements, et leur adresse des remontrances aussi sages qu'inutiles. Il rencontre un philosophe dont les paroles et la conduite attestent la sagesse et le bonheur; il va le visiter, et le trouve plongé dans la plus profonde douleur. Ce sage vient de perdre sa fille unique, et comprend que dans de tels malheurs la raison ne peut qu'augmenter notre affliction, en nous montrant que notre mal est irréparable. Séduit par les éloges que les poètes ont toujours accordés à la vie pastorale, Rasselas va demander le bonheur à la campagne; il ne voit que des paysans grossiers et brutaux, jaloux de leurs voisins, se plaignant de leurs misères, fatigués de travailler pour enrichir un maître cruel. Un soir il reçoit l'hospitalité d'un vieillard qui vit avec ses enfants dans une profonde retraite : Rasselas est accueilli avec bonté; un repas abondant, mais simple, réunit une nombreuse famille; au souper succèdent des chants et des danses qui se prolongent une partie de la nuit; tout annonce la joie. Enfin Rasselas croit avoir rencontré le bonheur. Hélas ! ce vieillard tremble pour sa famille et pour lui-même : il craint que ses trésors ne tentent la cupidité du pacha d'Egypte; il a enfoui une partie de ses richesses, et vit dans la terreur, toujours prêt à prendre la fuite. Ce pacha lui-même, qui gouverne tout un pays et ne reconnaît d'autres lois que ses caprices, serait-il l'homme heureux que cherche Rasselas ! Tout à coup un ordre arrive de Constanti-

nople : le pacha est chargé de chaînes et traîné devant le sultan, qui lui fait trancher la tête. Quelques mois après, le pacha qui lui a succédé subit le même sort, et le sultan lui-même est tué dans une émeute. Le bonheur habiterait-il la solitude ? Rasselas interroge un ermite qui vit au désert depuis quelques années. Après avoir quitté le monde par dépit, ce solitaire, que l'orgueil seul a retenu quelque temps dans la retraite, s'était enfin décidé à la quitter, le jour même de l'arrivée de Rasselas. Lui aussi, il va à la recherche du bonheur, et passe sa vie à courir du monde au désert, et du désert au monde, sans jamais trouver ce qu'il désire. Rasselas et Nekayah se séparent alors pour mettre plus d'activité dans leurs recherches, et au bout de quelque temps, ils se communiquent leurs observations. Dans les dernières conditions de la vie, aussi bien que dans les cours, on désire le bonheur, mais toujours inutilement. Chaque famille a ses infortunes, que la discorde augmente encore. Les parents sont toujours en lutte avec leurs enfants ; les maîtres sont les tyrans ou les esclaves de leurs domestiques. Les pères de famille sont en proie aux plus cruelles angoisses ; le célibataire souffre toutes les horreurs de la solitude. Que faire ? à quel parti s'arrêter ? Rasselas apprend que des savants se sont réunis pour agiter la question du bonheur : il espère qu'ils pourront la résoudre, et il y court. Après une longue discussion, un d'eux s'écrie enfin que pour être heureux il faut vivre conformément aux lois de la nature ; mais à peine a-t-il commencé à expliquer le caractère de ces lois, que Rasselas est obligé de s'enfuir : c'est un de ces philosophes que l'on comprend

moins à mesure qu'on les écoute. Imlac entraîne les voyageurs jusqu'aux pyramides d'Egypte, et, pendant qu'ils pénètrent dans l'intérieur de ces édifices, Pekuah, qui n'a point osé les y suivre, est enlevée par des brigands. Après une captivité de quelques mois, Pekuah, rendue à sa maîtresse, lui fait un tableau fidèle de la vie des Arabes, et lui explique l'existence malheureuse de ces femmes qui, soumises à un seul maître, tremblent devant lui et languissent dans l'éternel ennui de l'esclavage, de l'ignorance et de la captivité. Enfin, pour qu'il ne reste aux nobles voyageurs aucune illusion, un astronome leur apprend la vanité de la science, son impuissance à donner le bonheur. Il lui a tout sacrifié, et pour prix de ses veilles, il a failli perdre la raison. Guéri de sa folie, il jette autour de lui des regards pleins de découragement, s'aperçoit de sa solitude, et songe en pleurant qu'il n'a ni mère, ni épouse, pour le soutenir dans ses épreuves et consoler ses douleurs. Rasselas et sa sœur comprennent que le bonheur n'existe pas sur la terre; ils se plaisent à former pour l'avenir des plans qu'ils savent ne devoir jamais réaliser, et se décident enfin à retourner en Abyssinie.

On le voit, l'intrigue de ce roman est bien simple. Johnson n'a cherché à nous intéresser ni par la multiplicité des événements, ni par la variété des caractères. Les aventures d'Imlac et l'enlèvement de Pekuah, tels sont les seuls incidents qu'il ait imaginés. Les personnages sont eux-mêmes plutôt indiqués que dessinés avec soin. Imlac, Nekayah, Rasselas, Pekuah, n'ont pas des physionomies bien marquées, et dans leurs conversations, même les plus animées, on reconnaît trop faci-

lement qu'il n'y a jamais en scène qu'un seul personnage, l'auteur. C'est du reste toujours le défaut de Johnson, qui impose à tous ceux qu'il fait parler la pompe de son langage philosophique. « Ne nous forgeons pas, dit Rasselas, des maux que nous ne sentons point, et ne calomnions pas la vie par une peinture mensongère. Je ne puis souffrir cette lugubre éloquence qui menace chaque cité d'un siége comme celui de Jérusalem, fait voler la famine avec chaque nuée de sauterelles, et suspend la peste sur l'aile de tous les tourbillons qui s'élancent du sud (ch. 28). » Certes, pour un homme qui aime la simplicité et ne peut souffrir l'éloquence déplacée, ce langage peut paraître singulier dans une simple conversation. Heureusement ce ton n'inquiète pas la princesse Nekayah; elle n'est pas embarrassée pour se maintenir à cette hauteur. « Ne vous flattez pas de plaisirs contradictoires, dit-elle à son frère. Parmi les avantages qui vous sont offerts, faites un choix et soyez satisfait. Nul ne peut savourer les fruits de l'automne en respirant le parfum des fleurs du printemps; nul ne peut à la fois remplir sa coupe à la source et à l'embouchure du Nil (ch. 29). » Le brigand arabe lui-même, au moment où il enlève Pekuah, cède au besoin de lui exposer quelques considérations philosophiques sur l'inconstance de la fortune, et lui parle en véritable élève de Sénèque. « L'infortune est toujours près de nous. Si l'œil d'un ennemi pouvait apprendre le respect et la pitié, un mérite comme le vôtre serait à l'abri de l'injure; mais les anges de l'affliction tendent également leurs toiles pour le vertueux et le pervers, pour le puissant et le faible. Ne vous livrez pas

au désespoir, je ne suis pas un de ces farouches tyrans du désert. Je connais les lois de la vie civile. Je fixerai votre rançon et j'accomplirai mes engagements avec une scrupuleuse exactitude (ch. 38). » Nous avions bien raison de le dire, c'est toujours Johnson qui nous parle, et nous n'entendons jamais que sa voix grave, sonore, mais monotone. Du plan même de l'ouvrage naît aussi une trop grande uniformité dans le récit des différentes expériences que fait Rasselas. A chaque chapitre se représentent le même début et la même conclusion. C'est toujours l'apparence de la félicité qui excite la curiosité de Rasselas et éveille ses espérances. Mais il ne tarde pas à découvrir l'infortune que cache ce prétendu bonheur, et il ne lui reste qu'une déception de plus. Mais Johnson n'a pas eu la prétention d'écrire un récit amusant. Si le souvenir d'un des premiers travaux de sa jeunesse, de la traduction du voyage d'Abyssinie, lui fournit la scène de son roman et le nom de son héros, il n'a cherché à exciter la curiosité ni par des aventures extraordinaires, ni par le tableau des mœurs de l'Orient. Il a simplement voulu écrire une dissertation morale sur le bonheur, ou plutôt nous prouver que sur la terre il n'est pas de vraie félicité. « La vie humaine, nous dit Imlac dès le début, est un état qui offre bien peu de plaisirs et beaucoup de souffrances. » A son tour, assise sur les bords du Nil, Nekayah contemple un moment la marche des flots, et s'écrie : « O puissant père des ondes ! toi qui dans ta course traverses dix-huit nations, réponds à la fille de ton roi ; dis-moi si dans ta longue marche tu baignes une seule habitation dont tu n'entendes pas sortir de plaintifs murmures. » Sa mélan-

colie, augmentée encore par ses derniers malheurs, se plaît à n'évoquer que des images lugubres et présente partout à son imagination la crainte et le désespoir. L'auteur de Rasselas n'a-t-il pas essayé de nous confier ses propres infortunes quand il se plaint des désordres que l'imagination excite dans l'intelligence? Ne s'est-il pas peint lui-même dans ce savant astronome dont les travaux solitaires ont troublé la raison? Ce vieillard a fini par se croire maître absolu des saisons, et, quand Nekayah est tentée de sourire de pitié à la nouvelle de cette folie : « Rire de la plus cruelle des douleurs, lui dit Imlac, n'est ni charitable, ni sage : peu d'hommes peuvent égaler la science de cet homme ou pratiquer ses vertus; nous pouvons tous souffrir le même malheur. De toutes les incertitudes de la vie, la plus cruelle et la plus effrayante est celle qui menace sans cesse notre raison. » Qu'on rapproche ces paroles des souffrances de Johnson, des vers que nous avons cités, de ses terreurs perpétuelles, on n'hésitera pas sans doute à le reconnaître dans cet astronome dont il plaint les malheurs. Le doute d'ailleurs ne sera plus permis, si l'on entend les plaintes de ce vieillard, quand, rendu à lui-même, il explique comment il n'a même plus l'espérance de posséder jamais le bonheur : « Pour moi le monde a perdu sa nouveauté. Je regarde autour de moi, et je ne vois rien que je ne me rappelle avoir vu dans des jours plus heureux. Je me repose auprès d'un arbre, et je me souviens que jadis j'ai discuté à son ombre sur les inondations du Nil avec un ami qui est maintenant muet dans le tombeau. J'élève mes yeux au ciel, je vois les changements de la lune, et je pense avec douleur aux

vicissitudes de la vie humaine. J'ai cessé de trouver du plaisir à chercher les vérités de la physique : qu'ai-je à faire d'un monde que je dois bientôt quitter?..... La gloire, continue le sage en poussant un soupir, n'est pour un vieillard qu'un son vide de sens. Je n'ai plus ni mère qui se réjouisse de la réputation de son fils, ni épouse qui partage les honneurs de son mari. J'ai survécu à mes amis et à mes rivaux. Rien ne m'importe beaucoup aujourd'hui, car je ne puis étendre mon affection au delà de cette vie. La jeunesse est heureuse des applaudissements, parcequ'elle les prend pour le signe d'un heureux avenir, et que devant elle s'étend un vaste horizon; mais moi, qui penche vers la décrépitude de la vieillesse, j'ai bien peu à redouter de la malveillance des hommes, et je puis espérer encore moins de leur affection ou de leur estime. »

L'intérêt de Rasselas, en effet, est moins, à nos yeux, dans les dissertations morales qui y abondent que dans ces demi-confidences, dans ces révélations discrètement voilées des pensées mêmes de Johnson. Dans ce livre, il ne nous dit pas seulement l'état de son âme et les causes de sa douleur, il nous communique aussi ses pensées les plus secrètes; il expose certaines croyances qui lui étaient chères, et qui méritent de nous arrêter un moment.

Johnson avait été élevé par sa mère dans les principes d'une sévère piété. Seulement, par excès de zéle, le but avait été dépassé, comme il arrive trop souvent, et l'enfant, ennuyé de passer ses dimanches dans l'oisiveté ou de les consacrer à lire « *Tout le devoir de l'homme* », éprouva bientôt un grand dégoût pour tou-

tes les pratiques religieuses, et saisit toutes les occasions de se dispenser d'assister au service divin. A son arrivée à Oxford, il parlait volontiers contre la religion, parceque, dit-il lui-même, il n'avait jamais beaucoup réfléchi sur ce sujet. Mais l'ouvrage de Law, *Le sérieux appel à une sainte vie*, triompha de son incrédulité. A partir de cette époque, sa foi se fortifia de plus en plus, et il resta toujours sérieusement attaché à l'Eglise. Il ne se contenta pas d'une stérile adhésion à la religion anglicane; son esprit exalté le jeta bientôt dans la dévotion. Dès 1738, c'est-à-dire à l'époque de sa liaison avec Savage, nous le voyons occupé à composer des prières pour demander à Dieu le repentir de ses fautes et implorer son pardon ; nous avons déjà cité celle qu'il écrivit avant de commencer le Rôdeur. Mais la mort de sa femme redoubla ses élans de dévotion : en 1752, les prières se multiplient et deviennent plus ardentes; on y sent l'exaltation d'une âme singulièrement émue, des accents, et quelquefois même des pensées, qui s'accordent mal avec la sévérité de la foi protestante.

24 avril 1752.

« Dieu tout-puissant et miséricordieux, toi qui aimes ceux que tu châties et détournes toujours ta colère du pénitent, regarde avec pitié mes chagrins, et fais que l'affliction qu'il t'a plu de m'envoyer réveille ma conscience, me fortifie dans mon intention de mieux vivre à l'avenir et me rende si assuré de ta grandeur et de ta bonté que je mette en toi seul toute ma félicité, que je

m'efforce de te plaire dans toutes mes pensées, mes actions et mes paroles. »

25 avril 1752.

« O Dieu clément, pardonne-moi tous mes péchés; donne-moi la force de commencer et d'achever cette réforme de ma conduite que j'ai promise à ma femme; accorde-moi de persévérer dans cette résolution qu'elle t'a demandé de me continuer, et dans les fermes propos que j'ai formés devant toi, quand je la vis expirante, soumis à tes lois et plein de confiance dans ta parole. »

Le lendemain, nouvelle prière, plus ardente encore et touchant à un point fort délicat, aux relations que les morts peuvent avoir avec les vivants. Nous la citerons tout entière.

« O Dieu, maître du ciel et de la terre, dans les mains de qui reposent les âmes détachées de leurs corps, si tu as ordonné aux âmes des morts d'assister les vivants, si tu as commis à ma femme le soin de ma personne, fais que je puisse reconnaître les bons effets de son attention pour moi; qu'elle se manifeste à moi par une apparition, par un rêve ou de toute autre manière qui te sera agréable. Pardonne à ma présomption, éclaire mon ignorance, et, quels que soient les agents que tu emploies, accorde-moi la sainte protection de ton Esprit-Saint, par les mérites de J.-C. notre Seigneur. »

26 avril 1752, après minuit.

Quelques années après, nous trouvons dans ses prières la preuve certaine qu'il admettait au moins comme probable une doctrine aussi sévèrement réprouvée par les protestants qu'elle est chère à l'Eglise catholique : l'existence du purgatoire, et l'influence de nos prières pour délivrer les âmes qui languissent dans cette prison :

« O Dieu, je recommande, autant qu'il me l'est permis, à ta bonté paternelle, mon père, mon frère, ma femme et ma mère ; je te prie de les regarder avec miséricorde et de leur accorder ce qui peut le plus avancer leur bonheur pour le moment et dans l'éternité. »

Nous le voyons souvent revenir à ces pensées dans ses prières, et le témoignage de Boswell nous révèle clairement que ce n'était pas là pour lui une vaine espérance enfantée par la douleur ou par une dévotion exaltée. Nous savons qu'il croyait fermement aux revenants et aux apparitions (1). Il trouve en Ecosse des femmes qui ont le don de seconde vue, et il les croit aveuglément (2). Nous le voyons enfin tout disposé à accepter cette doctrine du purgatoire, qui, par un dernier lien, unit encore les morts aux vivants, et il admet volontiers que nos prières peuvent alléger les douleurs de ceux qui expient ainsi leurs péchés ; il refuse de voir dans la messe une coupable superstition, et se rapproche ainsi par bien des endroits de la religion

(1) A propos de revenants, Johnson nous dit qu'un de ses amis, qu'il savait être un homme de sens et plein d'honnêteté, lui avait dit avoir vu un fantôme. Johnson ne met pas l'anecdote en doute ; dans le même sens, il parle des sorcières en homme qui croit à leur puissance. (Boswell, p. 211.)

(2) Boswell, p. 182.

catholique, à laquelle il ne cesse de témoigner le plus grand respect. Ce sont ces tendances singulières que nous voulions signaler dans Rasselas. Que l'on compare le discours de Gargantua aux pèlerins, après le terrible accident raconté par Rabelais, avec le jugement d'Imlac sur les pèlerinages (1) : c'est du côté du protestant que nous trouverons le plus de vénération et d'indulgence pour ces pratiques essentiellement propres au catholicisme. Rabelais se contente de signaler la folie de ceux qui courent demander des faveurs particulières aux saints les plus renommés, au lieu de s'appliquer à l'accomplissement de leurs devoirs, si souvent mis en oubli. Imlac remarque bien, lui aussi, qu'on n'a pas besoin de faire de longs voyages pour se mettre à la recherche de la vertu ; mais il reconnaît l'impression salutaire que peut produire sur une âme sensible la vue d'une terre consacrée par la religion. Croire que le Seigneur peut être plus facilement touché dans un endroit que dans un autre, c'est le rêve d'une folle superstition ; mais que certains lieux agissent sur notre esprit avec une puissance particulière, c'est une vérité que nos observations confirment tous les jours. Johnson est ici plus catholique sans doute que Rabelais.

Imlac est aussi persuadé de l'existence des revenants; il n'ose pas l'affirmer trop hardiment, pour ne pas s'exposer aux railleries du vulgaire, mais il est bien près de nous donner comme une preuve certaine de cette vérité le consentement universel de tous les hommes.

---

(1) Rasselas, chap. 11.

Il est bien évident, en effet, que dans tous les pays on a cru aux revenants et aux fantômes. Il ne manque pas même aujourd'hui d'hommes qui ont vu des revenants, ou du moins connaissent des personnes qui en ont vu sans aucun doute; seulement, c'est peut-être là un de ces points sur lesquels le témoignage de la foule n'a le droit de rien décider. C'est une faiblesse de l'esprit de Johnson sur laquelle nous ne voulons pas insister; il nous a paru seulement curieux de signaler dans son roman la trace des préoccupations de son esprit et de ses convictions religieuses. Persuadé que l'homme ne meurt pas tout entier, qu'il possède une âme immatérielle et immortelle, il croyait qu'en quittant la terre nous ne perdrons pas tout sentiment de ce qui s'y passe, nous n'oublierons pas tous ceux que nous y avons laissés. Quel cœur un peu tendre, quelle imagination ardente, n'a partagé cette illusion? Le poète, dans ses rêves, évoque ainsi le souvenir de ceux qu'il a chéris; il appelle les ombres elles-mêmes, il les voit, les entend, et nous raconte leurs entretiens.

> Mon âme est une sœur pour ces ombres si belles!
> La vie et le tombeau pour nous n'ont plus de loi;
> Tantôt j'aide leurs pas, tantôt je prends leurs ailes :
> Vision ineffable, où je suis mort comme elles,
> Elles vivantes comme moi!
>
> VICTOR HUGO, *Orientales*.

La poésie seule a le droit de voir des fantômes et de leur parler : Johnson a eu tort de l'oublier; mais pouvons-nous l'accuser d'avoir embrassé cette doctrine, adoptée par la religion, que la philosophie ne prouve pas, mais qu'elle nous laisse aimer? Est-il coupable d'a-

voir cru que, si les morts ne nous étaient pas indifférents, nous ne devions pas non plus leur être étrangers?

C'est dans cette disposition que Johnson laisse son héros, avant de nous annoncer en peu de mots son retour en Abyssinie. On s'est plaint que ce roman ne fût pas terminé, on a dit qu'il n'avait pas de conclusion. Ces reproches nous paraissent mal fondés. La conclusion de Rasselas est dans l'impression de tristesse que ce livre nous inspire, dans le sentiment de notre impuissance et de notre misère; elle est, comme l'a dit justement Walter Scott, dans les beaux vers qui terminent la satire sur la vanité des vœux des humains (1). Ces vers, que nous avons déjà cités plus haut, nous enseignent à ne pas poursuivre le bonheur sur la terre et à l'attendre seulement de la divine Providence, qui nous le donne avec la sagesse.

Il est juste, avant de terminer cette étude, de signaler dans Rasselas la beauté du style; ce mérite seul protégerait cet ouvrage contre l'oubli. Jamais Johnson n'avait si heureusement rencontré l'élégance et l'éclat. La description de la vallée heureuse, si souvent citée, est un véritable chef-d'œuvre. La beauté de cette peinture, digne de la magnificence orientale, est reconnaissable, même dans les traductions.

Tandis que Johnson, pauvre et malade, composait ce livre pour faire enterrer sa mère, un autre écrivain publiait aussi une dissertation morale sur le bonheur.

---

(1) Walter Scott, Life of Johnson; Mélanges, volume III.

Candide parut la même année que Rasselas : le hasard a quelquefois de ces contrastes. Homme d'un grand esprit et d'un rare génie, riche, libre, indépendant, honoré, flatté, envié de tous, comment Voltaire décidera-t-il cette question? Hélas! Candide au fond n'est pas moins triste que Rasselas. La gaîté française, la mélancolie anglaise, se trouvent d'accord pour nous faire prendre en pitié l'humanité; mais cependant, s'ils éveillent en nous les mêmes sentiments de douleur, les deux philosophes ne nous laissent pas tout à fait dans des dispositions semblables.

Le livre de Voltaire a été plus favorablement jugé en Angleterre qu'en France. Johnson déclarait qu'il n'eût pas écrit *Rasselas* s'il eût connu *Candide*. Lord Brougham va plus loin encore : après avoir admiré la verve de Voltaire, l'heureuse variété des incidents, la vivacité de la phrase, la force de la plaisanterie, l'art infini qui donne à une expression, à un mot, la valeur de toute une satire; après avoir montré comment tous les effets sont heureusement calculés, lord Brougham veut se prononcer sur le fond même de l'ouvrage. « Qu'il y ait là une caricature, personne ne le conteste; mais l'intention de l'auteur était de faire une caricature, et les doctrines qu'il attaque sont elles-mêmes d'une exagération insupportable. Il est également vrai qu'on y trouve çà et là des expressions pleines d'irrévérence; mais qu'il y ait de l'impiété à ridiculiser une théorie directement opposée à toute religion, ou au moins à toutes les espérances d'un meilleur avenir, ce qui est la partie la plus importante

de tous les systèmes religieux, c'est ce que l'on peut nier hardiment (1). »

Après avoir cité ces témoignages peu suspects, qu'on nous permette seulement de faire remarquer que Candide est un pamphlet. Or un pamphlet n'est pas tenu de présenter les raisons qui peuvent justifier ses adversaires, ou tout au moins diminuer leurs torts. Voltaire ne décide pas la question du Bien ou du Mal; il combat les optimistes, et, si l'on veut bien se placer un moment à son point de vue, on sera forcé de reconnaître qu'il est difficile d'avoir mieux raison, de mettre plus de gaîté et de malice au service du bon sens. La morale n'est donc pas aussi maltraitée qu'on le suppose dans cet ouvrage. La légèreté du ton, les indécences de quelques expressions, ont repoussé les délicats, effarouché les timides, et compromis ce que ce livre renfermait d'enseignements sérieux. N'y a-t-il pas une grande et belle leçon dans ce chapitre où Voltaire nous montre Candide faisant l'aumône à sept rois détrônés, qui viennent passer leur carnaval à Venise ? Cette page n'étonne pas aujourd'hui; mais au XVIIIe siècle, lorsque les souverains déchus étaient plus rares, ce chapitre devait sembler d'une singulière hardiesse. Enfin, quel est le dernier mot du roman? Il faut travailler son jardin. Johnson, après avoir cherché inutilement le bonheur, conseille à l'homme de le demander à Dieu.

---

(1) Lord Brougham, Vie de Voltaire; Men of letters and science, volume IV, p. 69.

Voltaire, lui, dit de travailler, c'est-à-dire de lutter avec courage contre la fortune. Il y a plus d'audace, plus de présomption, si l'on veut, dans cette exhortation de la philosophie ; mais on nous accordera que, si l'homme montre plus de prudence en ne comptant que sur Dieu, il prouve aussi sa grandeur et sa force quand il ne se lasse point de cultiver son jardin.

CHAPITRE IV.

LE DICTIONNAIRE. — ÉDITION DE SHAKSPEARE.

Les longues et pénibles épreuves subies par Johnson, loin de l'abattre, ennoblissaient son caractère et fortifiaient son génie. Son importance grandissait de jour en jour. Il n'avait pas fallu plus de vingt années à l'écrivain, arrivé à Londres pauvre, inconnu, sans protecteurs, pour conquérir une autorité absolue et exercer dans la république des lettres une véritable dictature. Johnson devait soutenir avec éclat un rôle auquel il était préparé depuis long-temps. Tout semblait l'y appeler : son talent, les principes de l'école à laquelle il appartenait, enfin l'époque même qu'il choisit pour exposer ses théories, et rendre ses jugements littéraires.

Nous avons déjà montré ce qu'il y avait d'impérieux et presque de violent dans le caractère de Johnson. Impatient de toute contradiction, il avait rarement la complaisance de discuter avec un adversaire ; il l'écrasait du poids de ses arguments, qu'il ne daignait pas même développer, et, si l'on avait l'obstination de ne pas céder aussitôt, il s'abandonnait à son emportement,

sans épargner à ses contradicteurs ni les sarcasmes, ni les injures (1). Prenons un exemple entre mille, dans ce singulier recueil que nous a laissé l'admirateur le plus fervent de Johnson, son scrupuleux biographe Boswell. « Je venais de dire que j'avais passé quelque temps avec Rousseau, dans sa retraite, et je citais quelques remarques de M. Wilkes, près duquel j'avais joui de quelques heures agréables en Italie. Il me semble, dit-il, que vous avez fréquenté fort bonne compagnie à l'étranger, Rousseau et Wilkes. Pensant que c'était bien assez pour une fois de défendre un seul de ces deux hommes, je ne dis rien à mon ami, mais répondis en souriant : Mon ami, trouvez-vous donc mauvaise la compagnie de Rousseau ? Le croyez-vous vraiment un méchant homme ? — *Johnson.* Si vous désirez parler de Rousseau en riant, je ne vous répondrai pas ; si vous voulez être sérieux, je vous dirai que je le range parmi les plus méchants des hommes : c'est un scélérat qui méritait d'être mis au ban de la société, comme il l'a été ; trois ou quatre nations l'ont exilé, et c'est une honte qu'il ait trouvé protection en ce pays. — *Boswell.* Je ne nierai pas que son roman ne puisse être dangereux, mais je ne crois pas que ses intentions aient été mauvaises. — *Johnson.* Ceci n'y fait rien ; nous ne pouvons point prouver qu'un homme ait eu de mauvaises intentions. Vous pouvez frapper un homme à la tête, et prétendre que vous vouliez le manquer ;

(1) Avec Johnson, dit spirituellement Goldsmith, il n'y a pas à discuter. Si son pistolet ne part pas, il vous assomme à coups de crosse ! (Boswell, p. 182.)

mais le juge vous condamnera à être pendu. Quand le mal est commis, on n'admet pas, en justice, l'intention pour excuse. Rousseau est un très méchant homme. Je signerais sa condamnation à la déportation plutôt que celle de tous les misérable qui sont partis pour Botany-Bay dans ces dernières années. Oui, je voudrais le voir condamné à travailler dans nos plantations. — *Boswell.* Quoi! le croyez-vous aussi méchant que Voltaire? — *Johnson.* Il est difficile de décider lequel est le plus coupable (1). » Voilà un excellent modèle des discussions telles que Johnson les comprenait. Désire-t-on l'entendre sur un sujet qui devait, quelques années plus tard, agiter et diviser toute l'Angleterre, voici, en quelques lignes, l'opinion de Johnson sur les Américains et sur la justice de leurs réclamations contre l'établissement des taxes nouvelles : « C'est, dit-il au docteur Campbell, une race de galériens : ils doivent nous être reconnaissants pour tout ce que nous leur accordons en leur faisant grâce de la corde (2). »

Le caractère de Johnson se trouvait d'ailleurs merveilleusement servi par la nature même des principes

---

(1) Boswell, p. 155. — Johnson cependant ne fut pas toujours ainsi dédaigneux pour Wilkes. Boswell lui-même nous raconte comment il le rencontra un jour dans un dîner. Charmé des attentions de Wilkes, il finit par se montrer fort gracieux pour lui, et se hasarda même jusqu'à critiquer indirectement la décision prise contre Wilkes par la Chambre des communes. (Boswell, p. 335.) Pour l'histoire de Wilkes, de son journal, de ses procès, de son expulsion de la Chambre des communes, voir le récit très complet de M. de Rémusat dans un excellent article sur Junius, *Revue des Deux-Mondes*, décembre 1851.

well, p. 258.

littéraires qu'il se chargeait de défendre. Il appartenait à cette école qui, après avoir, au 18e siècle, obtenu les applaudissements de toute l'Angleterre, est peut-être aujourd'hui traitée avec trop de rigueur. Partisan et admirateur de Dryden, de Pope, il avait, comme eux, adopté les principes soutenus au 17e siècle par la littérature française. Ce joug de la règle et de la discipline, que l'Angleterre devait supporter malaisément, Johnson l'avait subi lui-même dans sa tragédie d'Irène, et l'acceptait comme une contrainte salutaire. Il devait être un énergique défenseur de ces théories. qui préfèrent de beaucoup la sagesse à l'audace et placent la perfection dans la régularité. Enfin, Johnson se trouvait, par son âge, le dernier représentant de ces doctrines qui, après avoir également régné dans tous les pays de l'Europe, en étaient également repoussées. Il fut témoin de cette révolte universelle qui, de l'extrémité de l'Italie jusqu'au fond de l'Allemagne, protesta contre l'autorité de l'école française. Il eut donc à revenir sur ces principes pour les défendre, après les avoir imposés : il put ainsi assister à leur complet développement et les résumer dans toute leur force et toute leur vérité. On le voit, tout était d'accord pour indiquer le caractère des ouvrages de Johnson que nous voulons étudier. Nous le retrouverons dans ses critiques tel que nous l'avons vu dans ses études morales, énergique et pénétrant, mais surtout partisan des principes absolus, et les imposant toujours en maître impérieux.

I. *Dictionnaire* (1).

Ce n'est pas un détail indifférent que le premier ouvrage important de Johnson soit son Dictionnaire. Ce livre à peine terminé, il entreprend un second travail qui semble en être la suite. Au Dictionnaire, composé pour fixer la langue anglaise, succède une édition des œuvres de Shakspeare, c'est-à-dire du poète par excellence de la Grande-Bretagne, de l'auteur qui est pour la poésie anglaise ce qu'Homère était pour la Grèce, ce qu'est la Bible pour le protestantisme. Nous ne croyons pas nous méprendre sur la volonté de Johnson en rattachant ainsi ces deux travaux en apparence si éloignés à une seule et même pensée, au désir de ramener la langue et la littérature anglaise à une véritable unité. Sans insister trop long-temps sur ces deux ouvrages, qui semblent appartenir spécialement à l'érudition, nous ne pouvons nous dispenser de rechercher au moins la méthode et les intentions de leur auteur.

Dans la préface de son Dictionnaire, comme dans sa lettre à lord Chesterfield, Johnson nous explique lui-même quel but il s'est proposé d'atteindre. Il a été frappé de trouver la langue anglaise abondante sans or-

---

(1) Voir pour tout ce qui suit : — 1° Préface du Dictionnaire, volume II, p. 297 ; — 2° Plan d'un Dictionnaire anglais adressé à lord Chersterfield, vol. II, p. 289.

dre, énergique sans règle; il a surtout déploré l'invasion continuelle de mots étrangers qui, adoptés sans nécessité, remplacent souvent des mots indigènes et surchargent le langage sans l'enrichir. Telle est en effet la physionomie de la langue anglaise. On peut, en la décomposant, retrouver l'histoire même des invasions qui à diverses époques ont renouvelé la population de la Grande-Bretagne. Deux langues même, on peut le dire, vivent encore aujourd'hui à côté l'une de l'autre : la langue saxonne, et la langue latine, ou plutôt la langue française, car c'est de l'occupation de l'Angleterre par les Normands que date l'introduction de la plupart des mots qu'on peut ramener à une origine romaine. Ce mal, qui de nos jours fait sans cesse de nouveaux progrès, était déjà grand au XVIIIe siècle; Johnson voulait y porter remède en fixant, avec l'orthographe et le sens de chaque mot, la langue elle-même. La Grande-Bretagne n'a pas, comme la France dans son Académie, un corps littéraire et officiellement reconnu qui se charge de conserver la pureté de la langue, et de suivre l'usage en le dirigeant. Nous savons ce qu'on peut reprocher à l'Académie française, contre laquelle il n'est même plus spirituel d'avoir de l'esprit. Son rôle est toujours de représenter, non son époque, mais la génération précédente. C'est son défaut et son mérite : gardienne des traditions, elle peut parfois y paraître trop attachée, mais elle les conserve; et, quand elle n'est pas utile par ce qu'elle fait, elle l'est au moins par ce qu'elle empêche de faire. Ne pouvant, ne désirant même pas voir une Académie se fonder en Angle-

terre (1), Johnson voulut au moins essayer de remplacer son action en rédigeant un dictionnaire complet de la langue anglaise. Cette entreprise est d'autant plus digne d'éloges qu'il n'espérait en retirer aucune gloire. Il commence en effet par déplorer, en la reconnaissant, l'ingratitude du public pour les écrivains qui se chargent d'un pareil travail; cependant il se met à l'œuvre avec ardeur, sans se dissimuler les difficultés qu'il aura à surmonter. Elles sont sans nombre. La première, la plus grave, c'est de réunir tous les mots dont la langue se compose. Ces mots réunis, il reste à faire un choix. Dans quelle limite faut il adopter ou rejeter les termes spéciaux, les mots techniques, les expressions inusitées? Johnson se décide à en accueillir le plus grand nombre possible, sauf à écrire en lettres italiques les mots qui ne doivent pas être employés. Enfin où trouver la langue classique de l'Angleterre? quels sont les auteurs qui font autorité? Johnson déclare prendre avant tout pour arbitres les auteurs du siècle d'Élisabeth, qu'il désigne comme l'âge d'or de la littérature anglaise; mais il s'est toujours arrêté à la Restauration, et n'emprunte jamais une expression aux écrivains venus après cette époque (2). Pour l'ortho-

(1) Johnson se demande, dans la vie de Roscomon, si l'on pourrait établir une Académie en Angleterre, et traite ce projet de chimérique. Il en accuse la constitution même du pays (voilà une objection inattendue contre les gouvernements libéraux), le sentiment d'indépendance qui anime la nation. « On voudrait, dit-il, connaître les édits d'une Académie anglaise pour leur désobéir. » (Life of Roscomon, vol. I, p. 62.)

(2) Peut-être pourrait-on reprocher à Johnson d'être un peu

graphe et la prononciation, il se conforme à l'usage, même quand l'usage a tort, à moins que le mot ne soit assez défiguré pour que le sens même se trouve compromis. Tels sont les principes généraux qu'il expose dans sa préface. Pour chaque mot, il donne d'abord le sens, par une définition aussi courte et aussi claire que possible, l'orthographe, la prononciation et l'étymologie ; du sens général il passe aux sens particuliers, aux métaphores, aux sens poétiques, aux sens familiers, et enfin aux sens burlesques ; de là il descend aux locutions particulières, aux proverbes, aux expressions empruntées à des langues étrangères ou créées par analogie ; enfin il indique les synonymes, en marquant soigneusement où commence la distinction. Le plan de ce dictionnaire, tel que nous l'exposons, est en tout semblable à celui dont est chargée l'Académie française, mais Johnson n'a pas voulu laisser dans son ouvrage une lacune bien souvent signalée à l'Académie et qui n'est pas encore comblée : il a voulu expliquer et justifier l'emploi de chaque mot par des textes empruntés aux meilleurs écrivains. L'Académie avait eu la même pensée quand elle fit pour la première fois son dictionnaire ; mais, comme nous l'apprend Pellisson, *elle appréhendait le travail* (1). Est-il pourtant rien de plus nécessaire et de plus naturel que d'autoriser chaque expres-

---

exclusif, et de se renfermer dans une époque trop ancienne. Milton, Dryden, Pope, Addison, n'ont-ils pas le droit de faire autorité, et n'y a-t-il pas plus d'avantages que de périls à les considérer comme des auteurs classiques ?

(1) Voir Génin, *Récréations philologiques*, Revue de Paris, 15 avril 1856, p. 215.

sion par un exemple tiré d'un bon auteur ? Ces citations ont d'ailleurs un autre avantage. Disposées par ordre chronologique, elles indiquent en même temps les variations que subit à diverses époques le sens de chaque mot, et ainsi se trouve naturellement formé ce dictionnaire historique que Voltaire demandait à l'Académie, que nous n'avons pas encore, et que les frères Grimm préparent pour l'Allemagne. Quels que soient les défauts du travail de Johnson, c'est déjà une grande gloire que d'avoir donné l'exemple d'un pareil ouvrage. Il savait mieux que personne tout ce qui manquait à son œuvre. Interrogé par une dame sur un sens étrange qu'il avait attribué à un mot un peu au hasard, il étonna beaucoup son interlocutrice, qui comptait sur quelque savante explication, en lui répondant qu'il avait fait ainsi uniquement par ignorance (1). Cependant l'Angleterre se montra juste et reconnaissante. Quelque temps avant la publication de son Dictionnaire, Johnson avait sollicité et obtenu le titre de docteur de l'Université d'Oxford. Dès que l'ouvrage eut paru, lord Chesterfield se ressouvint de son protégé, si long-temps oublié, loua le livre dans le journal *le Monde*, et offrit à l'auteur un appui, qui fut noblement refusé. Garrick se fit l'interprète de l'admiration publique, et adressa à Johnson les vers suivants, dans lesquels il le célèbre un peu trop aux dépens de la France et de la vérité :

NC! M A.

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître qu'il y a, en effet, dans ce dictionnaire, plusieurs erreurs, des lacunes importantes, enfin des parties très imparfaitement traitées. Johnson ne savait guère les langues celtiques, qui ont contribué à la formation

« Parlez de guerre à un Anglais, il avancera hardiment qu'un soldat anglais peut battre dix Français; voulez-vous changer de combat, passer de l'épée à la plume, notre supériorité est encore plus grande, nos hommes sont plus grands encore. Dans les mines profondes de la science, quoique les Français puissent être assez fiers, leurs forces peuvent-elles être comparées à celles de Locke, de Newton ou de Boyle? Qu'ils rallient tous leurs héros, qu'ils réunissent tous leurs efforts, leurs écrivains en prose et leurs poètes, et, alors, qu'ils combattent avec les nôtres. D'abord Shakspeare et Milton, pareils à des dieux, mettent en déroute leur théâtre et leur épopée. Essaient-ils de lutter dans la satire, l'ode ou l'épître, leurs troupes battent en retraite devant Dryden et Pope. Enfin Johnson, bien armé comme un héros antique, a battu quarante Français, en battra quarante encore (1). »

---

de la langue anglaise; les étymologies sont souvent fautives, et il est impossible de prendre pour une histoire de la langue anglaise les quelques citations saxonnes qui se trouvent dans son introduction. Pour cet ouvrage, comme pour beaucoup d'autres, Johnson a montré plus de talent dans la conception que dans l'exécution même du travail. Mais il suffit de savoir quel labeur impose la confection d'un dictionnaire pour devenir indulgent.

(1) Talk of war with a Briton, he'll boldly avance
That one english soldier can beat ten of France,
Would we alter the boast, from the sword to the pen,
Our odds are shall greater, still greater our men.
In the deep mines of science, thong Frenchmen may toil,
Can their strenght be compared to Locke, Newton and Boyle?
Let them rally their heroes, send forth all their powers
Their versemen and prosemen, then match them with ours
First Shakspeare and Milton, Like gods in the fight
Have put their whole drama and epic to flight.
In satires, epistles, and odes would they cope

Cette attaque dirigée contre l'Académie française, ce ton de forfanterie, ne sont pas de très bon goût; mais les défauts de Garrick ne doivent pas nous empêcher de reconnaître les mérites de Johnson. L'Angleterre, encore aujourd'hui, admire son Dictionnaire, et s'en sert, ce qui vaut mieux. Sans doute l'auteur n'a pas complétement atteint son but, il n'est pas parvenu à fixer la langue anglaise, il n'a pas pu, surtout, la préserver contre l'invasion française; mais il a élevé à sa gloire un monument durable, en même temps qu'il faisait un livre resté classique. « Ce dictionnaire, dit la pétition que nous avons déjà citée (1), écrit sur un pauvre pupitre en bois de sapin, est pour l'Angleterre une précieuse propriété. Ce n'est pas seulement un travail philologique; c'est aussi une œuvre d'architecture. Par la solidité massive de ses fondements, la perfection et la fidélité de l'exécution, l'originalité de ses aperçus, la grandeur de son esprit et de son caractère, il en a fait un livre auquel on pourrait à peine en comparer quelque autre: c'est une espèce de cathédrale de Saint-Paul. »

Nous n'ajouterons à cet éloge que quelques détails, curieux parcequ'ils révèlent l'âpreté du caractère de Johnson, la violence et la passion qu'il portait partout. Certes, si jamais la littérature doit être pacifique, c'est dans un dictionnaire; de tels ouvrages semblent, par

---

Their numbers retreat, before Dryden and Pope.
And Johnson well arm'd, like a hero of yore
Has beat forty French, and wile beat forty more.
(Cités par Arthur Murphy, p. 18.)

(1) Voir l'Avant-propos.

leur nature, devoir rester étrangers aux luttes politiques et aux querelles des partis Au mot *Excise*, nous lisons : « Taxe inique mise sur le luxe, et réglée, non par les juges ordinaires de la propriété, mais par des misérables, que nomment ceux mêmes à qui l'excise est payée. » L'article *Renégat* renfermait contre lord Gower une attaque violente, que le libraire jugea prudent de supprimer. Un pensionnaire est défini par Johnson : un esclave payé pour obéir à son maître, et une pension : une paie donnée à un mercenaire pour qu'il trahisse sa patrie. Mais ne reprochons pas trop vivement à Johnson cette définition, qui lui causa un grand embarras, et peut-être aussi quelques remords, quand, à son tour, il accepta une pension du gouvernement.

II. *Edition de Shakspeare* (1).

Entreprise aussitôt que le Dictionnaire fut achevé, l'édition de Shakspeare n'était ni moins difficile, ni moins utile à la littérature anglaise. En 1765, Shakspeare, dont le grand nom était toujours vénéré, mais les ouvrages un peu négligés, ressemblait à ces idoles que les populations barbares adorent sans oser en approcher. Il fallait à Johnson un grand courage pour replacer sur un piédestal digne d'elle une statue, autour de laquelle s'était faite la solitude.

(1) Voir Drake, Shakspeare and his time; M. Guizot, Shakspeare et son temps; M. Villemain, Essai sur Shakspeare, articles du Journal des Savants, en 1856.

Les écrivains du temps de la reine Anne, dans leur admiration pour la France et pour les règles qu'elle leur enseignait, étaient injustes pour Shakspeare, et lui reprochaient sa barbarie. La langue même de Shakspeare avait vieilli, et dans le grand poète du XVIe siècle il y avait bien des mots que Dryden n'entendait pas. Cinquante années avaient, en changeant les usages, altéré le langage, multiplié les obscurités. Le texte même avait beaucoup souffert. Composées uniquement en vue de la représentation, les pièces de Shakspeare n'avaient jamais été revues ni corrigées par l'auteur lui-même. Treize seulement avaient été imprimées de son vivant. Les rôles étaient écrits pour les acteurs par des copistes inexpérimentés, qui multipliaient les fautes de prosodie et de grammaire; souvent les acteurs eux-mêmes mutilaient des passages importants, pour abréger leurs rôles. Enfin, Shakspeare quitta Londres et mourut sans songer ni à réunir toutes ses pièces, ni à corriger le texte, si souvent altéré (1). La première édition de ses œuvres fut publiée en 1623, par Hemynge et Condell. A cette édition incorrecte succéda plus tard celle de Rowe, qui, s'il faut en croire Johnson, se préoccupa médiocrement d'épurer ou d'éclaircir le texte qu'il publiait. Pope, au contraire, frappé des incorrections qui abondaient dans le travail de Rowe, rechercha les anciens manuscrits de Shakspeare, les collationna, et proposa souvent de fort heureux changements. Mais, assez dédaigneux pour ce qu'il appelait le stupide de-

(1) Guizot, Shakspeare et son temps.

voir d'un éditeur (the dull duty of an editor), il accomplit à peine la moitié de sa tâche, et ne chercha pas à distinguer les pièces réellement composées par Shakspeare de celles qui lui étaient faussement attribuées (1). Mais Shakspeare se trouvait exposé à un bien plus grand danger : quelques écrivains, montrant plus de bonne volonté que d'intelligence, s'occupaient alors à corriger, non plus le texte de quelques tragédies, mais les tragédies elles-mêmes. On voulait l'accommoder au goût du temps, on l'habillait à la moderne. Il y avait deux Shakspeare, celui de la reine Elisabeth, dont la barbarie déplaisait, et celui de Davenant ou de Dryden, qui reléguait dans l'ombre son frère aîné. Déjà Shakspeare n'était pas très bien compris, bientôt même il ne fut plus connu. En 1703, un poète, nommé Tate, donne comme son ouvrage un Roi Lear, dont il a, dit-il, tiré le fond d'une pièce de même nom, qu'un de ses amis l'a engagé à lire comme intéressante. C'est un ami de Johnson, le célèbre acteur Garrick, qui le premier revint au Shakspeare de la reine Elisabeth, « l'arracha à ces honteuses protections, prêta à cette vieille gloire la fraîcheur de sa jeune renommée, et remit le poète en possession du théâtre, comme de la patriotique admiration des Anglais (2) ». Johnson voulut aussi contribuer à cette résurrection du grand poète de l'Angleterre, et acheva enfin, en 1766, une édition de Shakspeare qu'il avait préparée pendant de longues années. Aujourd'hui que Shakspeare est mieux étudié et plus connu, les

(1) Johnson, Preface to Shakspeare, vol. II, p. 338.
(2) Guizot, Shakspeare et son temps, p. 136.

Anglais relèvent facilement de nombreuses erreurs dans ce travail considérable. Tel est le sort des éditeurs : leurs explications, leurs découvertes, deviennent bientôt des vérités adoptées par tous, et, pour ainsi dire, anonymes ; on ne leur laisse que leurs fautes, pour les leur reprocher. Johnson, tout en se trompant souvent, n'en a pas moins déployé une immense érudition, et il aura toujours la gloire d'avoir, le premier, donné une bonne édition de Shakspeare. Son livre est d'ailleurs précédé d'une préface qui mérite de nous arrêter quelque temps.

Nous avons déjà indiqué quels étaient, à l'égard de Shakspeare, les sentiments du XVIIIe siècle. Habitués à la politesse disciplinée de la littérature française, les Anglais étaient peut-être plus choqués des défauts de leur vieux poète que frappés de ses rares beautés. Lord Shaftesbury se plaignait de son style « grossier et barbare, de ses tournures et de son esprit tout à fait passé de mode. » Pope cherchait à excuser Shakspeare, et le plaignait d'avoir été obligé, afin de pourvoir à sa subsistance, d'écrire pour le peuple ; on le rejetait de plusieurs collections de poètes modernes, et on ne jouait ses pièces qu'en les mutilant. Le Shakspeare amendé par Dryden, Davenant et tant d'autres, était le seul qu'on osât représenter ; et le *Tatler*, ayant à citer des vers de *Macbeth*, les prenait dans le *Macbeth* corrigé par Davenant (1). Johnson, le premier, a reconnu la supériorité du vieux poète de la reine Elisabeth, et nous l'a

(1) Guizot, Shakspeare et son temps, p. 135.

rendu tout entier, avec ses qualités et aussi avec ses défauts. Il ne prétend pas, en effet, méconnaître les taches qui ternissent cet éclatant génie ; il les voit très nettement et les signale avec courage. Si dans certaines pièces de Shakspeare l'action est quelquefois interrompue, ou conduite avec tant d'indécision qu'elle semble flotter au hasard, si la catastrophe est trop précipitée et la dénoûment un peu brusque, Johnson ne craint pas de l'avouer. Il n'admire pas non plus toutes les plaisanteries, trop souvent triviales et grossières, qui de ses plus graves personnages font de vrais bouffons. Il signale et la longueur de ses narrations surchargées d'ornements inutiles, et le ton déclamatoire de ses discours, et ce goût pour les discussions subtiles, les sentiments raffinés, qui rappelle l'*euphuisme* de la cour d'Elisabeth, les défauts de Lilly et de son école. La recherche des jeux de mots, de ces concetti empruntés aux Italiens et qui ont trop souvent séduit le goût inexpérimenté de Shakspeare, n'est pas non plus dissimulée. Johnson ne demande pas grâce pour ses défauts ; il reconnaît seulement que la plupart sont surtout les défauts de l'époque même, et qu'on les retrouve chez tous les contemporains de Shakspeare. C'est à ce titre aussi qu'il excuse et les anachronismes, et les invraisemblances, si plaisamment relevées par Voltaire. Qu'Hector cite Aristote, que les amours de Thésée et d'Hippolyte soient transportés au milieu des féeries du moyen-âge, Shakspeare ne fait ici qu'imiter ses contemporains. Les bergers de l'Aminte citent aussi Aristote, et Sydney, dans son Arcadie, plaçait ses pastorales au milieu de la féodalité : singulière confusion, que

devait reproduire l'Astrée de d'Urfé. Je ne parle qu'en passant d'un dernier reproche adressé à Shakspeare par Johnson : il accuse le poète anglais d'immoralité, parce-qu'à la fin de ses pièces ce n'est pas toujours la vertu qui triomphe et le vice qui est puni. Cette erreur tient à cette singulière préoccupation que Johnson devait à sa piété. Mais comment ne savait-il pas que ce n'est pas le dénoûment d'une pièce qui en fait la moralité ? Qu'au dernier moment la vertu succombe et que le vice triomphe, peu importe, si, par l'élévation des sentiments qui animent son œuvre, le poète a su nous inspirer à nous-mêmes cette générosité, cette grandeur d'âme, qui préfère au crime impuni et couronné la vertu, même malheureuse et méconnue. Cette noblesse de sentiment se trouve-t-elle dans les drames de Shakspeare, ils ne peuvent plus être accusés d'immoralité, et la critique de Johnson est sans valeur. Il est vrai qu'il n'a pas toujours compris ce qu'il y a d'idéal dans les personnages qu'a créés le poète. Il le loue de nous montrer des hommes, et non des héros, d'avoir fait de son théâtre un miroir de la vie, et d'être toujours resté fidèle à la réalité, sans songer que la réalité véritable dans les arts n'est pas la même que dans la nature. Il ne suffit pas au poète ou au peintre d'exposer à nos regards un tableau ressemblant, s'ils n'y ajoutent l'expression de beauté ou de grandeur qui excite seule notre intérêt. Dans Shakspeare, ce qui nous attache, c'est que sous le personnage nous trouvons l'homme, la passion avec son caractère le plus général et le plus vrai. Telle est la puissance de ces créations, que nous ne pouvons plus séparer, dans notre imagination, les héros de Shakspeare des pas-

sions qu'ils éprouvent. Hamlet, Macbeth, Jago, Othello, Shylock, Richard III, Miranda, Juliette, Ophélia, Rosalinde, jamais notre mémoire n'évoque le nom de ces personnages et le souvenir de leurs crimes ou de leurs malheurs sans voir aussitôt s'animer et marcher sur la scène l'ambition, la cruauté, la folie, la vengeance, la jalousie, l'amour avec toute sa grâce, ses violences soudaines, ses tendresses et ses douleurs mortelles ! Tout vice qui n'a pas ce caractère de grandeur, ou dont la bassesse même ne sert pas à produire quelque grand effet, nous choque et nous repousse. Peindre un roi ivrogne, sous prétexte que les rois peuvent aimer le vin et que le vin enivre les rois comme les autres hommes, deux vérités fort peu contestables, c'est dégrader un personnage, non pas représenter fidèlement la nature, et ici Voltaire a raison contre Johnson aussi bien que contre Shakspeare.

Le critique anglais est plus heureux quand il juge le système dramatique de Shakspeare. Après avoir loué dignement la vivacité du dialogue, la variété des personnages , et le soin avec lequel le poète conserve à chacun sa physionomie particulière ; après avoir indiqué comment, dans le théâtre de Shakspeare, c'est le monde lui-même qui se déploie devant nous, avec tous ses contrastes de grandeurs et de misères, il aborde un de ces points délicats qui ont depuis suscité de si vives discussions, le mélange de la comédie avec la tragédie. Johnson, avec une sagesse qui n'a pas toujours été imitée, ne songe point à supposer à Shakspeare un système savant et compliqué, une de ces théories du désordre et de l'irrégularité qu'on a imaginées de nos

jours. Il remarque avec raison que la vie humaine, dont le théâtre n'est que l'image, présente souvent ces contrastes de tristesse et de gaieté qu'on reproche à Shakspeare. Il aurait pu aller plus loin encore, il lui était facile de montrer combien ces scènes familières ajoutent, dans certains moments, à l'horreur de la tragédie. C'est ainsi que M. Villemain, avec cette vive pénétration, ce goût éclairé qui ne s'égare jamais, a signalé l'impression produite par la scène des fossoyeurs, dans Hamlet, et par les froides plaisanteries dont s'égaient les musiciens près du tombeau de Juliette (1). Mais, lorsqu'il a fait ces sages réserves, Johnson a le bon sens d'avouer qu'il faut ici faire la part de l'inexpérience de Shakspeare, et qu'à l'époque où il écrivait, la distinction des genres, la séparation de la tragédie et de la comédie, n'étaient pas encore connues.

Il nous paraît traiter avec non moins de bonheur la question si controversée des trois unités. Que Shakspeare ait manqué à l'unité de temps et à l'unité de lieu, nul ne le conteste. Mais a-t-il eu le droit d'y manquer? Nous répondrons : Oui, sans hésiter, avec Johnson et avec tous les critiques modernes. L'unité de lieu était imposée au théâtre ancien par la présence du chœur, qui ne quittait pas la scène. Les modernes, qui ont adopté cette loi, d'abord sans réflexion, ont prétendu plus tard la défendre par des raisons de vraisemblance. Comment admettre, disent-ils, qu'un spectateur puisse ainsi consentir à se transporter en quelques heures

(1) Villemain, Essai sur Shakspeare.

d'Athènes à Corinthe, de Rome à Constantinople. Et voilà comment ont été créés au XVIIe siècle ces *intérieurs de palais*, ces singulières places publiques, où les personnages de la pièce peuvent se rencontrer à toute heure, et tous indifféremment, librement, sans être jamais interrompus ou gênés par un étranger. Comment a-t-il fallu si long-temps pour comprendre que le spectateur qui consent, au lever du rideau, à se croire transporté de Paris à Rome ou à Athènes, n'aura jamais pendant toute la pièce à faire un pareil effort d'imagination ni à admettre une telle invraisemblance (1)? L'unité de temps soulève la même objection. Il est plus facile de concevoir deux actes séparés par un intervalle de vingt années que de comprendre comment un espace de vingt-quatre heures est resserré dans une soirée, dans une heure, dans une scène qui dure à peine cinq minutes. Le temps se mesure régulièrement pour l'univers par la marche du soleil; mais l'homme le compte surtout par la rapidité et la succession de ses sensations. Que le poète tragique suive fidèlement la marche de nos idées, qu'il nous transporte toujours où notre imagination nous appelle, du palais de Macbeth ordonnant le meurtre de Macduff à la demeure de Macduff au moment où le crime va être commis; de Venise, où Iago a préparé ses ténébreuses intrigues, dans l'île de Chypre, où nous devons en voir le succès, dès qu'il n'y a pas d'interruption ni de surprise dans nos impressions, qu'importe

(1) On sait comment M. Lemercier prétendait conserver l'unité de lieu dans une pièce qui commençait en Europe pour finir en Amérique : il avait mis la scène sur un vaisseau.

la distance des temps ou des lieux, l'unité n'est pas violée, puisque l'unité des sentiments n'est pas détruite. Cette unité, Shakspeare ne l'a jamais méconnue; Johnson n'a pas de peine à le démontrer, et il soutient avec raison que c'est la seule unité réelle et nécessaire. Il faut savoir d'autant plus de gré à Johnson de ce jugement qu'il abordait la question avec les préoccupations de l'école du XVIIe siècle. Il professe une grande admiration pour la règle des trois unités; et, après avoir absous Shakspeare de ne pas s'y être asservi, il est presque effrayé de son audace. « Quand je réfléchis à la puissance et à la renommée de ceux qui maintiennent l'opinion contraire, je suis prêt à m'incliner dans un respectueux silence. Ainsi Enée renonça à défendre Troie quand il vit Neptune ébranler les murailles et Junon se placer à la tête des assiégeants » (1). Ces scrupules paraîtront peut-être bizarres, et l'on reprochera à Johnson d'avoir loué avec trop de timidité celui dont notre siècle a proclamé l'apothéose. Si la France, malgré sa vive admiration pour Shakspeare, mêle toujours quelques regrets à ses éloges, il est des pays où la critique est moins circonspecte. En Allemagne, M. Schlegel a célébré dans de véritables dithyrambes la gloire de Shakspeare, agrandie encore, s'il se peut, de l'autre côté du Rhin par M. Gervinus, qui fait de Shakspeare un Allemand et le célèbre comme un poète national. L'Angleterre n'est pas moins enthousiaste; on promet à Shakspeare une gloire qui n'aura de limites

(1) Johnson, Preface to Shakspeare, vol. II, p. 333.

ni dans le temps, ni dans l'espace; et, comme un éloge n'est jamais aussi complet que lorsqu'en exaltant un auteur ou une nation il peut en même temps déprécier les gloires voisines, on annonce qu'à l'époque où Voltaire et le souvenir même de la langue française aura péri, les bords du Gange, les rives de l'Ohio et les plaines de Sciola répéteront encore le nom du poète jadis traité de barbare (1). Nous ne nous aviserons jamais de discuter l'enthousiasme des poètes lyriques, même quand ils écrivent en prose; mais à ceux qui accuseraient Johnson d'avoir trop peu loué Shakspeare pour notre époque, nous ferons observer qu'il l'a beaucoup loué pour la sienne.

Parmi les éloges de Johnson il en est un qui a souvent étonné et que M. Guizot dit ne pas comprendre. Johnson déclare Shakspeare supérieur comme poète comique et plus propre à composer des comédies que des tragédies ou des drames. Ce jugement peut surprendre les Français, qui, saisissant d'ailleurs difficilement certaines qualités des comédies de Shakspeare, sont plus accessibles à la terreur et à la pitié qu'excite ce puissant génie. Cette opinion, sans être tout à fait juste, peut pourtant s'expliquer. Par sa jeunesse, par son éducation, par ses habitudes, par sa connaissance des anciennes ballades et des vieux contes, Shakspeare représentait un côté du caractère des Anglais que le protestantisme a supprimé, ou tout au moins trans-

(1) M. Morgan, cité par Drake, Shakspeare and his time, 2e partie, chap. 12, p. 602.

formé. L'Angleterre du moyen âge n'avait pas cette raideur froide et sombre que lui imposèrent les puritains. Elle écoutait volontiers, comme la France sa voisine, ces bons contes où la gaîté dégénère souvent en licence. Elle connaissait et estimait Boccace ; elle empruntait au moyen âge ses joyeux propos de buveurs, ses histoires de débauches seigneuriales ou monacales, et traduisait les vieux fabliaux de nos trouvères (1). Shakspeare, élevé à la campagne, nourri de ces contes populaires, en avait gardé le souvenir. Il appartenait à cette vieille joyeuse Angleterre (old merry England) qui allait disparaître.

Les pièces où se retrouvaient ces traditions nationales étaient les plus populaires; et la reine Elisabeth, cette savante princesse, se rencontrait cependant avec le goût du peuple de Londres quand elle demandait à Shakspeare de reproduire dans une seconde pièce le joyeux personnage de Falstaff. Nous avons voulu moins justifier Johnson qu'expliquer son erreur ; mais nous tenions à montrer qu'il n'a négligé aucun des traits principaux de Shakspeare, et que, si l'on songe à la date de son livre, il a fait son éloge avec une véritable audace.

Rendons justice, en finissant, aux sentiments honorables qui terminent cette préface. Johnson avait à parler de tous ceux qui avaient avant lui commenté Shakspeare; il ne relève leurs erreurs qu'en leur té-

---

(1) Voir sur les emprunts faits à la littérature française du moyen âge par l'Italie et l'Angleterre le XXIIe volume de l'Histoire littéraire de la France.

moignant le plus grand respect. Sachant lui-même tout ce que son œuvre laisse à désirer, il honore les travaux de ceux qui l'ont précédé, afin d'avoir droit aux mêmes égards de la part de ceux qui le suivront.

J'ai vu, dit-il en citant les vers de Pope, des critiques effacer le nom d'autres critiques et leur substituer leurs propres noms avec de grands efforts. Leurs noms, comme les autres, perdent leurs places et disparaissent, soit qu'ils s'effacent, soit qu'ils laissent reparaître ceux qui étaient inscrits d'abord (1).

Johnson n'a pas de basse jalousie; il sait tous les écueils de la carrière qu'il a parcourue; il honore ceux qui l'ont précédé, profite de leurs travaux, et ne veut qu'être utile, sans espérer la gloire; il n'attend de ceux qui le liront qu'un peu de reconnaissance s'il a éclairé leur route. Puissent les sentiments de respect que Johnson témoigne à ses devanciers lui concilier l'esprit des lecteurs. Ils nous serviront au moins d'excuse auprès de ceux qui seraient disposés à nous accuser de trop d'indulgence à son égard.

(1) Johnson, Preface to Shakspeare, p. 343.

CHAPITRE V.

LES VIES DES POÈTES.

Le dernier ouvrage de Johnson est le plus intéressant, le mieux composé, et l'expression la plus fidèle de son génie. Dans les Vies des poètes nous voyons en effet Johnson tout entier; nous y trouvons ses opinions politiques, ses tendances religieuses, ses affections et ses haines, ses préjugés, enfin les principes littéraires adoptés par l'Angleterre au XVIIIe siècle.

C'est encore à une spéculation de librairie que cet ouvrage dut naissance. En 1779, il fut chargé de ce travail par des libraires unis pour ruiner l'entreprise d'une maison rivale. Seulement ils se réservèrent le droit de choisir eux-mêmes les auteurs dont Johnson devait réimprimer les œuvres et écrire la biographie.

Le caractère commercial de cette publication, la nécessité imposée à Johnson de subir un pareil contrôle, expliquent les lacunes qu'on lui a souvent reprochées. Commencée seulement à Cowley et Milton, cette collection, qui, en excluant Chaucer, Spencer et Shakspeare, ne renferme pas non plus les œuvres de Goldsmith, mérite presque ce titre, proposé par un auteur anglais : Histoire de la poésie en Angleterre depuis la

décadence de la poésie. Ce recueil est, d'ailleurs, trop souvent déparé par les œuvres de poètes inconnus, qu'il était au moins inutile d'arracher pour un moment à un oubli trop mérité. Tel qu'il est, cet ouvrage n'en est pas moins d'un très grand intérêt pour l'histoire de la littérature anglaise. Chargé de publier seulement les œuvres principales des poètes, en y ajoutant une courte notice biographique, Johnson s'est de plus livré à une étude approfondie des principaux écrivains de cette époque. On peut seulement regretter qu'il ait cru devoir séparer la biographie de la critique. Ainsi éloignées des événements historiques qui peuvent les éclaircir, ces dissertations littéraires perdent un peu de leur intérêt et de leur autorité. Mais, s'il ne s'éclaire pas toujours de la lumière de l'histoire, Johnson a une pénétration peu commune pour connaître le caractère même de l'écrivain, les éléments de son génie, ses procédés de style, enfin pour fixer son véritable mérite. C'est donc réellement une histoire de la littérature anglaise pendant près d'un siècle que nous avons sous les yeux.

I. *Cowley. — Milton. — Butler.*

Shakspeare avait eu le rare bonheur de vivre dans un temps singulièrement favorable à la poésie. Sous la reine Elisabeth s'étaient rencontrés, sans se nuire encore, les souvenirs du moyen-âge et ceux de l'antiquité que venait de ressusciter la *Renaissance*. La cour était savante, mais n'ignorait ni ne critiquait les superstitions populaires. La reine Elisabeth, qui tradui-

sait Sénèque le tragique et Isocrate, se plaisait aux propos des joyeuses commères de Windsor, aux capricieuses querelles d'Oberon et de Titania.

Les deux Mythologies se traitaient en sœurs pour amuser la cour et la nation. Si l'Amour recevait Elisabeth à son entrée dans Norwich et lui présentait cette flèche d'or qui perce tous les cœurs (1), les fées prédisaient sa grandeur et se partageaient le soin de protéger son sommeil (2)! Le poète profita de cette double inspiration: Jules César, Antoine et Cléopâtre, Coriolan, Troïle et Cressida, Macbeth, Cymbeline, la Tempête, le Conte d'hiver, le Roi Jean, Othello, Henri VI, Timon d'Athènes, nous montrent bien, par la date de leur représentation, toute la liberté qui était laissée au théâtre (3). C'était la dernière lueur d'un beau jour. L'avènement de Jacques Ier vint tout changer. Ce prince imprévoyant et obstiné, prêt à tomber en faiblesse à la vue d'une épée, et qui avait laissé décapiter sa mère sans mot dire pour ne pas compromettre ses prétentions à la succession d'Elisabeth, était consciencieusement dévot et consciencieusement pédant! A son aspect s'évanouirent bientôt les fées, les génies et les sylphes, ces êtres aériens dont le moyen-âge avait peuplé le monde. Le roi Jacques avait déclaré la guerre aux démons, et composé un traité sur la matière. Un monarque n'écrit pas impunément une Démonologie; les courtisans imitèrent leur souverain et le devancèrent. Partout où le maître soup-

(1) Wharton, History of the English poetry, t. III, p. 492; cité par Drake et par M. Guizot.

(2) The merry wives of Windsor, acte V.

(3) Toutes ces pièces ont été écrites de 1605 à 1613-14.

connait un démon, les flatteurs empressés le voyaient tout entier, sans qu'il pût dérober à leur pénétration intéressée ni ses cornes, ni son pied fourchu. En 1620, Prospero n'eût pas impunément revêtu son costume de magicien, Ariel aurait été cité en justice, et sans doute Caliban eût été appelé à déposer comme témoin. Les fées et les génies s'enfuirent devant les bourreaux et les bûchers. Restée maîtresse d'un champ de bataille abandonné, l'érudition régna seule, envahit le théâtre et la littérature. On imita Rome, l'Espagne, l'Italie, et l'inspiration fut remplacée par la science. En même temps se manifestait dans le peuple un mouvement qui ne devait pas moins être fatal aux lettres. Le protestantisme, violemment imposé aux Anglais par Henri VIII, favorisé par Elisabeth, était enfin descendu dans la masse de la nation, et lui avait inspiré une horreur profonde pour toutes les superstitions du moyen-âge. Les lettres furent d'abord suspectes à la sévérité puritaine, et il suffit de quelques années pour changer cette défiance en une haine profonde. Condamnés à ne plus écrire que pour les grands, les poètes consultèrent, non plus le génie de la nation, mais le goût raffiné d'une cour savante et licencieuse. Aux tragédies romaines de Séjan et de Catilina se mêlaient des mascarades imitées de l'Italie, qui versaient à pleines mains le ridicule sur les puritains. L'année 1629 fut témoin d'une innovation dangereuse : une troupe de comédiens français parut à Londres, et pour la première fois, les Anglais virent représenter les rôles de femmes par des actrices. C'était exciter le plaisir des sens, et doubler le prix des équivoques grossières que se permettait trop souvent

la comédie. Ce scandale excita la colère des puritains (1). En 1633, Pymm lance son *Histriomastix*, volume de plus de mille pages, dans lequel ni le théâtre ni la cour n'étaient épargnés. A la table des matières, mais là seulement, se trouvait un mot injurieux appliqué aux femmes qui figuraient sur le théâtre. Des courtisans zélés, il s'en trouve toujours en pareille occasion, voulurent que ce mot s'appliquât à la reine, qui avait joué un rôle dans une pastorale représentée à Sommerset-House. En vain prouva-t-on que le livre de Pymm avait été publié six semaines auparavant, l'auteur fut condamné par la chambre étoilée à payer 5,000 livres d'amende, et à être deux fois mis au pilori. A chaque exposition, on devait lui couper une oreille. Pymm subit son supplice avec courage, mais cet excès de cruauté indigna les puritains, et ils s'en vengèrent quand ils arrivèrent au pouvoir. Dès le mois de septembre 1642, le parlement déclara que les représentations théâtrales devaient être interrompues; et, si la loi sommeilla quelque temps, les indépendants la réveillèrent et la firent exécuter. Tous les théâtres furent fermés en 1648 (2).

Il est facile de prévoir les suites de la condition que les événements faisaient à la littérature. Bannis du théâtre, séparés du peuple, les poètes devaient se retirer en eux-mêmes, pour chercher dans l'inspiration solitaire la création d'une œuvre immortelle, écrire le Paradis perdu, ou bien demander au monde le seul

(1) Gesichte der Englischen Literatur von J. Sherr. Chap. VII, p. 107.
(2) *Ibidem*, p. 108.

succès qu'il peut donner, obtenir l'admiration d'une coterie, et l'acheter le plus souvent par la recherche, l'affectation, le bel esprit, être Milton ou Cowley. C'est par l'étude de ces deux poètes que débute l'ouvrage de Johnson.

Cowley est le plus brillant représentant d'une école qui était alors dans toute sa gloire, celle des poètes métaphysiciens. Né en 1618, nourri dès son enfance de la lecture de Spencer, composant à dix ans une tragédie de Pyrame et Thisbé, à douze une pastorale, à dix-huit une comédie en latin, et méditant une épopée sur David, Cowley s'était habitué de bonne heure à ne voir dans la poésie qu'un jeu d'esprit et à ne chercher qu'une expression artificielle ! S'il chante sa maîtresse, c'est qu'il imite Horace et Pétrarque, c'est que tout poète doit être amoureux ; c'est une des conditions, j'allais dire une des charges de cette profession ! Pareil en ce point à beaucoup de ses confrères, il chante, pour suivre la mode, une maîtresse qu'il ne connaît pas, et nous chercherions en vain dans ses vers le nom de la seule femme qu'il ait aimée. Partisan dévoué des Stuarts, qu'il suivit dans leur exil et dont il chanta le retour, il célébra pourtant Cromwell, et mit au service des deux partis sa muse, aussi peu sincère en politique qu'en amour. Il n'a donc jamais ressenti l'inspiration, mais il faut ajouter qu'il ne la recherchait pas. Les poètes métaphysiciens sont, dit Johnson, des érudits qui cherchent d'abord à étaler leur science ! Remarquons, en passant, que cette épithète de métaphysiciens s'applique très mal à ces poètes raffinés, savants, beaux-esprits, et qui n'ont de commun avec la

métaphysique que leur obscurité. Mais, si le nom est mal choisi, le portrait est ressemblant. Johnson nous signale avec une rare sagacité les défauts de ces écrivains qui, également incapables d'atteindre au sublime ou au pathétique, cherchent avant tout des pensées ou des expressions nouvelles, et ne haïssent rien tant que le naturel ; comment ils accumulent les hyperboles, entassent des images confuses, des combinaisons étranges ; s'attachent toujours à quelque détail, sans avoir jamais une vue d'ensemble ; enfin sacrifient tout à de vains jeux d'esprit, aux concetti apportés d'Italie et enseignés à l'Europe entière par le cavalier Marino. Johnson l'explique en peu de mots et le prouve par de frappants exemples. Leurs pensées, dit-il, sont souvent neuves, mais rarement naturelles ; elles sont recherchées, mais jamais justes ; et le lecteur, au lieu de s'étonner de ne pas les avoir aperçues, est plutôt surpris de l'étrange abus de talent nécessaire pour les rencontrer. Ils ont sans doute de l'habileté, de la finesse, ils peuvent par hasard trouver une pensée ou une image heureuse ; mais leur érudition fatigue, leur esprit étonne, et même, quand ils réussissent le mieux, ils laissent le lecteur plus surpris que satisfait. S'ils ont d'ailleurs par hasard le bonheur d'exprimer une idée juste, ils ne tardent pas à la rendre fausse pour ne pas savoir s'arrêter à temps. C'est ainsi qu'il ne suffit pas à Cowley de comparer l'arbre de la science à l'arbre de la logique tel que le conçoit Porphyre ; chaque feuille donne une idée philosophique et les pommes deviennent des dissertations ! On trouve un rare modèle de ce ridicule dans l'Ode à la Muse, montée sur un charriot, qui a la

Nature pour postillon, l'Art pour cocher, et près duquel les Figures, les Concetti, les Amours innocents, les joyeux Mensonges, se tiennent en livrée. Qu'à la confusion du chaos succède l'harmonie des éléments dans ce concert de la nature, Cowley nous apprend que l'Eau et l'Air font la partie du tenor, et la Terre la basse. Souvent l'inconvenance s'ajoute à la bizarrerie des détails. Un amant infortuné s'adresse à celle qui l'a blessé d'un regard, et lui demande les cordiaux de sa pitié, car il s'est affaibli à force de *purgations*. Mais le défaut le plus ordinaire de ces écrivains, c'est d'être inintelligibles. Quelquefois tout le mérite de leurs vers repose sur un jeu de mots tiré d'une particularité rare, d'une étymologie douteuse ou presque oubliée. L'Angleterre, pendant les guerres civiles, ne peut plus s'appeler Albion (no to be named from White). Toujours placés entre la vie et la mort, n'ayant jamais ni assez de larmes pour éteindre leurs feux, ni assez de feux pour sécher leurs larmes, les amants s'abandonnent sans cesse à une douleur tellement prétentieuse, raffinée, qu'on a trop de peine à les comprendre pour avoir encore le temps de les plaindre (1).

Johnson a donc raison d'être sévère pour Cowley et son école ; il relève d'ailleurs avec justice quelques jolis

---

(1) A lover neither dead, nor alive.

Ce langage affecté, que la France avait emprunté à l'Allemagne et à l'Italie, se trouve déjà dans les poésies latines de Sannezar :

Aspice quam variis distringar, Lesbia, curis.
Uror, et, heu! nostro manat ab igne liquor;
Sum Nilus, sumque Ætna simul; restinguite flammas,
O lacrymæ, aut lacrymas ebibe, flamma, meas.

vers sur la Nuit ou sur l'Espérance, et il reconnaît les services rendus par ce poète à la versification anglaise. Mais il ne suffit pas d'avoir eu parfois le sentiment de l'harmonie, d'avoir rencontré quelques pensées brillantes pour être un grand poète. Cowley, sans inspiration naturelle, a suivi la mode de son temps, sacrifié au goût de la cour au milieu de laquelle il écrivait, et n'a profité de sa facilité et de sa science que pour devenir un pédant et un bel-esprit. C'est à lui et aux poètes de son école que peut s'appliquer le jugement sévère de Pascal contre ce jargon poétique où l'on ne voit que chaînes et que flammes. Seulement Pascal, justement choqué d'un tel langage, au lieu de condamner la poésie, aurait dû reconnaître qu'elle dédaignait d'inspirer de pareils écrivains.

Où donc avait-elle pu trouver un asile en Angleterre dans cette époque agitée par des révolutions politiques et religieuses? Elle s'était, comme toujours, réfugiée dans l'âme de ces hommes qui, associés aux grands événements de ces années orageuses, méritent par leur dévoûment et leur patriotisme d'exprimer les sentiments de la foule, de devenir l'écho d'un peuple tout entier. Les puritains, qui avaient eu leurs grands citoyens dans Pymm et Hampden, leur grand capitaine dans Cromwell, eurent leur grand poète dans Milton. Dévoué dès sa jeunesse à la cause de la révolution, Milton, que la curiosité, l'amour peut-être (1), avait entraîné en France et en Italie, avait regagné l'Angle-

(1) Élève de Cambridge, il s'était, dit-on, endormi sur les dalles

terre au bruit de ces premiers troubles pour y défendre la liberté. Quand Milton eut vu périr la république, chasser ses amis, déchirer les restes de Cromwell, insulter à tous les glorieux souvenirs de la révolution pour laquelle il avait vécu, pauvre, découragé, aveugle, il demanda pour sa vieillesse solitaire des consolations à la Muse qui avait charmé sa jeunesse. Il composa ainsi le Paradis perdu, ce sublime poème qui réunit toutes les conditions de l'épopée (1). Merveilleux, populaire, intéressant, non pour une nation, mais pour l'humanité tout entière, ce sujet permettait à Milton d'emprunter à la Bible toute les richesses de la poésie orientale, à la religion ses mystères les plus augustes et les plus terribles, et en même temps d'agiter les problèmes les plus ardus de la théologie et d'exprimer les sentiments les plus chers à son cœur, sans négliger d'imprimer à son œuvre la marque des préoccupations de son époque, de son propre caractère et de ses souffrances. La chute d'Adam, la première désobéissance de l'homme, la révolte de Satan, offraient à Milton le sujet du plus magnifique poème que puisse rêver un chrétien; et, par un heureux hasard, ce sujet merveil-

---

du collége; une jeune Italienne passa près de lui, le remarqua, traça sur un morceau de papier ces vers charmants de Guarini,

Occhi, stelle mortali,
Ministri de' miei mali,
Se chiusi m'uccidete,
Aperti, che farete?

et glissa le papier dans la main du jeune homme. « C'est peut-être un conte, ajoute M. Philarète Chasles. (Le Dix-huitième siècle en Angleterre, tom. II, p. 23.

(1) Voir sur Milton le très bel article de M. Macaulay, Essais, t. Ier, art. 1er.

leux était en même temps populaire. Grâce, en effet, aux querelles enfantées par les sectes protestantes, grâce à l'abus des citations bibliques, les démons de l'Ancien Testament, Belzébuth, Astaroth, Mammon, n'étaient pas plus inconnus aux puritains que Charles Ier ou lord Strafford, confondus par eux dans la même haine et souvent désignés par les mêmes noms. Milton ne s'exposait qu'au danger d'être accablé par la grandeur de son sujet; il ne l'a pas été. Et cependant, comme Gœthe l'a très bien remarqué, ce n'est pas encore ce qui excite le plus notre sympathie. « Le Paradis perdu de Milton, écrit-il à Schiller en 1797, m'étant tombé aujourd'hui par hasard entre les mains, m'a causé de merveilleuses émotions. Pourtant, dans ce poème comme dans toutes les œuvres des modernes, c'est surtout l'individu tel qu'il se manifeste qui appelle l'intérêt. Ce sujet est terrible, mais c'est vraiment un homme intéressant qui parle : caractère, sentiments, intelligence, puissance poétique et créatrice, et, par conséquent, beaucoup de bonté, il faut tout lui accorder. Cette circonstance particulière, qu'en révolutionnaire malheureux il sait mieux faire parler les démons que les anges, influe puissamment sur le plan même de son poème, comme sa cécité sur le coloris et l'éclat de son style. Ce sera toujours un livre unique, et plus il s'éloigne de l'art, plus le triomphe de la nature est éclatant. » (1) Il suffit d'être Français et d'avoir lu Voltaire

(1) Hettner, p. 62. — Auch bei diesem gesichte, wie bei allen modernen kunswverken, ist es eigentlich das individuum das sich dadurch manifestirt, welches das interest hervorbringt.

pour savoir que Milton a souvent mauvais goût. On peut regretter aussi d'être arrêté quelquefois par des discussions théologiques sur la question du bien et du mal, ou encore sur la lumière incréée et d'autres problèmes importants sans doute aux yeux des puritains, mais oubliés depuis long-temps. L'Europe entière n'en est pas moins aujourd'hui de l'avis de Gœthe. On admire le Paradis perdu, et ce qu'on y cherche avec le plus de curiosité c'est le caractère même de Milton. Sa réputation est impérissable; la force de son génie a de bonne heure arraché des applaudissements à ses ennemis eux-mêmes, et Johnson accorde les plus grands éloges au poète qu'il regrette d'être forcé d'admirer. On pouvait craindre qu'il ne fût pas juste pour Milton : très attaché à la haute Eglise et tory fanatique, Johnson ne regardait qu'avec horreur le secrétaire puritain de la République. Milton avait attaqué tout ce que Johnson était habitué à vénérer. Il avait demandé la liberté de la presse, que Johnson n'aimait pas; il avait écrit contre les prélats de l'Eglise anglicane; enfin il avait élevé la voix au nom de la patrie accusée du meurtre de Charles Ier.

Tandis que les Tudor s'étaient efforcés, comme tous les despotes habiles, de dissimuler à l'Angleterre son propre esclavage, les Stuarts, au contraire, au moment même où le peuple réclamait ses droits, prétendaient ériger en théorie leur domination contestée. La Bible, qui a des textes pour toutes les opinions, des armes pour tous les partis, fournit aux courtisans la théorie du droit divin et la monarchie absolue (1). La réponse

(1) Voir *Hobb es de Cive*, mais surtout Filmer, Patriarcha or the

du peuple à ces extravagantes prétentions ne se fit pas attendre et fut terrible. Il chargea le bourreau de la prononcer à Whitehall du haut de l'échafaud, et Milton essaya de la justifier. Aussi Johnson, dans la biographie du poète, ne perd pas une occasion de le calomnier. Après avoir déclaré que les opinions politiques de Milton, comme celles de tous les républicains, n'ont d'autre origine que la jalousie, la vanité, l'envie, l'amour du désordre, le désir de faire du mal, il le raille de s'être attaché à la république uniquement parceque c'est le gouvernement qui coûte le moins cher au peuple. Milton avait, sans doute, pour préférer la république à la monarchie, d'autres raisons que Johnson ne voulait pas connaître; mais, ce motif fût-il seul, l'ironie serait peut-être encore déplacée (1). Il l'accuse d'avoir proclamé des maximes de liberté absolue, tout en imposant à sa famille un despotisme digne d'un musulman. Il signale encore une contradiction choquante entre les éloges donnés par Milton à Cromwell quand il était le chef de la république, et son refus de le servir dès qu'il prétendit substituer sa domination personnelle à celle des Stuarts. Nous croyons pourtant, malgré Johnson, qu'on peut, sans être tout à fait déraisonnable, éprouver quelque scrupule à se courber sous un despote ambitieux, quoiqu'on ait célébré dans le même homme le

---

natural power of kings, publié en 1680, mais composé avant 1647, année où mourut Filmer.

(1) Milton's republicanism was, I am afraid, founded in an envious hatred of greatness, in petulance impatient of control, and pride disdainful of superiority.... There appears in his books like a turkish contempt of females...

premier magistrat d'un État libre. Mais, dans son ardeur à injurier Milton, celui qui devait accepter une pension de la maison de Hanovre en gardant son affection à la famille des Stuarts devient tout à coup d'une étrange délicatesse. La réputation poétique de Milton n'avait pas même désarmé sa sévérité, et Johnson, quelques années auparavant, donnait les mains à une fraude que peut seule expliquer la fureur des partis. Dans cette Angleterre, divisée par les guerres civiles, où, comme le remarque Voltaire, souvent profond même en plaisantant, Pope était un sot et Marlborough un lâche pour leurs adversaires politiques, les tories se trouvaient gênés par la gloire d'un poète puritain et républicain. Grotius avait composé un *Adamus exul*, drame qui, par quelques endroits, ressemblait à l'épopée de Milton; un jésuite, Mazénius, avait composé sur le même sujet un poème en vers latins dont Milton avait imité à peu près deux cents vers. Prouver que le plagiat était plus considérable, crier au vol, et faire du grand poète des républicains et des calvinistes un copiste maladroit, un effronté voleur, et voleur d'un jésuite, c'était un coup de maître. Un écrivain jacobite se présenta pour tenter l'entreprise. Lauder (c'est le nom de ce faussaire) prit une traduction en vers latins du Paradis perdu, ouvrage d'un élève d'Oxford, et en intercala des passages entiers dans une nouvelle édition du poème de Grotius (1). Johnson tomba dans

(1) Voir, sur cette intrigue, Voltaire, à l'article Milton, Dictionnaire philosophique; Philarète Chasles, les Pseudonymes anglais, XVIIIe siècle, t. II, p. 230-232.

le piége, et accueillit avec joie cette découverte. Cependant, il faut l'avouer, il ne persista pas long-temps dans son erreur et la reconnut franchement (1). Nous sommes heureux de constater que, dans la critique du Paradis perdu, on ne retrouve pas, quoiqu'on l'ait souvent répété, la trace de ces préoccupations. Johnson admire le Paradis perdu, il en loue dignement la beauté et la magnificence. Si, pour rester fidèle aux principes de critique qu'il a adoptés, il l'examine d'après les règles d'Aristote ou de Le Bossu, il proclame sans hésiter que toutes les conditions de l'épopée, le merveilleux, l'intérêt, la popularité, se trouvent réunies dans ce grand poème. Johnson relève dans Milton quelques défauts, mais toujours, il faut le dire, avec un grand respect pour le poète. Nous sommes obligés de convenir avec lui que, pour la plupart des lecteurs, l'épisode de la Mort et du Péché doit paraître horrible, et que le Paradis des fous est une imitation d'Arioste déplacée dans un sujet aussi sérieux (2). Mais il est deux reproches que nous ne pouvons admettre. Le poème manque d'intérêt, dit Johnson, parceque nous n'y retrouvons ni les mœurs ni les actions de l'homme. Les règles ont tort cette fois, comme pour Polyeucte, qui nous intéresse à son sort, quoiqu'il soit sans faiblesse. Pour un chrétien, Adam et Ève, dont la faute amène la chute et la rédemption de l'humanité, sont, sans contredit, les héros les plus intéressants d'une épopée. Prétendre qu'un bonheur et qu'un mal éternel, par la grandeur

(1) Lettre à M. Douglas, vol. II, p. 327.
(2) Life of Milton, p. 51.

même de la crainte et de l'espérance qu'ils éveillent, accablent l'imagination et la laissent incapable de terreur ou de pitié, c'est une théorie au moins singulière, surtout dans la bouche d'un homme qu'affectait si vivement la pensée de la mort et de la vie future (1). Nous ne croyons pas davantage que Johnson ait eu raison de blâmer l'intervention des anges ou des démons (2) et la forme sous laquelle Milton nous les représente. L'Église, dans ses tableaux, expose à nos yeux des archanges ou des diables, et nous habitue elle-même à ne concevoir ces purs esprits que revêtus de corps véritables. C'est ainsi que les poètes italiens ont vu et représenté Satan. Pour Dante, le Diable n'est pas un pur esprit; le souverain des enfers est un géant à trois têtes, dévorant éternellement trois grands criminels : Judas Iscariote, Cassius et Brutus, les meurtriers de César. De ces trois têtes, deux sont placées sur les épaules, et derrière elles s'élèvent deux ailes immenses pareilles aux voiles d'un navire. Le Diable de Tasse est aussi un immense géant, tel que se le représentent les imaginations méridionales, armé de cornes, d'une laideur formidable, et dont le buste est terminé par ce fouet terrible qui frappe les pécheurs, la queue traditionnelle de Satan. Les poètes modernes de l'Allemagne n'ont pas tous employé le même procédé. Si Klopstock, dans la Messiade, reproduit assez exactement le Satan de Dante et de Tasse, Gœthe fait de Méphistophélès non seulement un logicien, le Diable de

(1) *Ibidem*, p. 50.
(2) Life of Milton, p. 51.

Dante l'était déjà, mais un brillant cavalier, portant gaîment son épée et vêtu à la dernière mode. Le Diable n'est plus reconnaissable qu'à ce pied de cheval emprunté par Gœthe à une vieille tradition allemande, et que la chaussure la plus élégante ne peut dissimuler. Milton a conservé le Satan de l'Écriture, mais en l'agrandissant. Tandis que Dante nous décrit l'étendue de l'enfer, ses différents cercles, avec la précision d'un voyageur ; tandis que, pour donner à son œuvre l'apparence de la réalité, il mesure et l'enfer et Satan lui-même avec une rigoureuse exactitude, Milton s'adresse à notre imagination, et, pour la frapper plus sûrement, affecte d'écarter toute idée un peu précise. Quand l'archange rebelle, après avoir roulé neuf nuits à travers les airs, veut contempler l'abîme dans lequel il a été précipité, et qu'il se lève au milieu du lac de feu qui l'entoure, Milton le compare à un géant fils de la Terre, à Typhon, à Briarée, ou enfin à Léviathan, ce monstre qui épouvante la mer du Nord et qu'un navire norwégien a souvent pris pour une île ou pour un écueil. Ses démons ne sont ni des bêtes horribles ni de pures abstractions ; leur grandeur nous empêche de les mesurer et de nous en faire une idée nette qui diminuerait notre étonnement ; ils restent cachés pour nous dans une obscurité mystérieuse qui nous trouble davantage, et si Dieu, pour les humilier, se plaît à les renfermer tout à coup dans les corps des plus vils reptiles, nous sommes frappés de la punition bien plus que choqués de l'invraisemblance.

Telles sont les réserves que nous avions à faire sur les jugements de Johnson. Pour le style de Milton,

nous ne pouvons qu'adopter ses éloges; il en reconnaît la richesse et l'harmonie. Partisan de la rime, il va jusqu'à pardonner à Milton d'avoir composé son poème en vers blancs. « Je ne puis, dit-il, désirer que son ouvrage soit autre qu'il est. » Aussi ajoute-t-il, seulement pour ne pas déserter ses principes : « Comme tous les autres héros, Milton doit être plus admiré qu'imité. (1) »

On peut le voir par cette analyse, que nous avons prolongée à dessein, Johnson n'a pas méconnu la gloire de Milton et n'a pas essayé d'abaisser le mérite du Paradis perdu. Qu'on songe aux préjugés de Johnson, à la violence de ses passions politiques, à ses emportements dont la biographie même du poète porte trop souvent les traces, et l'on sera étonné de le voir aussi prodigue d'éloges pour un écrivain dont il détestait tout, excepté les vers. Il est difficile d'être plus équitable pour un ennemi.

Le dix-septième siècle n'avait pas montré une aussi grande impartialité. Dryden seul avait proclamé la supériorité de Milton (2), mais sa voix était restée sans écho. La cour de Charles II, importunée de cette gloire ennemie, imposait silence aux admirateurs de ce poète, et réservait ses applaudissements pour l'auteur d'Hudibras, pour Butler, qui accablait les puritains de ses railleries. Il faut le reconnaître, les presbytériens prêtaient beaucoup au ridicule. Leurs citations continuelles de la Bible, leur langage inspiré, tout, jusqu'à leur costume, était affecté et pouvait paraître comique. Ils

(1) Johnson, Life of Milton, p. 83.
(2) This man cut us all.

avaient de plus le malheur de confondre dans la même persécution des crimes, des dissentiments politiques, enfin des amusements innocents que la sévérité puritaine pouvait seule condamner. C'était un crime de porter des mouchoirs brodés, de danser, de planter des arbres de mai; les beaux-arts trouvaient en eux des ennemis implacables et aveugles. Tandis que Charles Ier avait accordé sa protection à Van-Dyck, à Inigo Jones, les puritains fermaient les théâtres, proscrivaient les tableaux, brisaient les sculptures et imposaient à toute l'Angleterre l'austère discipline d'un couvent. Les cavaliers, persécutés et croyant peu aux convictions de leurs adversaires, voyaient dans ce rigorisme non seulement une affreuse persécution, mais une méprisable hypocrisie. Sans doute aussi quelques ambitieux sans pudeur avaient pu prendre le masque de la dévotion pour satisfaire à toutes leurs passions. Mettre en scène un pareil personnage, montrer un puritain zélé qui se met en campagne pour réformer le monde, et qui, sous ces grandes prétentions à la vertu, ne cache que des vices honteux, telle fut la pensée de Butler (1). C'était, pour les cavaliers, une bonne fortune dont ils résolurent de profiter. Les puritains vaincus et ridiculisés, la restauration était complète et la dynastie des Stuarts affermie à jamais. Butler, s'il faut en croire Johnson, aurait représenté dans son héros un vieux puritain chez lequel il aurait vécu dans son enfance, sir Samuel Luke, un des officiers de Cromwell (2). Nous nous contenterons

(1) Johnson, Life of Butler.
(2) *Ibidem*, p. 54.

de remarquer avec Johnson que, pour que le portrait fût ressemblant, on pouvait faire d'Hudibras un pédant ridicule, un hypocrite, mais non un lâche, car les cavaliers n'avaient pas le droit de mépriser la valeur des puritains. Le plan du poème est fort simple : c'est celui de Don Quichotte. Un juge de paix puritain, Hudibras, qui a entrepris de réformer l'Angleterre, part avec son fidèle écuyer pour assurer le triomphe de la bonne cause :

Quand les profanes et les saints
Dans l'Angleterre étaient aux prises,
. . . . . .
Que partout, sans savoir pourquoi,
Au nom du ciel, au nom du roi,
Les gens d'armes couvraient la terre,
Alors monsieur le chevalier,
Long-temps oisif, ainsi qu'Achille,
Tout rempli d'une sainte bile,
Suivi de son grand écuyer,
S'échappa de son poulailler
Avec son sabre et l'Evangile,
Et s'avisa de guerroyer (1).

On devine le reste : toutes les aventures entreprises par Hudibras tournent à sa confusion et ne servent qu'à dévoiler chez lui un vice de plus. Ici, comme dans Don Quichotte, se déroule pour le héros une longue suite de mésaventures qui se succèdent sans aucun plan. Un pareil ouvrage peut s'allonger à volonté. En 1663 avait paru la première partie, composée de trois chants seulement; la seconde partie fut publiée en 1664, et enfin suivie d'une troisième en 1678. Ces dates suffisent pour indiquer que l'auteur obtint un

(1) Voltaire, Hudibras, Dictionnaire philosophique.

grand succès. Les courtisans lurent tous Hudibras ; le roi Charles II le citait volontiers, mais ne songeait pas à enrichir Butler, qui mourut dans la pauvreté. Hudibras est aujourd'hui oublié. Ne voir que le côté ridicule de son époque, c'est mal la comprendre ; c'est n'en saisir que ce qui ne doit pas lui survivre, et se condamner à n'être plus intelligible au bout de quelques années. Tel est le malheur de Butler (1). Au XVIIIe siècle déjà l'on avait beaucoup de peine à lire son ouvrage ; Johnson, qui y retrouve ses passions personnelles, y relève des longueurs et des obscurités, mais il ne se lasse pas d'admirer la verve comique du poète. Pourtant il est lui-même obligé d'avouer que l'esprit qui éclate dans ses vers fatigue de bonne heure le lecteur, qui n'a malheureusement nulle part pour se reposer une idée généreuse, un sentiment élevé. Voilà le plus grand défaut d'Hudibras (2). Sans doute il n'aurait pas survécu tout entier aux ridicules qu'il attaquait, sans doute nous aurions toujours sauté pardessus les discussions théologiques, et nous nous serions plaints, comme Johnson, d'y trouver trop de discours et pas assez d'action ; mais nous avons à lui adresser un plus grave reproche. On a souvent comparé son livre à Don Quichotte : c'est se montrer injuste pour Cervantes. Le héros du roman espagnol n'est qu'un fou animé des sentiments les plus généreux. Son seul tort c'est de ressusciter la chevalerie errante au temps de Philippe II ; mais son erreur même révèle une âme noble, un caractère qui aurait pu être

(1) Johnson, Vie de Butler, p. 55.
(2) Voltaire, Hudibras, Dictionnaire philosophique.

héroïque. Dans tout le roman jamais ce n'est une pensée d'intérêt qui l'anime; il ne songe qu'à redresser des torts, protéger des veuves et des orphelins. C'est, on peut le dire, un véritable chevalier errant; il a toutes les vertus de sa profession, et c'est pour cette raison qu'il est ridicule, sans jamais cesser d'être intéressant. On aime son courage, sa délicatesse, sa grandeur d'âme, tout en riant des sottises qu'elles lui font commettre, et l'on s'attache tellement au bon hidalgo qu'on finit par regretter les coups de bâton que Cervantes lui délivre d'une main trop libérale. Butler a défiguré son modèle en le copiant :

> Sir Hudibras, cet homme rare,
> Était, dit-on, rempli d'honneur,
> Avait de l'esprit et du cœur;
> Mais il en était fort avare.

Un pareil héros n'excite pas l'intérêt, et l'on ne s'amuse de ses malheurs que jusqu'au moment où ses défauts inspirent le dégoût. Dès lors, il est impossible de continuer la lecture. Butler a si mal compris Cervantes que dans les détails même il l'imite fort mal. Que Merlin impose à Sancho de délivrer Dulcinée aux dépens de ses épaules, la plaisanterie tombe juste, parceque Sancho n'a suivi son maître que pour des avantages matériels : il se trouve puni par où il a péché. Rien n'est plus amusant que sa résistance, et la colère de don Quichotte s'apprêtant à lui donner double mesure si Merlin n'arrêtait son bras courroucé (1); mais qu'Hu-

(1) C'est ce qu'exprime très bien Sancho dans un langage où il

dibras se donne la discipline pour racheter les péchés d'Israel, c'est un non-sens véritable. S'il s'impose ce supplice, il est donc dévoué à la religion et habitué aux austérités (1)? Sancho, don Quichotte, restent dans leur rôle; Hudibras au contraire en sort tout à fait. Malgré ces défauts, Butler obtint un grand succès, et éclipsa la gloire de Milton, mais sans être plus heureux. « Il tournait les ennemis du roi Charles II en ridicule, et toute la récompense qu'il en eut fut que le roi citait souvent ses vers. Les combats du chevalier Hudibras furent plus connus que les combats des anges et des diables du Paradis perdu; mais la cour d'Angleterre ne traita pas mieux le plaisant Butler que la cour céleste ne traita le sérieux Milton, et tous deux moururent de faim, ou à peu près (2). » C'est que ni l'un ni l'autre de ces poètes, qui empruntaient également leur inspiration au puritanisme anglais pour le railler ou l'exalter, n'appartenait à l'école alors en faveur, à celle qui recevait les leçons de la France, qui devait produire Dryden et Pope, et que Johnson a défendue jusqu'à ses derniers moments. Aussi le critique anglais, s'il juge avec impartialité et souvent très sainement la période de la littérature anglaise que nous venons d'exposer, s'étend-il avec plus de complaisance sur les auteurs qui ont suivi. Là il trouve ses modèles,

---

entre peut-être plus de bon sens que de délicatesse : « Vala te el diablo por modo de desencatar; yo no sè que tienen que ver mis posas con los encantos. » (Don Quijote de la Mancha, secunda parte, capitulo 35.)

(1) Johnson, Vie de Butler, p. 58.

(2) Voltaire, article Hudibras, Dictionnaire philosophique.

ses maîtres ; lui-même ne nous montre plus seulement sa pénétration, mais il expose toutes ses théories de critique littéraire.

II. *Dryden.*

Les biographies de Dryden et de Pope ont été composées avec un soin particulier. Johnson a écrit ces notices *con amore*, avec complaisance ; il parle de ces deux poètes en auteur plein de son sujet, qui s'en est pénétré parcequ'il trouve son estime d'accord avec ses sympathies. Aux yeux de Johnson, Dryden et Pope sont deux grands poètes : le premier parcequ'il est le père de la critique (1), parcequ'il a soumis la littérature anglaise à des règles ignorées de ses devanciers ; le second pour avoir pieusement recueilli cet héritage et avoir perfectionné ce que Dryden avait ébauché. L'un commence à réformer le goût par ses leçons plus que par ses exemples, étudie des règles contre lesquelles il pèche quelquefois ; son successeur, toujours irréprochable, profite des fautes de son maître autant que de ses principes, et mérite de devenir le poète chez lequel la critique peut relever le moins de défauts. Dryden et Pope sont le Malherbe et le Boileau de l'Angleterre. C'est à dessein que nous choisissons le nom de deux poètes français pour désigner le père et le plus brillant représentant d'une école qui empruntait à la France

(1) The father of english criticism. (Vie de Dryden, p. 92.)

les habitudes et les lois de sa poésie. Tel est en effet le premier caractère de la littérature anglaise à cette époque. Charles II, pendant son exil, avait vu représenter quelques uns des chefs-d'œuvre de notre théâtre; il aimait ces compositions régulières et majestueuses où le poète, en mettant des rois sur la scène, n'oubliait jamais le respect dû à leur grandeur en leur prêtant des actes ou des paroles sans noblesse, et conservait les règles de l'étiquette aussi bien que celles de l'art poétique. Charles II aimait la France, qui le pensionnait, à laquelle il vendait l'Angleterre et son propre honneur. Il faisait venir de Paris ses maîtresses, ses perruques et ses tabatières; il voulut que Paris lui fournît aussi sa littérature. Il n'existait pas en Angleterre d'école assez puissante pour opposer son influence à la volonté royale. Les opinions politiques de Milton le condamnaient au silence et à l'oubli. Les autres poètes, plus ou moins habiles imitateurs de Cowley, étaient préparés d'avance, par leur amour de l'érudition, par le soin extrême qu'ils donnaient à la forme même, à l'harmonie du vers, à la place de chaque mot, mais surtout par leur docilité, au rôle qu'ils allaient jouer. Cette école impuissante, qui avait pu fleurir seulement sous Jacques Ier, sous ce *gouvernement boiteux* que Shakspeare (1) flétrissait déjà à son origine, fut abandonnée, ou plutôt modifiée par les écrivains, sans la moindre résistance. Ils allèrent de Cowley à Boileau aussi facilement qu'ils avaient passé de Charles Ier à Cromwell, pour revenir à Charles II.

---

(1) The limping sway. (Sonnet 66.)

Quelle fut la marche de cette révolution, dans quelle mesure servit-elle les lettres en disciplinant le génie anglais? c'est ce que nous nous proposons d'étudier avec Johnson dans les œuvres de Dryden et de Pope. Autour de ces deux écrivains nous grouperons tous les poètes de la même école, imitateurs plus ou moins timides de la Muse française, Prior, Otway, Swift, Addison, qui tous ont été les élèves de Dryden ou les rivaux de Pope. L'admiration de Johnson pour ces deux grands écrivains, les louanges qu'il leur prodigue, la nature même des beautés qu'il signale, des défauts qu'il est obligé d'avouer, nous éclairent sur le génie de cette époque et aussi sur celui de Johnson. En suivant attentivement sa critique, nous jugerons et les écrivains qu'il étudie, et le juge lui-même.

Dryden (1), par ses défauts comme par ses qualités, était merveilleusement propre à la réforme qu'il entreprit. Etranger à la poésie du siècle de la reine Elisabeth, privé de cette imagination puissante et créatrice qui ouvre des routes nouvelles, il avait besoin de modèles et en chercha de bonne heure. A ses débuts, il imitait Cowley et les écrivains de la même école. Il est facile de relever dans ses stances héroïques sur le lord-protecteur, ou dans son *Astræa redux*, de graves fautes de goût: jeux de mots, concetti, allusions détournées, accumulation d'images incohérentes, tout annonce un écolier, et un écolier maladroit qui de son

(1) Sur Dryden, voir M. Villemain, Cours de littérature du XVIIIe siècle. C'est à la fois un bonheur et un grand embarras que de trouver sur sa route de pareils guides.

maître imite d'abord les défauts; cependant on reconnaît dans ces premières pièces le versificateur habile qui emploie les procédés d'un style déjà savant. Il possède toutes les ressources de la versification anglaise et s'applique à l'enrichir encore par de nouvelles découvertes. Dans ces poèmes, le fond n'est pas ce qu'il y a de plus important: tout sujet lui est bon, pourvu qu'il puisse le traiter en vers harmonieux, et l'orner d'une belle dédicace qui lui soit bien payée, car Dryden travaille pour vivre, et sa Muse est toujours à qui veut l'acheter. Il a loué Cromwell, il célèbre Charles II. Le couronnement du roi est l'objet d'un nouveau poème; il chante le chancelier lord Clarendon et la bataille de Bergen. La peste dépeuple Londres, il chante la peste; un incendie détruit la moitié de la ville, il chante encore. Que lui importent, en effet, tous ces événements? La grande question, la grande préoccupation de Dryden, c'est de savoir si le vers blanc l'emporte sur la rime, les rimes triplées sur les rimes redoublées, l'iambe sur l'alexandrin, le quatrain sur les stances. Dans ses tragédies nous retrouvons les mêmes préoccupations. Ce qu'il veut avant tout, c'est composer un ouvrage d'après les règles proclamées en France; il adoptera les trois unités, et écrira sa pièce en vers rimés. Quant à la fable du poème, il l'emprunte à des auteurs étrangers et l'accommode aux exigences de la scène française. Quelques exemples nous suffiront. En 1665, il fit représenter la Reine des Indes, qu'il avait composée en collaboration avec Howard. Voici l'analyse de cette tragédie : Montezuma, un vaillant général, aime Horatelle du roi; il demande sa main au monarque, qui

refuse parceque Montezuma n'est pas de sang royal. Le général jure de s'en venger ; il livre bataille à son ennemi, le bat, et fait prisonniers le roi et sa fille Horatia. La reine aime aussi Montezuma : elle veut donc tuer Horatia. Ici arrive un malheur imprévu. Le fils du roi, apprenant que la mort d'Horatia est décidée, se tue de désespoir, car il l'aimait éperdument. Cependant, sans que l'on voie clairement pourquoi, Horatia n'est pas mise à mort. La révolte triomphe : Montezuma est proclamé roi; la reine se tue. Montezuma épouse Horatia, car on découvre enfin qu'il était lui-même d'une race royale. En 1675, Dryden fait jouer une tragédie conçue à peu près de la même manière ; elle est intitulée Auren-Zeb. La scène se passe à la cour d'Agra. Là se trouve la reine Indamora, qu'on retient prisonnière. Elle est si belle que nul ne peut la voir sans l'aimer. Le fils chéri de l'empereur Auren-Zeb l'adore, et son amour est partagé par Indamora; mais l'empereur aime aussi Indamora et chasse son fils par jalousie. Pour vivre dans la retraite la plus profonde, seul avec Indamora, il abandonne la couronne à son second fils Morat. Par malheur, lui aussi aime Indamora ; il trahit son père et essaie de tuer son frère, dans lequel il voit un rival encore plus redoutable. Arrive alors la mère de Morat, Nourmahal, qui brûle pour Auren-Zeb d'une passion semblable à celle de Phèdre pour Hippolyte, et qui sauve Auren-Zeb. Elle réussit : Auren-Zeb est proclamé roi ; Morat meurt subitement et sans doute empoisonné; le vieil empereur rend Indamora à Auren-Zeb, et la reine s'empoisonne. Je ne sais pourquoi il me semble lire une pièce de Crébillon ; au milieu de tant de crimes

entassés dans une intrigue péniblement nouée et entremêlée si mal à propos de scènes amoureuses, je me rappelle involontairement Atrée, Thyeste, Egisthe, et l'étonnement d'Electre, qui se demande avec tant de raison comment:

. . . . . à travers sa douleur
Ithis a pu trouver le chemin de *son* cœur (1)!

Il me paraît difficile de rien imaginer qui soit plus bizarre, plus froid et plus révoltant; mais, nous ne saurions trop le répéter, mettons-nous en garde contre cette illusion si naturelle qui consiste à croire que pour un poète tragique ce qu'il y a de plus important c'est la marche de la pièce et le caractère de ses personnages. Voltaire, à la fin de sa vie, à partir d'Olympie, faisait un peu ses tragédies pour les notes qu'il comptait placer au bas des pages (2). Dryden composait les siennes pour ses préfaces. Chacun de ses ouvrages est en quelque sorte une thèse littéraire, un précepte en action; et, pour qu'on ne se méprenne pas sur le caractère de ses œuvres, il commence par nous exposer son système. De très bonne heure il écrit un traité sur l'art dramatique (3), dans lequel il compare le théâtre français au théâtre anglais, invoque le témoignage des anciens, enfin discute la fameuse question des trois unités. Ce dialogue est justement célèbre. Pendant

(1) Villemain, Cours du XVIIIe siècle (Crébillon).

(2) Voir la lettre à d'Alembert où, en lui envoyant Olympie, il lui recommande de lire les notes.

(3) Essay on dramatic poesy.

que la peste de Londres a fait fermer tous les théâtres, trois hommes d'esprit, lord Buckan, sir Charles Sedley, James Howard et Dryden lui-même sont mis en scène sous les noms de Critès, Eugène, Liside et Néandre. On examine toutes les conditions de l'art dramatique; chaque interlocuteur défend tour à tour la France, l'Angleterre, la règle des unités, la liaison des scènes et la liberté du théâtre de Shakspeare. La conclusion est timide : Dryden, entraîné par le XVIIe siècle et le goût de son époque, n'en est pas moins encore tourné vers le XVIe siècle et vers Shakspeare; il l'admire, comme il doit plus tard admirer Milton, et en trace même un magnifique portrait que M. Villemain nous évite la peine de traduire : c'est à lui que nous emprunterons cette citation.

« Je commence par Shakspeare, dit-il. C'était de tous les modernes, et peut-être de tous les anciens poètes, l'homme qui avait l'âme la plus vaste et la plus compréhensive. Toutes les images de la nature lui étaient présentes, et il les reproduisait sans effort et par inspiration. Quand il décrit une chose, vous faites plus que la voir, vous la sentez. Ceux qui l'accusent d'avoir manqué d'instruction lui donnent le plus grand des éloges: il savait d'instinct; il n'avait pas besoin des livres pour lire la nature; il regardait en dedans, et il la trouvait là. Je ne puis dire qu'il soit partout égal à lui-même; s'il l'était, je lui ferais injure de le comparer même au plus grand des hommes. Il est souvent plat, insipide; sa verve comique dégénère en grossièreté, son élévation sérieuse en enflure; mais il est toujours grand lorsqu'une grande occasion lui est offerte. Personne ne

peut dire que Shakspeare, trouvant un sujet convenable à son génie, ne se soit pas élevé au dessus des autres poètes

Quantum lenta solent inter viburna cupressi (1). »

Mais Dryden ne devait pas toujours garder cette mesure; en vieillissant, il abandonnait de plus en plus les traditions de Shakspeare, pour se rapprocher du théâtre français. A la fin de sa vie, il entreprit de corriger le grand poète de l'Angleterre; il refit ainsi la Tempête, Troïlus et Cressida. Cette dernière pièce était précédée d'un essai sur la tragédie (on the grounds of criticism in tragedy). Cette fois il se déclare tout à fait pour la France, et c'est elle seule qu'il prétend imiter dans OEdipe, écrit en collaboration avec Lee, dans Don Sébastien (2). C'est que Dryden était entraîné par les circonstances au moins autant que par la pente naturelle de son génie. Poète lauréat, il consultait avant tout le goût de la cour; il fut même obligé de mettre sa Muse au service du parti qui le payait. Sous Charles II, il écrivit contre le duc de Monmouth sa célèbre satire Absalon et Achitophel; sous Jacques II, il fit plus encore: quand il parut évident que les catholiques seuls devaient prétendre aux faveurs de ce fanatique entêté, Dryden embrassa la religion catholique. Toutes les conversions sont respectables, pourvu qu'elles soient sincères; mais on peut toujours suspecter celles qui sont utiles. Dryden n'échappa point aux soupçons; bientôt même il attira

(1) Villemain, Cours de littérature du XVIIIe siècle, V^e leçon.
(2) Heltner, p. 88.

sur lui le ridicule en écrivant contre les dissidents son poème la Biche et la Panthère, où l'on voit ces deux animaux discuter les dogmes du christianisme, la présence réelle, la communion sous les deux espèces, et citer les Pères de l'Eglise. C'est pour répondre à ce singulier ouvrage que fut publiée la satire intitulée Le Rat de ville et le Rat des champs (The country Mouse and the city Mouse). Peu de temps après éclata la révolution de 1688; l'Angleterre chassa le souverain factieux dont le règne n'était qu'une longue conspiration contre les libertés de son peuple. Dryden perdit et la faveur de la cour et sa place de lauréat; il ne gagna à sa conversion que le ridicule et la pauvreté. Il fallut revenir au théâtre, et c'est à cette époque que se placent ses dernières tragédies, conçues tout à fait à l'imitation de la scène française : en 1678, Tout pour l'amour (All for love), qui n'est que l'Antoine et Cléopâtre de Shakspeare; en 1679, OEdipe, puis Troïlus et Cressida; en 1682, le Duc de Guise; en 1690, Don Sébastien; en 1692, Cléomène, pièce froide, languissante, et qui n'eut aucun succès.

On le voit, Dryden n'est ni un poète d'une grande imagination, ni même un critique très hardi; ce n'est que peu à peu qu'il se laisse aller à son admiration pour la régularité, et trop souvent il l'imite aux dépens de la nature. Il est correct, mais froid, souvent déclamatoire et rarement pathétique; cependant il rencontre souvent de beaux vers, et quelquefois, comme dans l'ode à sainte Cécile, une véritable inspiration. Mais là n'est pas sa véritable gloire : Johnson le loue surtout des services qu'il a rendus à la langue anglaise,

et il faut avouer que Dryden a beaucoup fait pour en assouplir la roideur. Sa prose est brillante, harmonieuse, pleine de souplesse et de variété ; il y a là une richesse de tons, une élégance d'expressions qu'on ne connaissait pas encore, et Dryden avait sur ses prédécesseurs l'avantage d'avoir la conscience de son art. Avant lui, les écrivains rencontraient quelquefois la beauté ; Dryden la cherchait, et, quand il la trouvait, il connaissait tout le prix de sa découverte (1). Ses vers ont les mêmes qualités. Il a singulièrement perfectionné la versification anglaise. Qu'il ait changé d'opinions dans quelques questions, défendu vivement la rime pour l'abandonner plus tard, peu importe : c'est une preuve de plus de l'importance qu'il attachait à ces questions, puisqu'il les a étudiées toute sa vie. Le premier il a donné à la poésie anglaise sa pompe et sa majesté. Waller fut doux, écrivait Pope; mais Dryden nous a appris à unir dans nos vers la cadence sonore, la démarche majestueuse et l'énergie divine (2).

Dryden a donc été un critique souvent clairvoyant et un grand artiste de style ; il a eu du génie dans les détails ; enfin il a eu l'honneur d'être, en Angleterre, le chef d'une école qui devait dominer pendant près d'un siècle et produire de nombreux écrivains. Ce n'est pas seulement Lee, Otway, dont la Venise sauvée n'est pas assez admirée par Johnson, qui sont les

---

(1) Johnson, Vie de Dryden, p. 113.

(2) Waller was smooth ; but Dryden taught to join
The varynig verses the full resouding line,
The long majestic march, and energy divine.
(Cité par Johnson, Vie de Pope, p. 202.)

élèves de Dryden ; il compte parmi ses disciples Swift, Addison, Pope, tous les poètes qui ont brillé sous la reine Anne. Il domine tous les écrivains de la Restauration, auxquels il est supérieur en génie autant qu'en moralité. C'est encore un mérite qui devait flatter l'âme religieuse de Johnson. Ce sévère méthodiste ne pouvait en effet que jeter des regards de colère et de mépris sur les plus célèbres écrivains de cette époque, sur Davenant, sur Rochester, qui, prétendant être disciple de Boileau, avouait être resté ivre pendant cinq années, et faisait passer dans ses vers la licence de sa conduite (1). Dryden, malgré ses faiblesses, est relevé par tous ceux qui l'entourent. Il paraît, en effet, difficile de rencontrer dans l'histoire des lettres une époque où l'on trouve à la fois plus de corruption et plus de cynisme. La poésie ne faisait que s'accommoder aux mœurs du temps, et c'est par la politique qu'avait commencé la démoralisation de l'Angleterre.

Les poètes habituels de la cour, Davenant, Waller, avaient célébré Cromwell comme Charles II. Waller avait même été plus heureux, nous n'osons dire mieux inspiré, dans l'éloge de Cromwell ; et, lorsque Charles II lui en fit le reproche, il se contenta de répondre que les poètes réussissent mieux dans la fiction que dans la vérité. Une lâche flatterie servait à excuser une bassesse. Dryden n'était pas resté plus pur que ses contemporains. Son premier ouvrage est une ode consacrée à l'éloge du lord-protecteur. « Quand le roi fut rétabli,

(1) Villemain, Cours de littérature du XVIIIe siècle, V^e leçon, t. Ier.

Dryden, comme les autres panégyristes de l'usurpateur, changea d'opinion ou de langage, et publia un poème intitulé *Astrea redux* sur la restauration et l'heureux retour de Sa Majesté sacrée le roi Charles II. « S'il fut coupable, continue Johnson, cette faute lui était commune avec tant d'autres écrivains, qu'elle ne lui attira ni une inimitié, ni un reproche (1). » Cette phrase renferme un aveu précieux; elle n'est que trop vraie. L'Angleterre se trouvait alors dans une de ces époques où, des révolutions soudaines transportant sans cesse la victoire dans un camp nouveau, celui qui veut toujours être avec les triomphateurs doit souvent changer de maîtres. Dans ces temps malheureux, la foule de ceux qui désertent leurs principes pour suivre la fortune est si grande que la morale publique en paraît ruinée. La lâcheté est érigée en théorie; elle a ses apôtres, qui font du succès une vertu et déguisent des vices sous des noms magnifiques. On ne trahit plus les vaincus, on les oublie afin de servir sa patrie; et l'on abandonne ses amis de la veille, on les calomnie au besoin, non par intérêt, mais par devoir, par dévoûment. C'est un sacrifice dont les vrais hommes de cœur doivent savoir gré à ceux qui sont assez généreux pour l'accomplir.

L'immoralité politique était justifiée et encouragée par la corruption des mœurs; le vice était à la mode, et c'est le roi qui donnait à la nation l'exemple de la débauche. Un jour que le comte de Shaftesbury entrait dans la chambre de Charles II, le roi, en l'apercevant, s'écria : « Voilà le plus libertin de tous mes sujets! —

Dryden, p. 92.

Oui, Sire, de vos sujets, » dit Shaftesbury en s'inclinant (1). Il laissait au roi la première place, et c'était justice. Cependant, il faut le dire, un souverain plus austère aurait eu peine à réprimer le besoin de licence qui travaillait alors la Grande-Bretagne. Après la révolution qui coûta à Charles Ier le trône et la vie, les puritains, maîtres de l'Angleterre, commirent la faute de vouloir diriger l'État avec les principes de l'Écriture. On ne gouverne pas une nation comme une église. Le Parlement fit contre l'impiété des lois terribles, qui engagèrent la religion dans une lutte où elle devait être vaincue. On alla jusqu'à déclarer que nul ne pourrait remplir des fonctions publiques si sa piété n'était à l'abri de tout soupçon. Décréter ainsi l'observation exacte de tous les préceptes de la religion, c'est décréter l'hypocrisie. La piété, d'ailleurs, telle que le gouvernement peut l'imposer, ne porte que sur des actes extérieurs; la conscience échappe à la surveillance la plus vigilante et se révolte contre des actes qu'elle réprouve. Jeûner régulièrement, assister à tous les offices, porter un costume sévère, citer les psaumes, prendre pour nom de baptême un verset entier de l'Ecriture, c'est tout ce qu'on peut obtenir. Singulièrement compromise par son alliance avec la politique, la religion fait place à une dévotion officielle, irritant ceux qui la subissent autant peut-être que ceux qui s'exposent à tout pour la braver. D'abord réduite à se cacher, l'impiété ne tarde pas à se montrer hardiment, et bientôt son triomphe est assuré.

---

(1) Heltner, p. 98.

En Angleterre, d'ailleurs, les puritains, en associant la religion à leur victoire, l'avaient condamnée à succomber dans leur propre défaite. Le retour de Charles II ne fut pas moins hostile aux principes religieux des puritains qu'à leurs principes politiques. Lasse du joug qu'elle avait supporté quelque temps, l'Angleterre se hâta de célébrer sa délivrance en foulant aux pieds ce qu'elle avait été forcée d'adorer. Ce fut un spectacle pareil à celui que présenta la France, lasse de dévotion à la mort de Louis XIV, ou affranchie de l'austérité républicaine au 9 thermidor. Londres a eu dans les cavaliers de Charles II les roués de la Régence et les incroyables du Directoire. Montrer du respect pour l'Eglise, trahir des habitudes de piété, n'était-ce pas déclarer son attachement aux puritains et protester contre le rétablissement de Charles II ? Quiconque lisait la Bible était un partisan de la révolution, un ennemi du roi. Douter de Dieu, outrager la religion, railler ses ministres, c'était faire acte de bon royaliste ; enfin, la mode même protégeait l'impiété. Les seigneurs qui avaient suivi les Stuarts dans l'exil avaient vu la France, où même la piété soupçonneuse du grand roi n'avait pu triompher d'anciennes habitudes de plaisir et de liberté. Plusieurs peut-être avaient été admis dans cette société du Temple où, sous les yeux du grand-prieur, La Fontaine, Chaulieu, La Fare, Ninon de Lenclos, préparaient le XVIIIe siècle. Tous avaient vécu au milieu de cette brillante jeunesse qui sacrifiait trop souvent sa dignité à ses plaisirs. Les Anglais, en imitateurs maladroits, avaient remplacé la galanterie française par la débauche, et suivi l'exemple de leur souverain, de

Charles II lui-même, triste jouet de ses favoris et de ses maîtresses. L'impiété et la licence n'ont pas besoin d'être ainsi encouragées pour multiplier leurs conquêtes. Quand les passions humaines sont à la mode, quand on peut, en n'écoutant que ses désirs, flatter un souverain et servir son ambition personnelle, il faut, pour se défendre contre les attraits du vice, une vertu qui ne se trouvait pas à la cour de Charles II. Si la révolution avait développé l'hypocrisie, la restauration fut le naufrage même de la morale.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur les misères de la cour de Charles II, ni sur le spectacle présenté à la nation par ce roi débauché, qui supportait patiemment les caprices de Barbara Palmer, d'Eléonore Gwinn, et recevait des mains de Louis XIV Mme Cardwell, pour en faire la duchesse de Portsmouth et lui sacrifier la dignité de sa couronne aussi bien que les intérêts de son royaume. L'avénement du rigide Jacques II ne mit pas fin à ces désordres. Ce prince faible et obstiné, inepte et pédant, froidement violent et patiemment fanatique, sut allier la débauche à la dévotion. Pareil à Philippe V, dont la faiblesse est si énergiquement flétrie par Saint-Simon, il n'osait sacrifier ni son confesseur à sa maîtresse, ni sa maîtresse à son confesseur ; il allait du P. Pètre à Catherine Sedley, faisant entrer l'un au conseil privé, nommant l'autre duchesse de Dorchester, leur accordant également une grande influence, sans pouvoir se décider à être pieux sans faiblesse, ou libertin sans scrupule. Les lettres, oubliant que leur devoir est d'améliorer la société en l'éclairant, flattaient la corruption. Jamais, dans l'histoire de la littérature an-

glaise, le talent ne fut plus rare, la morale plus relâchée (1). Butler, dans son Hudibras, avait flétri l'hypocrisie des puritains et livré aux railleries du public les saints du Parlement : c'était justice ; mais les beaux-esprits de la cour de Charles II se soucièrent peu d'établir une distinction entre la vertu, toujours respectable, et l'affectation de la vertu, toujours méprisable et souvent ridicule. Les vices furent hautement célébrés, et la débauche trouva ses poètes lyriques. Le théâtre, qui, s'il n'est pas une école de morale sévère, n'en doit pas moins respecter les lois de la société, le théâtre réserva toutes ses complaisances pour la séduction et le libertinage, ses railleries pour la vertu outragée. Les deux poètes comiques les plus célèbres de la restauration sont Wicherley et Congrève (2). Wicherley, selon la piquante expression de M. Macaulay, se défend contre la critique de la même manière que le hérisson contre les chasseurs. On recule devant la nécessité de le citer. Servile imitateur du théâtre français, il emprunte à Molière des personnages pour les altérer et les dégrader. L'Agnès de l'Ecole des femmes, cette charmante enfant que toutes les précautions d'Arnolphe n'ont pu abêtir, et dont le cœur s'éveille à l'amour ; Horace, empressé, mais toujours respectueux pour celle qu'il doit garder pure afin de lui donner son nom, perdent toute

(1) Sur le caractère de cette époque, voir Macaulay, History of England, tom. I et II (éd. Tauchnitz); Villemain, Cours de littérature du XVIIIe siècle, t. Ier, leçons IV, V, VI; Armand Carrel, Histoire de la Restauration des Stuarts.

(2) Macaulay, The comic dramatist of the Restauration. (V^e volume des Essais, éd. Tauchnitz.)

leur dignité en passant sur la scène anglaise. D'une comédie pleine de délicatesse Wicherley fait une basse intrigue entre un débauché impudent et la femme idiote d'un campagnard. On ne se sent guère la force de le blâmer trop sévèrement : il écrivait pour la société au milieu de laquelle il vivait, pour la cour de Charles II, où il jouissait des faveurs de la duchesse de Cleveland (1). Il est vrai qu'il partageait l'amitié de sa belle protectrice avec bien des favoris, parmi lesquels on distinguait un danseur, et un jeune homme, nommé Jack Churchill, dont elle commença la fortune par ses largesses. Tout le monde sait d'ailleurs par quels honteux trafics se poussait, à la cour de Charles II, celui qui devait plus tard être, sous le nom de Marlborough, un des plus grands généraux de son siècle.

Avec plus de talent que Wicherley, Congrève est moins coupable (2). Il a cependant encore trop d'indulgence pour le vice, qu'il s'efforce de rendre toujours aimable. Dans ses pièces, comme dans toutes celles que l'on représentait alors, si un séducteur s'introduit dans

---

(1) Le commencement même de cette intrigue suffirait pour caractériser l'époque dont nous nous occupons. La duchesse de Cleveland, qui admirait la beauté de Wicherley, mit un jour la tête à la portière de sa voiture, et, sous les yeux de toute la cour, elle lui cria : « Vous êtes un drôle, un coquin (Sir, you are a rascal, a villain) »; et, ajoute M. Macaulay, à qui nous empruntons cette anecdote, elle lui adressa encore une injure impossible à citer, mais fort usitée en espagnol, et qui pouvait sans injustice être adressée aux fils de la duchesse. Macaulay. (Comic dramatist of the Restauration, p. 165, volume IV, édition Tauchnitz.)

(2) Voir sur Congrève l'article consacré à Congrève et Addison par M. Thackeray (English humorist).

une famille pour abuser de l'innocence d'une enfant, si une femme sacrifie à ses passions la paix du foyer domestique, l'honneur de sa maison, c'est au libertin corrompu, à la femme adultère, que seront donnés les beaux rôles. Les maris sont sacrifiés sur la scène comme dans le monde. Molière, du moins, s'il cédait une fois aux désirs de Louis XIV, avait soin de chercher un séducteur dans l'Olympe, et si la résignation d'Amphytrion ne profitait pas à M. de Montespan, au moins un adultère emprunté à la mythologie n'était-il pas un danger sérieux pour les mœurs publiques.

L'excès du mal devait bientôt amener un changement salutaire. L'Angleterre s'émut en entendant une protestation éloquente contre les scandales que la comédie étalait complaisamment sur la scène. En 1698, Collier publia son Rapide coup d'œil sur la licence et l'immoralité du théâtre anglais. Ce livre, aujourd'hui oublié, fut un véritable événement : tout le monde littéraire s'en préoccupa. Malgré son pédantisme et ses erreurs, malgré les limites qu'il veut fixer à la comédie en lui interdisant certains sujets, comme si tout ridicule ne pouvait pas être soumis à ses attaques, Collier obtint un immense succès. Toute la nation fut de son avis. On oublia ses opinions politiques, son attachement aux Stuarts, l'absolution donnée par lui publiquement au pied du gibet à sir John Friend et à sir William Parkins, convaincus d'avoir comploté le meurtre du prince d'Orange; on s'associa aux plaintes d'un honnête homme qui, pour exprimer son indignation, trouvait des paroles

éloquentes. Wicherley, Congrève, Vanbrugh, Dryden lui-même, étaient violemment attaqués. Congrève seul osa répondre (1), et il eût été plus sage pour lui d'imiter le silence prudent de Dryden. La réplique de Collier fut accablante. Congrève ne put même se dédommager de cette défaite en ramenant le public à ses ouvrages ; sa dernière pièce n'eut aucun succès. Grâce à Collier, la morale fut vengée et le théâtre purifié. Il ne faut cependant pas attribuer à Collier tout seul le mérite de cette victoire. Quelques années avant la publication de son livre s'était passé en Angleterre un événement qui devait modifier profondément la société, et réveiller tous les nobles sentiments auxquels la cour de Charles II affectait d'insulter. En 1688, l'Angleterre, fatiguée des provocations de Jacques II, punit les coupables manœuvres du souverain en le chassant; la Grande-Bretagne donna la couronne à Guillaume, prince d'Orange, et accomplit sa dernière révolution. Ces deux mots suffiraient pour justifier, s'il en était besoin, l'exil d'un roi qui avait prétendu imposer par la violence ses propres convictions à tous ses sujets. Avec les Stuarts disparaissaient non les vices, qui sont éternels, mais la faveur que la cour leur accordait. Un peuple, d'ailleurs, n'accomplit jamais une grande révolution sans que les plus généreux sentiments viennent l'animer. Quelquefois ce n'est qu'un éclair rapide qui brille un moment ; mais souvent aussi les efforts long-temps soutenus, les persécutions courageusement subies, les combats ar-

(1) Il répliqua à Collier par un pamphlet intitulé : Amendments of M. Collier's false and imperfect citations.

demment livrés, entretiennent dans les âmes, même après la victoire, les vertus développées pendant la lutte. La révolution de 1688 fut faite au nom de la dignité de l'Angleterre, au nom de la religion et de la morale sans cesse outragées pendant la restauration (1). Les Stuarts chassés, chacun était tourmenté du besoin d'être honnête. Au plaisir du théâtre on aurait presque préféré l'ennui édifiant du prêche. C'est à une société nouvelle que Collier demandait la condamnation de scandales qu'elle-même venait de punir. Elle fut aussi sévère pour le théâtre qu'elle l'avait été pour la cour.

Il était temps de mettre un frein à la licence des auteurs de cette époque. La littérature ne pouvait pas continuer à être une école d'immoralité publique, comme l'était le théâtre avec Wicherley, Congrève et leurs contemporains. La décence revint à la mode, et, sous la reine Anne, les écrivains affectèrent de respecter les mœurs autant que les poètes de la restauration avaient essayé de les corrompre. La poésie n'y perdit ni sa force, ni son éclat; et c'est une belle époque, si on la compare au règne de Charles II, que celle de la reine Anne! L'école française se continue avec Prior et Addison, et produit dans Pope un grand poète, le Boileau de l'Angleterre.

---

(1) Voir l'histoire de cette révolution morale dans M. Macaulay, Essay on the comic dramatist of the Restauration.

III. *Pope* (1).

La biographie de Pope nous fera mieux connaître encore les théories de Johnson et le caractère de cette critique qui, aux écarts de l'enthousiasme, aux élans d'une imagination créatrice, préfère la sagesse disciplinée, la marche prudente d'écrivains plus raisonnables. Johnson, il faut le dire, était ici l'interprète de son siècle; les qualités qu'il reconnaît dans Pope, et qu'il vante peut-être avec trop de complaisance, étaient celles que le XVIIIe siècle estimait le plus. En France, Buffon déclare que le génie est une longue patience; en Angleterre, Johnson fait le plus grand des poètes de celui qui s'est formé par la patience et le travail. Il nous montre avec une curiosité respectueuse les premiers travaux de cet enfant qui, à douze ans, avant de se bien connaître, décide qu'il sera poète. Johnson insiste sur ses premières études; il nous le fait voir lisant la traduction de l'Iliade par Ogilby, celle d'Ovide par Sandys, et admirant surtout les *bonnes rimes*. Dès sa plus tendre enfance il s'exerce à l'imitation. C'est un élève de Dryden; il n'a fait que l'entrevoir : *Virgilium tantum vidi*, nous dit-il en répétant le cri d'Ovide. Mais, s'il n'a pu le connaître assez pour profiter de ses leçons, il a du moins recueilli son héritage. Moins heu-

(1) Vie de Pope, par Johnson, vol. I, p. 266.—Thackeray, Essai sur Pope; Villemain, XVIIIe siècle, etc.

reux encore que son maître dans l'invention, il le surpasse pour l'éclat et l'harmonie de la versification. En général il emprunte le sujet de son poème : l'Essai sur la critique est une imitation de Boileau ; la Boucle de cheveux est composée d'après le Lutrin et la *Secchia rapita*. Dans l'Essai sur l'homme, il ne fait que mettre en beaux vers les idées philosophiques de Bolingbroke et de Shaftesbury ; mais tel était le goût du temps qu'à vingt-cinq ans, de l'aveu de tous, Pope était le premier poète de l'Angleterre (1). Ce jugement ne pouvait être cassé par Johnson ; lui-même partageait l'opinion générale, car le goût public était cette fois d'accord avec ses opinions personnelles. Arrêtons-nous donc un moment sur le caractère même des œuvres de Pope ; nous jugerons le critique en jugeant l'écrivain, qu'il admire assez pour ne lui reconnaître ni un supérieur ni un rival.

Pope méritait-il d'exciter un aussi grand enthousiasme ? Nous ne le croyons pas. Le fond de son génie était un grand bon sens, développé par un travail opiniâtre et une application continuelle. Même dans les conversations, Pope n'oubliait jamais qu'il était écrivain. Se présentait-il tout à coup un mot, une pensée heureuse, il se hâtait de le recueillir pour le faire entrer dans ses vers. Assez riche d'ailleurs pour n'avoir pas besoin de prostituer sa muse à tous les événements publics, il pouvait laisser passer sans les célébrer les

(1) The best poet in England. — Ce sont les paroles mêmes de Swift. Johnson, Vie de Pope, p. 278.

naissances royales, les baptêmes, les couronnements, et toutes ces fêtes qui imposent aux écrivains nécessiteux un tribut plus officiel que poétique. Il travaillait lentement, et ne publiait jamais un ouvrage sans l'avoir soigneusement corrigé. Aussi trouvons-nous dans ses poèmes toutes les beautés que peuvent produire un travail assidu, l'étude des écrivains et le sentiment de l'harmonie. La Forêt de Windsor, imitée de la Colline de Cooper, nous charme par la variété et l'élégance des descriptions; le Temple de la Renommée, la Messiade, sont composés avec un art infini et dans un style de la plus grande richesse; l'Epître d'Héloïse à Abailard, traduite par Colardeau, et où, comme l'a si bien dit M. Villemain, la perfection de l'art simule tout le désordre de la passion, paraît à Johnson une des plus heureuses créations de l'esprit humain (1); la Boucle de cheveux est un élégant badinage qui renferme des morceaux excellents : nous pouvons signaler, par exemple, le portrait de l'Envie, traduit par Voltaire. Mais Johnson va bien plus loin dans ses éloges : il félicite vivement Pope d'avoir substitué les gnomes et les sylphes aux divinités un peu vieillies du paganisme, et même trouve Pope plus moral que Boileau, qui a osé railler l'orgueil et les querelles des chanoines (2). Pope est donc un grand poète pour Johnson, un des premiers poètes de l'Angleterre et du monde entier : car, il faut le dire, Johnson préfère la Messiade à l'églogue de

(1) Villemain, Littérature du XVIIIe siècle, VIIe leçon.
(2) Vie de Pope, p. 303.

Virgile à cause de la dignité du sujet (1), et l'Iliade de Pope à celle d'Homère pour son élégance. L'Iliade de Pope est donc, de l'avis de Johnson, un des plus beaux monuments de la littérature. « C'est l'Iliade, nous dit-il naïvement, telle qu'Homère l'aurait faite au XVIIIe siècle. » Nous croyons plutôt qu'au XVIIIe siècle Homère n'eût pas fait l'Iliade; mais que Pope ait perfectionné l'œuvre du poète grec, c'est là ce que nous n'avouerons jamais. Selon Johnson, quand les nations sont sorties de la barbarie, elles rougissent de leur ignorance et appellent l'art à leur secours. Virgile a été obligé d'être plus élégant qu'Homère; Pope a dû ajouter à l'auteur qu'il traduisait des ornements qui ne seraient pas dans l'original, et quels ornements! les grâces d'Ovide (2). Johnson nous indique ici la théorie de Pope, celle de tout le XVIIIe siècle, et son opinion personnelle. L'art était mis au dessus de la nature. Homère paraissait trop barbare, ainsi que Shakspeare, et à la simplicité un peu rude de ces grands génies on préférait la molle élégance d'écrivains froids et sensés. Ce n'est plus alors l'invention, c'est la critique qui domine,

---

(1) Vie de Pope, p. 301.

(2) Homer doubtless owes to his translator many *Ovidian graces*, not exactly suitable to his caracter, *but to have added can be no great crime*; if nothing be taken away. (Johnson, Vie de Pope, p. 304.) — C'est précisément toute la question. Homère ne perd-il rien à ces embellissements? Je soupçonne Johnson de le croire un peu; il nous donne déjà la supériorité de l'Énéide sur l'Iliade comme une marque du progrès de la littérature. Cette première erreur explique la seconde : One refinement always makes way for another, and what was expedient to Virgile was necessary to Pope. (*Ibid.*) — Le tort de Pope et celui de Johnson est d'avoir cru [illegible] ·écessité.

et les auteurs sont moins estimés par leurs pensées que par leur style. Telle est la préoccupation constante des poètes et de leurs juges. Ce que Johnson admire le plus dans l'Iliade de Pope, c'est la variété des tons, la richesse des expressions. Dans cet ouvrage, il a, nous dit-il, laissé à la postérité un trésor d'élégances poétiques. Il revient plusieurs fois avec complaisance sur cet éloge, qui lui paraît sans doute bien précieux. « Watts a remarqué, dit plus loin Johnson, qu'il n'y a presque pas une heureuse combinaison de mots, une phrase poétique, une élégance de la langue anglaise, que Pope n'ait fait entrer dans sa traduction d'Homère. Comment put-il recueillir tant de beautés de langage, c'est ce qu'il serait très avantageux de savoir. Il est probable qu'il prenait dans tous les auteurs connus ou inconnus tout ce qu'il y trouvait de brillant, et qu'il gardait ces richesses pour les employer au besoin. » Voilà donc la poésie réduite à n'être plus qu'un assemblage artificiel de pensées et d'expressions empruntées, une espèce de mosaïque où l'inspiration est remplacée par l'habileté vulgaire d'un arrangement de mots. Johnson avait conçu de la poésie une autre idée lorsque, dans Rasselas, il chargeait Imlac d'expliquer à quelles conditions seulement le véritable poète peut exister. Il est vrai que ce tableau du poète parfait, qui doit tout connaître, approfondir tous les mystères de la création, de l'homme et de la divinité, ressemble un peu au tableau de l'orateur parfait tel que le represente Cicéron. Je vois, dit Rasselas, qu'un poète parfait n'existera jamais. Cicéron pense que le véritable orateur a pu exister une fois, et croit connaître celui qui se rapproche le plus de

ce divin modèle. Johnson, plus modeste pour lui-même, reconnaît volontiers dans Pope l'auteur qui a le mieux compris la poésie. C'était au moins l'opinion de cette époque. Addison l'admirait, non peut-être sans l'envier, et imitait Dryden. Son poème sur la bataille de Blenheim, malgré la célèbre comparaison de l'ange, qui paraît d'ailleurs à Johnson un lieu commun (1), n'est qu'une gazette rimée semblable au poème de Voltaire sur Fontenoy. Son Caton dut son immense succès aux circonstances politiques et aux allusions qu'y trouvaient les deux partis, plus qu'à son mérite littéraire. C'est une pièce sagement conduite, tout entière conçue d'après les règles du théâtre français, où se trouvent surtout un langage élevé et des idées pleines de noblesse, mais qui manque d'intérêt et de poésie. A la même école se rattachent Prior, qui vécut long-temps en France, et abandonna bientôt la poésie pour la carrière diplomatique, dans laquelle sans aucun doute il fut plus utile à l'Angleterre; Swift, dont le style est toujours si simple qu'on a mis en doute qu'il s'y rencontrât une seule métaphore; Rowe, imitateur plus enthousiaste qu'intelligent du grand Shakspeare; Parnell, Gay, et tous les poètes de ce temps.

Pope, par l'habileté de sa versification, l'éclat de son style, l'harmonie de ses périodes, s'élève au dessus de tous ses contemporains. Il justifie ainsi en partie les éloges de Johnson, et dans notre siècle encore il a été célébré et défendu par lord Byron. Voici comment il

---

(1) Vie d'Addison, p. 167.

s'exprime dans une lettre qu'il écrivait à Moore en 1821 : « J'ai toujours considéré Pope comme le plus grand de tous nos poètes. Près de lui tous les autres sont des barbares; il les efface comme un temple grec qui s'élève entre une cathédrale gothique et une multitude de mosquées turques, de pagodes et de chapelles de toute sorte. Vous pouvez, si vous le voulez, appeler Shakspeare et Milton des pyramides; mais je préfère à une montagne de briques le temple de Thésée et le Parthénon (1). » Ce jugement étonne d'abord; mais il suffit d'avoir étudié la versification de lord Byron pour retrouver dans le chantre harmonieux de Don Juan et de Childe-Harold l'élève habile de Pope. Les Anglais ne partagent pas cet enthousiasme, et nous sommes forcés de les approuver. La comparaison de Byron est plus ambitieuse que juste. Les œuvres de Pope n'ont pas la simplicité majestueuse du Parthénon ou du temple de Thésée; elles rappellent plutôt l'architecture froide et correcte que les modernes ont élevée par imitation de la Grèce : l'église de Saint-Paul, ou, si l'on veut, la Bourse et la Madeleine, ces temples grecs si étrangement placés à Londres ou à Paris. Pope est aujourd'hui proclamé en Angleterre le grand poète de la raison et le prince de la rime. On avoue qu'il a excellé dans toutes les qualités qu'il a possédées; mais on se demande avec raison si ce ne sont point là les mérites secondaires de la poésie, si l'art n'est pas inférieur à

(1) Hettner, p. 242. — Voir aussi les lettres de Byron dans lesquelles il prend la défense de Pope contre Bowler.

l'inspiration, si le poète le plus correct, le plus fidèle à la règle, n'est pas celui qui connaît le mieux la nature humaine, et non celui qui raisonne le plus sagement sur le plan d'une tragédie ou sur les qualités de la rime. Ne l'oublions pas, les règles ont été faites pour guider le génie, non pour le remplacer ou l'emprisonner. Ce serait commettre une étrange erreur que de les placer avant l'inspiration. A ce compte, Addison serait supérieur à Shakspeare, Campistron à Racine, et Lafosse à Corneille. Mais, hélas! la plus parfaite des tragédies, la plus conforme aux règles, est de l'abbé d'Aubignac.

Le XVIIIe siècle, il faut l'avouer, est tombé dans cette erreur; il a exagéré l'importance des règles et a cru trop souvent qu'il suffisait de s'y conformer pour être un grand poète. C'est cette préoccupation qui a parfois troublé le jugement de Johnson, lui a inspiré pour Dryden et Pope et les écrivains de leur école une admiration exagérée, en même temps qu'elle l'a rendu injuste pour ceux qui cherchaient une autre route.

Comme l'a remarqué M. Villemain, l'Angleterre, tout en imitant la France, n'avait jamais oublié tout à fait son propre caractère (1). Davenant, Rochester, Dryden, à l'époque même où ils nous copiaient le plus servilement, gardaient toujours le souvenir d'une origine étrangère; mais, après la reine Anne, quand les lettres furent cultivées par de nombreux écrivains, il s'en trouva plusieurs qui, las d'imiter la France, pré-

(1) Cours de littérature du XVIIIe siècle, V^e leçon.

tendirent redevenir indépendants et réveiller le génie national. On peut déjà saisir ces efforts et les voir couronnés de succès dans quelques poètes dont Johnson a tracé la biographie : dans Thompson, l'auteur des Saisons; dans Gray, dont tout le monde connaît la belle élégie sur le Cimetière de village. Dans ces auteurs revit le sentiment de la nature, si long-temps étouffé par l'imitation de la littérature française. Johnson n'a pas voulu reconnaître leur mérite : aussi il est d'une injustice sans égale pour Gray et pour Thompson. Nous le comprenons sans peine. On a voulu chercher à expliquer ces critiques passionnées par la vieillesse de Johnson, par son humeur chagrine et par sa jalousie. Peut-être Johnson, écrivain et même un peu poète, n'a-t-il pas vu sans inquiétude le succès de ces écrivains; mais nous nous expliquons son erreur sans lui prêter des sentiments si bas. Choqué dans ses principes et dans ses opinions par ces auteurs nouveaux, il ne reconnaît pas leur mérite par la raison bien simple qu'il ne les comprend pas. S'il est injuste pour eux, c'est sans le vouloir : c'est ainsi que Corneille pouvait l'être pour Racine, et qu'un illustre poète lyrique de nos jours, M. de Lamartine, l'a été pour La Fontaine. Nous ne croyons pas à la mauvaise foi de Johnson, mais nous admettons volontiers qu'il a pu se tromper.

Malgré ses injustices pour les poètes qui étaient en Angleterre les précurseurs d'une révolution littéraire, malgré trop d'exagération peut-être dans son admiration pour les chefs d'une école à laquelle il appartenait lui-même, Johnson, dans les Vies des poètes, a

composé un ouvrage à la fois intéressant et instructif. Les biographies des écrivains sont en général écrites d'un style élégant, pittoresque, parfois peut-être un peu trop recherché. On retrouve un véritable modèle de narration dans la vie de Savage, déjà publiée en 1744, et où il nous retrace toutes les misères de son ami et des écrivains anglais à la même époque. On a relevé plusieurs erreurs dans ses notices. Il les composait en effet le plus souvent d'après les matériaux qu'il avait sous la main, sans se livrer à de pénibles recherches; mais il retrace fidèlement la physionomie de chaque écrivain; il juge aussi avec pénétration ses qualités et ses défauts; enfin il expose avec vigueur les principes de critique littéraire admis par ses contemporains. Johnson voit très bien tout ce qu'il voit; on peut seulement regretter que son horizon ne soit pas plus étendu. Nous avons à peine besoin d'ajouter que, toujours fidèle aux sentiments religieux qui l'animent, il ne perd pas dans cet ouvrage une seule occasion de défendre la morale et de célébrer les avantages de la piété. Là encore on pourrait seulement l'accuser d'un excès de zèle, et trouver sa piété, comme sa critique, un peu trop étroite pour rester toujours juste.

CHAPITRE VI.

LE CLUB LITTÉRAIRE. — DERNIÈRES ANNÉES DE JOHNSON (1).

Si nous nous contentions d'étudier Johnson dans ses écrits, nous nous exposerions à donner une idée fort incomplète de cet homme extraordinaire. Un journaliste qui pendant un demi-siècle a pris part au mouvement littéraire de son temps, qui a connu tous les hommes célèbres de son époque, les a eus pour amis ou pour adversaires; qui, tous les soirs, a réuni autour de lui une société nombreuse et attentive, a sans aucun doute exercé plus d'influence par sa conversation que par ses écrits, et n'est pas tout entier dans ses livres; souvent même ce n'est pas là qu'il faut chercher la meilleure partie de lui-même: elle est bien plutôt dans ces brusques saillies, dans ces brillantes improvisations où nul n'a le temps de déguiser sa pensée, de cacher les sentiments de son cœur. Avec quelle curiosité ne lit-on pas les mémoires qui, en nous montrant les grands écrivains ou les grands seigneurs dans l'intimité, et pour ainsi dire en négligé, prétendent nous mieux révéler

(1) Voir l'article de M. Macaulay sur la Vie de Johnson par Boswell: Essays, 1er vol., édit. Tauchnitz.

leur naturel! Combien nous paraîtrait précieux un recueil des conversations de Voltaire, par exemple, qui nous représenterait dans tous leurs détails les soirées de Cirey ou de Ferney, ses entretiens avec les philosophes auxquels il inspirait ses enthousiasmes ou ses colères passionnées! Par un heureux hasard, nous avons l'avantage de pouvoir ainsi étudier Johnson. Grâce à la curiosité indiscrète et puérile d'un de ses admirateurs, nous pouvons pénétrer dans l'intérieur même de l'écrivain anglais, le voir prendre le thé chez miss William, ou le suivre dans la maison de mistress Thrale, sans perdre une seule de ses pensées, un seul de ses gestes. Johnson, son vieil ami le docteur Levett, son nègre Franck, jusqu'à son chat Hodge, rien n'est oublié. Nous connaissons les habitudes de Johnson, ses opinions, ses préjugés, ses travers; nous savons non seulement qu'il aimait les Stuarts et qu'il haïssait les Écossais, qu'il était brusque et impérieux, mais même qu'il mangeait gloutonnement, comme dans sa jeunesse, comme à cette époque où les écrivains, trop souvent incertains du lendemain, quand par hasard ils étaient assis auprès d'une bonne table, se nourrissaient pour toute une semaine. Boswell nous représente Johnson dans son attitude favorite, assis sur sa chaise, la tête rejetée en arrière, l'épaule droite légèrement inclinée, toujours en mouvement, faisant sonner sa langue contre son palais, prononçant à mi-voix des mots entrecoupés, ou interrompant son adversaire en s'écriant : Quoi donc? — Et pourquoi? — Vous sortez de la question. Ce biographe complaisant va jusqu'à nous dire combien Johnson était superstitieux, avec quel soin il lait ses pas de manière à toujours entrer du pied

gauche. Enfin, il n'est pas de détail si insignifiant, que Boswell le juge indigne d'être recueilli. Nous savons que le docteur avait l'habitude de mettre dans sa poche des peaux d'orange, et si Boswell ne nous donne pas la raison de cette manie, ce n'est pas qu'il ait négligé de s'en informer, mais Johnson a refusé de lui répondre. Cette indiscrétion lui attirait parfois d'étranges répliques. Un jour qu'il pressait Johnson sur la question de la mort, tout en sachant qu'il abordait un sujet que son ami ne traitait pas volontiers, il reçut l'ordre de sortir sur-le-champ, avec prière de ne pas revenir le lendemain. Cette leçon ne guérit pas Boswell, qui nous la raconte en reconnaissant qu'il l'avait méritée. Cet homme étrange, véritable amateur de curiosités littéraires, mais qui traitait un peu les hommes vivants comme les objets exposés dans un musée, touchant ainsi à tous les sentiments sans délicatesse, sans scrupule, sans distinction, ne ménageant ni sa dignité personnelle, ni celle de ses amis les plus chers, n'a droit ni à notre estime ni à notre sympathie. Rendons-lui d'ailleurs cette justice qu'il ne fait rien pour l'obtenir par surprise. Si dans le cercle de Johnson il ne rougissait pas d'être en butte à toutes les railleries, s'il ne craignait pas de se voir désigné par des surnoms ridicules, s'il se montrait à toute la foule, au jubilé de Strafford, portant sur son chapeau cette inscription : Corsica Boswell ; s'il proclamait de son vivant que tout Edimbourg le connaissait sous le nom de Paoli Boswell, il veut paraître aux yeux de la postérité tel qu'il était pour ses contemporains (1). Il est impossible de rencontrer

(1) Macaulay, Essai sur la Vie de Johnson par Boswell.

un écrivain qui ait aussi audacieusement bravé ou plutôt aussi naturellement ignoré le ridicule. Uniquement occupé de voir le docteur (c'est ainsi qu'il appelle Johnson), il le suit partout, notant chacune de ses paroles, et toujours heureux s'il peut enrichir son livre d'une nouvelle anecdote, d'une répartie spirituelle, dût-elle compromettre sa réputation, et même celle du grand Johnson. Nous comprenons le sentiment de répulsion que provoqua cet ouvrage chez les amis de Johnson ; nous nous expliquons facilement l'indignation que miss Burney, par exemple, ressentit de cette étrange publication : Boswell lui parut coupable d'une véritable profanation à l'égard de l'homme dont il avait surpris tous les secrets pour les divulguer sans ménagement. N'y a-t-il pas, en effet, le plus souvent, une étrange inconvenance dans ces révélations faites au public sur les vivants et sur les morts, dans cet appel à la curiosité, qu'on ne peut guère contenter que par la médisance ou la calomnie ? Boswell au moins avait une excuse dans son admiration ; mais l'admiration même, quand elle est aveugle, devient compromettante, et, on a eu raison de le dire, il faut que Johnson ait vraiment été un grand homme pour qu'il paraisse grand même après le livre de Boswell.

Malgré tous ses défauts, et peut-être aussi grâce à ses défauts, Boswell n'en a pas moins composé un ouvrage unique en son genre, une biographie supérieure à toutes celles qui l'ont précédée ou qui l'ont suivie. Son succès précipita dans la même voie cette foule d'écrivains qui ont besoin de suivre un modèle et de consulter le goût du jour. L'Angleterre, inondée de bio-

graphies, crut les lettres atteintes d'une maladie nouvelle : *Lues Boswelliana*. Efforts inutiles ! Boswell a eu beaucoup d'imitateurs, pas un rival. Heureusement Johnson était déjà célèbre quand il a été exposé à la curiosité intrépide de son biographe ; nous ne le voyons ainsi représenté que dans la dernière partie de sa vie, quand il a acquis sa dictature littéraire, et qu'il l'exerce dans son nouveau club ou dans le salon de mistress Thrale. Le Johnson de Boswell est un Johnson que nous ne connaissions pas encore, celui de la fin du XVIIIe siècle, qu'entourent de nombreux admirateurs, que protége la cour, que le roi lui-même désire entretenir, *le grand Sam*, riche, honoré, écouté, le patriarche de la littérature.

L'année 1762 avait apporté un changement important dans la condition de Johnson. Un ministre, lord Bute, instruit de son mérite et touché de sa misère, lui fit offrir une pension de trois cents livres sterling. Johnson ne fut pas médiocrement embarrassé. Cette largesse le tirait de l'indigence, lui assurait une vieillesse honorée et paisible ; mais il ne pouvait oublier sa fameuse définition du pensionnaire, que nous avons déjà citée, et il était toujours resté jacobite. Que le prétendant, par ses folles tentatives, se fût aliéné le cœur de Johnson, que le ministère tory représentât assez fidèlement ses préjugés en religion et en politique, nul ne pourrait le contester ; mais il plaçait toujours le dernier des Stuarts au-dessus du plus grand prince de la dynastie nouvelle. A Guillaume d'Orange il préférait Charles II, le meilleur des rois, sans aucun doute, si Jacques II n'eût existé. Il fallut de longues négociations pour que Johnson se décidât à accepter. S'il eut tort d'imposer silence aux scrupu-

les de sa conscience, il stipula au moins que cette pension lui laisserait toute sa liberté, et récompenserait son mérite littéraire sans mettre sa plume au service du gouvernement. Sachons-lui gré de sa réserve et d'une lutte que peu d'écrivains auraient prolongée aussi longtemps. Il ne se décida qu'à la condition expresse que cette pension, destinée à récompenser uniquement ses travaux littéraires, ne l'engagerait nullement à l'égard du souverain dont il devenait le pensionnaire. Vaine précaution ! Si Johnson garda toute son affection aux Stuarts, s'il traita toujours avec dédain la maison de Hanovre, le ministère n'en trouva par moins en lui un défenseur d'autant plus audacieux qu'il paraissait indépendant. Il mit volontairement sa plume au service des tories, intervint en leur faveur dans les débats soulevés par Wilkes, attaqua vivement Junius, le mystérieux et éloquent pamphlétaire de l'opposition, ce chevalier noir du gouvernement parlementaire, répondit à l'adresse du congrès américain, et prétendit prouver la légitimité et l'opportunité des nouvelles taxes qui amenèrent pour l'Angleterre la perte de ses plus belles colanies (1). Enfin, le roi lui-même finit par conquérir l'estime de Johnson. En 1770, Georges III ayant désiré l'entretenir, une entrevue avec le célèbre écrivain lui fut ménagée dans la bibliothèque du palais de Buckingham. Dans cette scène, dont Boswell nous a fidèlement retracé les moindres détails, le souverain ne dit rien qui fût au dessus ou au dessous de ces conversations

(1) Voici les titres de ses pamphlets : The false alarm, 1770; Thougth on the transaction respecting the Falkland's island, 1771-74; The Patriot, 1774; Taxation no tyranny, 1775.

royales où la banalité des pensées et des paroles étonne moins encore que les sentiments d'admiration qu'elles excitent. Le monde, sans se douter de ce qu'il y a d'injurieux dans cet enthousiasme même, semble toujours étonné qu'un roi daigne paraître, comme un simple mortel, gracieux et raisonnable. Johnson fut ravi que Georges eût daigné lui dire qu'il n'avait pas assez écrit, et crut voir un grand homme dans ce souverain dont la main complaisante de miss Burney n'a pu pourtant nous tracer un portrait bien flatteur (1).

La reconnaissance que Johnson témoigna toujours à lord Bute était au moins méritée. La sage libéralité du ministre l'avait mis à l'abri du besoin et lui permettait de réunir autour de lui une société nombreuse et choisie. Parmi les membres de cette brillante association, on remarquait Edmond Burke, le grand orateur de l'Angleterre; sir Josuah Reynolds, peintre célèbre, écrivain ingénieux; le docteur Nugent, le docteur Goldsmith, l'auteur du Vicaire de Wakefield; M. Topham Beauclerk, M. Langton, pour lesquels Johnson ressentait une affection extraordinaire; M. Chamier, sir John Hawkins, qui nous a laissé sur ces pesonnages quelques intéressantes anecdotes; enfin, il serait injuste d'oublier le grand acteur Garrick, et le biographe de Johnson, le fameux Boswell. A ces noms, célèbres pour la plupart, il faudrait plus tard en ajouter d'au-

(1) Mme d'Arblay, Mémoires, IIe vol., part. 9, p. 336 et suiv. — Malgré son admiration pour le roi, miss Burney nous fait de ce souverain un portrait ridicule et ressemblant. Parlant mal l'anglais, interrompant sans cesse ses phrases, et répétant uniquement: *What what*, il n'aimait ni Voltaire, ni Rousseau, et trouvait que dans Shakspeare il y avait beaucoup de mauvais, beaucoup de mauvais.

tres qui seront toujours l'orgueil de l'Angleterre : Thomas Warton, Adam Smith, Sheridan, Gibbon, William Jones, Georges Fox, lord Lucan, lord Palmerston. Tels sont les hommes qui ont tenu à honneur d'entrer dans le club fondé par Johnson. C'est là que, pendant près de vingt années, il apparaissait à ses amis comme le représentant d'une époque presque oubliée, patriarche de la littérature, dernier écho d'une école expirante. C'est un curieux tableau que celui d'une de ces réunions, telles qu'on peut se les représenter d'après l'ouvrage de Boswell. Celui-ci, placé dans l'ombre, tient à la main son crayon et ses inévitables tablettes (1); dans le fond de la salle, Johnson, entassant devant lui les tasses de thé, les citrons, dirige la conversation, animant chacune de ses paroles par ses gestes, par l'expression de son visage, qu'a défiguré la maladie, par les mouvements de son corps athlétique; à l'écart, on aperçoit Garrick, dont l'importance irrite Johnson, qui ne lui rend pas justice, mais veut être seul à en médire, et Goldsmith, méconnu peut-être par excès de modestie (2), souvent indifférent et étranger à ce qui se passe, et jetant comme par mégarde dans la conversation les plus heureuses saillies (3). Autour du grand Samuel se pres-

(1) La manie qu'avait Boswell de porter toujours avec lui ses tablettes pour prendre des notes faillit lui coûter cher. Le général Paoli l'avait d'abord pris pour un espion, et, le voyant écrire leur conversation, fut tout à fait confirmé dans ses soupçons. Or Boswell était seul avec le général; la scène se passait en Corse, et l'imprudente curiosité de Boswell pouvait lui coûter la vie. (Mme d'Arblay, tom. II, p. 124.)

(2) Boswell méprise beaucoup Goldsmith. Dans le club de Johnson, celui-ci seul paraissait avoir deviné son génie. Cependant sa mort causa un véritable désespoir à sir Josuah Reynolds et à Burke. (Thackeray, Goldsmith, the english humorist.)

(3) Voici une phrase très remarquable du général Paoli :

sent tous les autres membres du club, excitant et provoquant sa verve intarissable, lui laissant presque toujours la parole, et ne l'interrompant que pour lui fournir l'occasion d'une nouvelle sortie. On lui jette un nom, une pensée, comme dans un vaste brasier on lance une branche d'arbre pour rallumer la flamme qui s'éteint. Lui-même, d'ailleurs, souffre mal la discussion; il est trop absolu dans ses idées pour admettre les objections, surtout quand elles sont raisonnables. Ses amitiés, ses haines, lui tiennent trop au cœur; elles doivent être acceptées de tous comme la vérité et la justice; quiconque ne les partage pas est évidemment injuste et coupable. Il faut voir quelles expressions il emploie pour qualifier les adversaires de ses théories sur la constitution de l'Eglise ou sur le gouvernement. Malheur à quiconque n'est point partisan de la haute Église ou des tories! Malheur aux philosophes, aux Ecossais, aux Français! Johnson n'a pour eux que des railleries et des injures: coquin, chien, infidèle, whig (1), Ecossais, sont des expressions synonymes, que Johnson emploie indifféremment; les deux dernières pourtant sont celles qui attestent le plus de mépris et d'indignation. Consacrée par son origine divine, la religion ne peut souffrir ni contradicteur ni incrédule; tout libre penseur est criminel et justiciable d'un tribunal. Johnson, dans son ardeur un peu excessive, ne craint pas de faire l'éloge de l'inquisition; il va même jusqu'à soutenir une théorie

« M. Goldsmith est comme la mer, qui jette des perles et beaucoup d'autres belles choses sans s'en apercevoir. (Boswell, p. 223.)

(1) *Scoundrel*, dog, infidel, Scoachman, whig. — Le mot *scoundrel* avait d'ailleurs perdu un peu de sa force dans la bouche de Johnson. C'est le sort de toutes les injures employées trop fréquemment.

reproduite de nos jours et qui lui concilierait l'estime de quelques théologiens bien rigoureux : c'est qu'il y a peu de différence entre un voleur, un assassin et un incrédule, et s'il y en a une, elle n'est pas à l'avantage du philosophe. L'assassin est moins coupable : il tue le corps, mais au moins il respecte l'âme. Nous ne croyons pas nécessaire de réfuter ce raisonnement, sur lequel s'appuyait Johnson pour envoyer aux galères Voltaire et Rousseau. Ce zèle religieux contribuait sans doute à entretenir sa haine contre l'Ecosse calviniste et presbytérienne, contre la patrie de Knox, la terre qui avait vu naître le Covenant et livré Charles Ier. Aussi témoignait-il sans cesse à l'Ecosse sa mauvaise volonté. Nous ne nous étonnerions pas de le voir aussi injuste pour mistress Macaulay : Ecossaise et favorable aux idées républicaines, elle avait doublement droit à sa haine. Mais que penser de ses opinions sur Adam Smith, sur Robertson ? Apprenant que ce *chien* (c'est ainsi qu'il l'appelle) parle de lui avec éloge : « Je l'aime, dit-il ; aussi je ne veux pas parler de son livre. » Quant à l'histoire de Hume, il n'a jamais voulu la lire, de peur d'être obligé de l'admirer.

Il juge la France par les opinions de ses philosophes et l'influence de ses mœurs sur celles de la haute société anglaise. Après avoir passé à Paris deux mois, pendant lesquels il s'obstine à ne pas prononcer un mot de français, il nous juge sans la moindre hésitation. « Les Français, dit-il, ne sont pas délicats ; ils crachent partout. Leur cuisine est détestable. » Enfin, dans la bibliothèque de Mme du Deffand, il a trouvé les contes de fées, le récit des aventures du prince Titi : c'est bien assez pour affirmer que chez une pareille nation il ne saurait

rien y avoir de sérieux. Ainsi en use-t-il avec ses compatriotes dans son voyage aux Hébrides, qui a soulevé contre lui toute l'Ecosse; mais Johnson ne se doute même pas que ses arrêts peuvent être discutés.

Il est aussi absolu dans son système politique. Effrayé des progrès que fait la liberté, il jette toujours vers le passé des regards pleins de regrets, et demande le rétablissement des anciens droits de la monarchie. S'il y a quelque vice à signaler dans le gouvernement, c'est que le roi n'est pas assez puissant. Le parlement a peu à peu commis une véritable usurpation : il ne devrait être que le conseiller soumis et respectueux de la couronne; le droit de pétition est un droit absurde ; les hommes nouveaux tiennent aussi trop de place dans le gouvernement ; il faudrait avant tout assurer par la loi la perpétuité des anciennes familles et le maintien de leurs priviléges. Qu'un jeune lord dissipe follement le patrimoine qu'il tient de ses ancêtres, Johnson ne croit pas être inhumain en désirant sa mort : il préfère la perte d'un homme à celle d'une famille. Maintien des droits seigneuriaux et des coutumes féodales, substitution du patronage à l'élection pour la formation de la Chambre des communes, suppression de la liberté de la presse, affermissement de la puissance royale, tel était pour Johnson l'idéal du gouvernement, tel était le plan en dehors duquel il ne voyait plus qu'injustice et confusion. Il est facile de s'expliquer comment le partisan d'une pareille politique pouvait tenir en médiocre estime le gouvernement de Guillaume d'Orange ou de la maison de Hanovre, et voir dans Charles II et Jacques II les meilleurs des rois. Ce que l'on comprend moins bien, c'est comment un homme qui se prétendait

indifférent à la forme du gouvernement avait tant de colère contre les partisans de la liberté. M. Macaulay, qui pose cette question, s'est peut-être mépris sur le sens des paroles de Johnson. Prétendre qu'il est indifférent de vivre sous un gouvernement absolu quand on est dans un pays qui jouit des avantages du gouvernement parlementaire, c'est exprimer le plus clairement possible qu'on préfère à une constitution libérale un roi absolu. Johnson aimait l'autorité plus peut-être qu'il ne le voulait avouer; il se plaint des attaques des whigs, il les accable d'injures ; il déplore l'influence d'un orateur et dit avec douleur qu'il y a en Angleterre deux pouvoirs égaux : le roi et l'éloquence de Fox. On peut voir facilement les véritables sentiments de Johnson quand il se mêle lui-même à la politique par la publication de ses pamphlets. Qu'il soutienne l'expulsion de Wilkes, la légitimité d'une élection où le candidat qui n'a obtenu que deux cents voix est préféré à celui qui a réuni plus de mille suffrages, qu'il loue le ministère d'avoir imposé une taxe à l'Amérique, qu'il le blâme seulement de sa trop grande modération, c'est toujours la même thèse que développe Johnson, c'est toujours l'autorité qu'il veut défendre et fortifier. Par malheur, il avait, dans sa jeunesse, débuté par deux pamphlets dans lesquels il attaquait le ministère et l'établissement de la censure théâtrale (1). Il semble que les ennemis les plus fougueux de la liberté n'aient jamais voulu lui enlever toute consolation; elle peut toujours se rappeler que ses plus cruels adversaires ont commencé par l'adorer, et qu'ils

(1) The marmor Norfolciense, a complete vindication of the liconsers of the stage.

ne peuvent l'attaquer sans se rendre au moins coupables d'inconséquence.

Ces souvenirs, il est vrai, ne paraissent pas inquiéter Johnson ; ils ne lui inspirent au moins aucune indulgence pour ses ennemis, et il pourrait dire, comme La Harpe dans une satire célèbre :

> Si j'ai pensé comme eux dans ma jeune saison,
> J'étais, comme aujourd'hui, certain d'avoir raison.
> Pour eux, ils avaient tort.....
>
> (M.-J. Chénier.)

Il semble, en effet, qu'il faudrait une robuste conviction pour autoriser l'étrange liberté de langage de Johnson à l'égard de ses adversaires. Voici quelques exemples de ses aménités littéraires : « Gray est stupide dans sa conduite, stupide dans ses manières, stupide dans sa poésie (1). — Bolingbroke est un coquin et un lâche ; il a passé sa vie à charger un fusil contre le christianisme, et, comme il a eu peur d'entendre la détonation, il a laissé une demi-couronne à un Écossais affamé qu'il a chargé de faire feu après sa mort. » Supportait-il au moins facilement que ses adversaires s'autorisassent de ses excès pour lui répondre sur le même ton ? Foote, insulté par lui, déclara qu'il mettrait sur la scène *le Caliban de la littérature*. Johnson, informé de ce dessein, lui fit dire que, le théâtre ayant pour but de réformer les vices, il irait lui-même corriger son adversaire devant le public. Foote céda, sachant bien que Johnson était homme à exécuter sa menace.

Ces violences nous étonnent ; nous nous demandons comment un tel homme a pu trouver si long-temps des

---

(1) He was dull in company, dull in closet, dull every where; he was a mechanical poet. (Boswell, p. 262.)

partisans et des admirateurs. C'est que Johnson apportait réellement dans la conversation un talent singulièrement remarquable. Toujours habile à trouver une réparti prompte et piquante, il s'élevait naturellement à l'éloquence, et entraînait tous ses auditeurs par la gravité de son langage. De bonne heure il s'était appliqué à parler comme il écrivait, et, à force d'habitude, il était parvenu à pouvoir appliquer impunément aux entretiens les plus familiers ce style extraordinaire qui, dans ses écrits, nous choque et nous déplaît. Johnson avait d'ailleurs de plus nobles qualites : c'était non seulement un brillant esprit, mais un grand cœur. Admis fort tard dans la haute société, il y était, grâce à sa réputation littéraire, entré presque en conquérant, et y avait transporté ses habitudes, au lieu d'emprunter celles du monde. Il manquait donc de cette mesure que donne l'éducation des salons ; il n'avait pas ces *virtutes minores* que l'on confond si souvent avec la véritable vertu : de là ces exagérations, ces travers, ce ton brusque, ces mouvements extraordinaires qui choquaient si vivement lord Chesterfield, et sur lesquels Boswell lui-même s'est étendu trop longuement. Sous cette rude et grossière apparence se cachait un cœur plein de bonté et de délicatesse, mais seulement pour les douleurs qu'il comprenait. C'est ainsi que Johnson a pu être accusé de dureté ; il avait trop souffert pour être touché de ces misères sensibles seulement à ceux qui n'ont pas connu de plus grandes douleurs : c'est, pour ainsi dire, le luxe de la souffrance, permis seulement aux heureux de ce monde. Que la vanité de Goldsmith fût blessée par un échec inattendu, qu'une femme se plaignît d'une légère indisposition, Johnson ne pouvait

s'associer à ces plaintes, qu'il trouvait ridicules; mais il compatissait aux misères de la pauvreté, il savait les secourir. A la fin de sa vie, sa maison était un véritable hospice, abandonné à de pauvres femmes qu'il avait recueillies par charité. Plein de bienveillance pour les auteurs, il leur donnait volontiers ses conseils, l'appui de son talent et de son crédit. Il avait deviné Goldsmith, qu'il aima et protégea toute sa vie; il avait toujours un prologue tout prêt pour la pièce d'un ami, et se faisait un devoir d'assister aux représentations données pour secourir quelque infortune. Il connaissait les charmes de l'amitié, et trouvait, pour exprimer son affection, des saillies charmantes (1). Enfin il y avait au fond de son âme beaucoup de dévoûment, et même de bonhomie. Rien n'est amusant comme le prodigieux étonnement de Boswell entendant Johnson se donner à lui-même le titre de *bon compagnon*. Malgré la surprise de Boswell, c'est lui qui avait tort, et Johnson ne se trompait pas : c'était vraiment un bon compagnon pour ceux qui savaient l'apprécier. Nous n'en voudrions pour preuve que son indulgence pour la jeunesse de Beauclerk et de Langton et la bonté avec laquelle il consentit à les accompagner dans une course nocturne à travers toute la ville; mais nous avons à invoquer un témoin plus clairvoyant que Boswell lui-même, miss Burney, l'auteur d'*Evelina*, l'amie de mistress Thrales et de Johnson.

A la fin du XVIIIe siècle, l'Angleterre avait emprunté à la France ces salons littéraires, ces bureaux d'esprit

(1) Ainsi, voulant un jour exprimer son amitié pour Hervey, il disait : Call a dog Hervey and I will love him.

comme en présidaient à Paris Mlle Lespinasse, Mme Du Deffand. Un des plus brillants de Londres, vers 1765, était celui de mistress Thrales, mariée à un riche brasseur devenu membre du Parlement. Cette femme spirituelle, aimable, trop inconstante peut-être, vit Johnson, voulut l'attirer chez elle, et résolut de l'y fixer. A partir de cette époque, Johnson fut l'hôte de la famille Thrales, l'ami de la maison ; il eut à Stheatham son logement, sa bibliothèque, enfin y trouva cette hospitalité que les grands seigneurs français se faisaient alors un honneur d'accorder aux hommes de lettres. Il y régnait en maître, discutant avec M. Thrales, grondant parfois *sa chère maîtresse*, comme il se plaisait à l'appeler, et modifiant à peine ses habitudes de domination absolue. C'est là que miss Burney le vit pour la première fois, en 1778, et par conséquent dans les dernières années de sa vie. Cette liaison commença par une scène singulière. Depuis quelques jours avait paru, sans nom d'auteur, un roman intitulé : Evelina, ou l'Entrée d'une jeune fille dans le monde. Ce livre charmant avait été lu avec avidité par Johnson, qui ne cessait d'en faire l'éloge ; il regrettait seulement de n'en pas connaître l'auteur. Ce fut une grande surprise et un vif bonheur pour lui que de le découvrir chez mistress Thrales, dans une belle jeune fille effrayée de son triomphe, et plus tremblante au moindre éloge qu'un écrivain ne l'est d'ordinaire aux plus vives attaques. Du jour qu'il vit miss Burney, Johnson l'aima comme un père, et sut s'en faire aimer. Miss Burney nous raconte elle même avec quel charme Johnson passait des heures entières auprès d'elle dans la bibliothèque ; comment, dans le salon même, au milieu d'une société nombreuse,

il se ménageait avec elle de longs tête-à-tête, lui prodiguait les conseils et les encouragements. Dans cette amitié pure d'un vieillard pour une femme qui est presqu'un enfant, Johnson dévoile toutes les tendresses de son cœur, toutes les délicatesses d'un sentiment profond et sincère. Miss Burney le récompense de son affection en la partageant; elle n'admire pas seulement Johnson, elle l'aime et nous le fait aimer. Grâce à elle, nous pouvons apprécier toutes les richesses de cette âme généreuse, qui connaissait tous les enthousiasmes de l'amitié. Miss Burney ne nous dissimule pas les défauts de Johnson, elle a été témoin de ses vivacités et de scènes de violence qui l'ont un peu effrayée; mais elle l'a vu aussi réparer ses injustices en demandant pardon à ses adversaires, elle l'a trouvé sensible aux soins de ceux qui l'entouraient, et répondant à leur amitié par une affection au moins égale à la leur.

Hélas! Dieu avait voulu que Johnson goutât dans les dernières années de sa vie quelques moments de bonheur; mais il ne devait pas en jouir jusqu'à sa mort. La perte de M. Thrales vint détruire cette félicité. La douleur de Johnson fut profonde. « Ce mercredi 11 avril, dit-il dans son journal, a été enterré mon cher ami M. Thrales, mort le mercredi 4; avec lui sont enterrées bien de mes joies et beaucoup de mes espérances. » Il ne savait pourtant pas encore tout ce que cette mort allait lui enlever. Quelque temps après, mistress Thrales se remaria; elle épousa Piozzi, un chanteur italien, malgré miss Burney, malgré Johnson, qui dut quitter Stheatham. Il partit de cette maison après avoir prié pour ceux qui l'habitaient, mais il ne put s'en éloigner sans jeter derrière lui un regard plein de regrets : c'é-

tait un dernier adieu à son bonheur. De toutes parts il n'apercevait plus que des images de deuil et les ombres de la mort. Goldsmith était mort; Garrick était mort aussi; puis ce fut le tour de miss Williams, enfin du docteur Levett. Johnson survivait seul à tous ses amis; il ne devait pas tarder à les suivre. Déjà, depuis plusieurs années, il songeait à cette dernière épreuve et s'y préparait par la prière. Nous voyons sa dévotion devenir de jour en jour plus ardente et plus minutieuse. Elévation vers Dieu, examen de conscience, ferme propos de se corriger, repentir d'être retombé dans les mêmes fautes, souvenirs de sa femme et de sa mère, il n'épargne aucun moyen de ranimer sa piété; il va jusqu'à s'accuser de s'être levé trop tard, ou d'avoir pris du café le dimanche (1). En même temps il redouble de plaintes sur le mauvais état de sa santé, sur ses insomnies, sur ces terribles attaques qui menaçaient de compromettre sa raison. Enfin une hydropisie se déclara en novembre 1783. Déjà, au mois de juin, il avait été frappé d'une attaque de paralysie qui l'avait momentanément privé de l'usage de la parole. Quoique affaibli par cet accident, il put supporter une opération qui arrêta pour quelque temps le progrès de la maladie. Le cercle littéraire ne suffisant plus à distraire sa solitude, il forma à Essex-Street un nouveau club qui devait se réunir tous les mercredis. Il assista aux séances jusqu'au milieu de l'année 1784; il dut alors se retirer à Lichtfield, et ses amis songèrent à lui procurer les moyens de réparer ses forces par un voyage en Italie ou dans le midi de la France. Le lord-chancelier lui-

(1) Prayers and meditations, vol. II, passim.

même s'intéressa à leurs démarches, qui restèrent sans succès. Johnson d'ailleurs n'aurait pas pu en profiter. Dès le mois d'octobre, sa santé avait considérablement décliné. L'hydropisie fit de nouveaux progrès ; une seconde ponction parut nécessaire, mais n'arrêta pas la maladie. Il languit ainsi pendant tout le mois de novembre. Il était revenu à Londres dès le 10, dans sa maison de Bolt-Court, où il devait mourir. Le 7 décembre il fit venir M. Nichols pour se préparer à la mort ; il lui indiqua la partie des débats du Parlement qu'il avait rédigée pour le Magazin, le pria de payer au fils de Faden une guinée qu'il avait empruntée jadis à son père, et demanda qu'on voulût bien acquitter une dette de dix livres contractée vingt ans auparavant à l'égard d'un imprimeur nommé Hamilton. Le même jour cependant il crut qu'une incision à la cuisse arrêterait l'hydropisie. Vaine espérance ! il ne fallut plus songer qu'à la mort. Il s'y prépara dans la méditation et la solitude. Miss Burney, qui était accourue la veille de sa mort, ne put pénétrer jusqu'à lui ; mais Johnson regretta de n'avoir pas joui de cette consolation. Le 13 décembre, se rattachant par un dernier espoir à la vie qui lui échappait, il voulut subir encore une opération ; mais tout était inutile : il expira à sept heures du soir.

Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe, le 20 décembre ; ses restes, transportés à Westminster, furent ensevelis près du tombeau de Shakspeare et de celui de Garrick. Sur une plaque de marbre noir fut gravée l'inscription suivante :

Samuel Johnson L. L. Doctor
Obiit XIII die decembris
Anno Domini MDCCLXXXIV
Ætatis suæ LXXV.

CONCLUSION.

Nous avons achevé l'histoire de la vie de Johnson et l'examen de ses ouvrages ; il ne nous reste plus qu'à juger l'homme et l'écrivain.

Nous croyons pouvoir répéter sans hésitation l'éloge que lui donne la pétition citée dans notre avant-propos. Moraliste grave et profond, critique brillant et ingénieux, Johnson, dans sa longue et pénible carrière, a déployé un grand talent et un caractère héroïque. La variété de ses connaissances, le charme de sa conversation, justifient l'admiration qu'il a excitée de son vivant et la curiosité qui s'attache encore à son nom et à son histoire. Que ses ouvrages soient plus rarement cités, que son autorité et sa gloire aient beaucoup diminué, nous ne pouvons nous en étonner : Johnson se laissait trop souvent égarer par des préjugés pour lesquels notre siècle devait se montrer sévère ; son esprit,

droit et pénétrant, manquait un peu d'étendue, et sa pensée se renfermait souvent dans un horizon trop étroit. Nous avons déjà indiqué son intolérance pour ses adversaires, en politique ou en religion. Partout il montrait la même assurance et la même opiniâtreté. Fatalement asservi à ses idées, il faisait de son propre bon sens la mesure de la vérité et de la justice. Incrédule à tout ce qu'il ne pouvait d'abord comprendre, il cessait de douter précisément lorsque d'étrange l'histoire devenait merveilleuse et impossible. Il discutait le passage des Alpes par Annibal, mais était convaincu de l'apparition d'un revenant. Il croyait connaître l'humanité, tandis qu'il ne connaissait que les Anglais, ou même les habitants de Londres. De là ces étranges erreurs sur les peuples étrangers ou sur les nations de l'antiquité. Aux yeux de Johnson, les Athéniens étaient des brutes, parcequ'à Athènes comme à Londres le peuple manquait d'instruction. Il suffit de signaler ce raisonnement pour en faire ressortir l'absurdité. M. Macaulay montre très bien comment à Athènes le peuple recevait tous les jours au théâtre, sur la place publique, par les leçons des grands poètes et des grands orateurs, par la vue des chefs-d'œuvre des arts, des Propylées ou du Parthénon, une éducation qui manquera toujours au peuple de Londres et de toutes les capitales modernes. En littérature on pourrait lui adresser le même reproche. Disciple de Dryden et de Pope, il subit l'influence française sans discuter, et décide moins en législateur chargé d'apprécier la loi elle-même qu'en juge chargé de l'appliquer sans l'examiner ; mais les critiques anglais

ont assez fait la part du blâme pour nous donner le droit d'insister sur l'éloge.

Dans son journal, Johnson a signalé plusieurs des maux de la société anglaise de cette époque, et a souvent indiqué des remèdes salutaires. S'il n'a pas tracé un tableau de mœurs très complet, on ne peut méconnaître la vigueur de certaines peintures, la vérité de quelques portraits. Enfin, il faut surtout lui savoir gré de l'élévation des sentiments qui respirent dans toutes les pages de son livre, et qui, s'ils risquent parfois de fatiguer le lecteur, n'en honorent pas moins le caractère de l'écrivain.

La critique de Johnson est impartiale, sérieuse et féconde en observations heureuses, alors même qu'il est égaré par ses principes, ou politiques ou littéraires. Il a trop admiré Pope et Dryden; il a méconnu le mérite de Fielding, et lui a préféré Richardson par piété; enfin il n'a pas pressenti le mouvement littéraire qui allait pousser l'Angleterre dans une route nouvelle. Mais n'a-t-il pas mis en une vive et éclatante lumière les qualités de Milton et les défauts de Cowley? Peut-on lui adresser un autre reproche que celui d'avoir manqué de hardiesse, de n'avoir dépassé ni son temps ni son école? Et encore il ne faut pas oublier quel service il a rendu à la gloire de Shakspeare; il ne faut pas surtout méconnaître l'influence qu'il a exercée sur les jeunes écrivains qu'il soutenait de ses conseils et de sa protection. Josuah Reynolds, Goldsmith, proclament lui devoir tout ce qu'ils ont été. Burke s'est, pendant de longues années, assis tous les soirs auprès de Johnson, qui l'admirait et lui a peut-être inspiré cet éclat dans

le style, ces périodes sonores, ce langage pompèux également familier et à l'écrivain et au grand orateur. Johnson a fait école parmi les critiques, et il faut sans doute voir des élèves de ce maître illustre, pour ne pas sortir de l'Angleterre, dans Blair, Mackenzie, et dans tous les écrivains qui cherchent à se distinguer par l'éclat du style et de la pensée.

Si la gloire de Johnson s'est éclipsée ou amoindrie, c'est au temps seul qu'il faut demander la cause de ce changement. Samuel Johnson était dans la littérature anglaise le représentant et le défenseur des doctrines de l'école française, qui dominaient alors le monde entier. Toute l'Europe, pendant la première moitié du XVIIIe siècle, avait admiré et imité notre littérature. Racine et Boileau avaient conquis l'Europe en même temps que le grand roi; mais aucune défaite, aucun traité n'avait limité leur domination. Les philosophes trouvèrent ainsi partout des auditeurs prêts à les écouter, et c'est à la suite des écrivains dévoués à Louis XIV, des admirateurs de son autorité absolue, que se glissèrent les écrivains indépendants du siècle suivant, les défenseurs des idées philosophiques et libérales. Sans Corneille, Racine et Boileau, le rôle de Voltaire, de Montesquieu et de Rousseau était impossible (1). En 1750, l'Europe était donc convertie à la littérature et à la philosophie de la France; mais ce mouvement littéraire devait amener une révolution plus sérieuse. A mesure que le progrès pénétrait partout, se réveillait chez

(1) Il est singulier qu'on ait long-temps ainsi méconnu l'importance de la littérature du XVIIe siècle à ce point de vue. Cette vérité est très bien mise en lumière dans l'ouvrage de M. Hettner.

tous les peuples le besoin d'une littérature nationale. Ranimée par les idées que nous lui enseignions, l'Europe, en les adoptant, repoussait les formes mêmes de notre littérature. Au moment où Catherine II, Frédéric, Pombal, Aranda, Campomanes, Filangieri, Beccaria et tant d'autres, se font les disciples de la philosophie française, la littérature du XVIIe siècle est repoussée de tous les côtés. A la fin de la vie de Johnson la révolte était universelle. Des bords du Rhin à l'extrémité de l'Italie, du fond de l'Espagne jusqu'en Ecosse, on combattait notre poésie, notre théâtre, et, pour avoir plutôt raison de Corneille et de Racine, on les confondait avec leurs plus médiocres imitateurs. En Espagne, Vincent Garcias de la Huerta, Don Juan Lopes de Sedano, Ramon de la Cruzycano, cherchaient à s'inspirer des traditions nationales. Alfieri, qui, dans sa jeunesse, avait honte de paraître savoir l'italien, Alfieri s'indignait de la mollesse de la littérature, et voulait lui rendre son énergie en l'affranchissant de toute domination étrangère (1). L'Allemagne applaudissait Lessing attaquant Voltaire, comparant l'ombre de Ninus avec le fantôme du père d'Hamlet; l'approuvait même lorsqu'il s'égarait jusqu'à préférer à nos tragédies le Père de famille de Diderot. En Angleterre, une révolution semblable allait être accomplie par Moore, Woodsworth, ces précurseurs de Walter Scott et de lord Byron ; mais il était déjà fa-

(1) Alcune altre tragedie, o nostre italiane, o tradotte dal francese, mi cadevano dalle mani per la languidezza, trivialita e prolixita dei modi et dei versi, senza parlare poi della suttilezza dei pensieri. (Alfieri, Vita scritta da esso. Epoca quarta, capitulo I.)

cile de la pressentir dès le milieu du XVIIIe siècle. Ce retour aux traditions nationales se faisait jour dans la poésie et dans les romans. Goldsmith, Gray, Thompson, s'étaient tous éloignés déjà des traditions françaises. Horace Walpole préludait par le Château d'Otrante à l'étude du moyen âge ; Percy recueillait les ballades des anciens poètes ; Burns chantait l'Écosse, sa patrie, et ne s'inspirait que de son cœur (1). Les tentatives même de Chatterton et de Macpherson révélaient cet esprit nouveau, ce besoin d'échapper à une influence étrangère. Johnson ne comprit pas cette révolution ; il devina la supercherie de Macpherson, mais n'y vit qu'une coupable fourberie. Jusqu'au dernier jour, il resta fidèle à son ancienne religion littéraire, combattant tout ce qui pouvait menacer son autorité. L'Angleterre l'en a puni en méconnaissant ses rares qualités ! Les poètes lakistes n'auraient pourtant pas eu à se repentir des leçons de Johnson quand il ne leur aurait enseigné que l'importance de la netteté et de la précision. Rejetées un moment dans l'ombre, les grandes qualités de Johnson ne sauraient être toujours méconnues, et la postérité lui rendra un jour dans l'histoire des lettres la place que semblaient lui promettre ses contemporains quand ils ouvraient à ses funérailles l'abbaye de Westminster.

1746-71

---

(1) Quelques dates suffiront pour faire comprendre l'opposition qui, dès cette époque, se manifestait contre la France : — Sheridan (1751-1816) ; — Burns (1759-1796) ; — Thomas Percy publie son ouvrage en 1765 ; — Chatterton (1762-1770) ; — Cowper (1731-1800).

1728-1811

NOTE DE LA PAGE 55.

In this abject state i have now passed four years the drudge of extorsion, and the sport of drunkeness; sometimes the property of one man, and sometimes the common prey of accidental lewdness... Without any hope in the day but of finding some whom folly or excess may expose to my allurements, and without any reflection at night, but such as guilt and terror impose upon me.

If those who pass their days in plenty and security could visit for an hour the dismal receptacles to which the prostitute retire from her nocturnal counting and see the whretches, that lie crowded together, mad with intemperance, gasthly with famine, nauseons with filth, and noisome with desease it would not be very easy for any degree of abhorrence to harden them against compassion, or to repress the desire which they must immediatly fell to rescue such members of human beings from a state so dreadfull.

(*Letter of Misella*, The Rambler, n° 171.)

Permis d'imprimer.

Le Vice-recteur de l'Académie,

CAYX.

Vu et lu,

A Paris, en Sorbonne, le 27 juillet 1856, par le Doyen de la Faculté des lettres de Paris,

J. VICT. LE CLERC.

6183 .7

PARIS, IMPRIMERIE GUIRAUDET ET JOUAUST, 338, RUE SAINT-HONORÉ.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

CANCELLED

16476.26
Samuel Johnson;
Widener Library 003521966
3 2044 086 772 415